

**ITALIE, SICILE,
BOHEME NOTES
DE VOYAGE PAR
AUGUSTE LAUGEL**

Auguste Laugel



NAZIONALE

BIBLIOTECA

FONDO
DORIA

I

554

VITTORIO EM. III

NAPOLI

Granelli

ITALIE SICILE, BOHÈME

NOTES DE VOYAGE

PAR

AUGUSTE LAUGEL



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

10, RUE GARANCIÈRE

—
1872

Tous droits réservés

ITALIE
SICILE, BOHÈME

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en octobre 1872.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

ITALIE SICILE, BOHÊME

NOTES DE VOYAGE

PAR

AUGUSTE LAUGEL



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

10, RUE GARANCIÈRE

1872

Tous droits réservés

960843

FOM 23 22214

I, 554



ITALIE

ITALIE.

LA RIVA DEL PONIENTE.

Le golfe de Gênes est une rive privilégiée : les montagnes descendent droit à la mer ; leurs puissantes racines enfoncent leurs nœuds dans la grande plaine bleue. Entre ces contre-forts s'étendent des vallons bénis, pareils à de grandes conques de verdure. Cannes, Nice, Monaco, Mentone, San Remo, y sont dans des positions adorables. La route de la Corniche, qui bientôt sera abandonnée pour le chemin de fer, va de vallée en vallée, en grimpant par des lacets sur l'extrémité des caps. Le voyage est comme un rêve entre ciel et terre : la mer, qui semble, même en mars, quand le mistral souffle en Provence, faite d'émeraude et de saphir fondu, réfléchit les pointes rocheuses, et la vague vient mourir amoureusement sur les minces grèves qui bordent la terre.

Les vallées sont couvertes de bois d'oliviers ; on s'accoutume vite à leur feuillage pâle et double, que le moindre vent fait jouer comme une sombre moire ;

les troncs nouveaux, déchirés, tordus, jettent un réseau d'ombres fantastiques sur la terre déjà verte; les figuiers, dont les branches argentées semblent se fuir comme des doigts violemment écartés, sont les seuls arbres sans feuilles. Ça et là on trouve des oasis africaines, des bouquets de palmiers dont les panaches roides se dressent gauchement, des bordures hérissées d'aloës déchirés, rongés, d'où sortent les feuilles les plus jeunes pareilles à la griffe d'un animal; des cactus aux feuilles plates s'étagent dans les anfractuosités. Dans les villes, des allées de platanes bordent les maisons. San Remo est une de ces stations. Pendant que les chevaux mangent, je m'égare dans la haute ville : point de rues, des sortes de corridors formés des maisons unies et soutenues par des arceaux; un désordre inouï; partout des refuges contre le soleil de l'été, qui ne peut luire qu'à midi dans ces longues fentes obliques. Au sommet, devant un couvent déserté, des enfants demi-nus jouent dans le sable. Pas une voile sur la mer; les caps sont comme des flèches qui entrent dans l'azur. La ville semble un amas de tuiles en désordre, d'où sort ça et là une tour, un clocher.

Nous couchons à Oneglia, dans une méchante auberge. Promenade le soir sous de hautes arcades. Des jeunes gens drapés dans des manteaux fument en chantant. Un abbé fume en discourant. Orion brille d'un éclat extraordinaire.

Diano Marino est peut-être le plus charmant des oasis de la côte : au fond du vallon, le lit d'un torrent, quelques jardins, puis des oliviers qui montent assez haut sur la montagne; au-dessus, les cimes nues, rocheuses, violettes, rouges, jaunies; au fond, des hauteurs neigeuses. A Albenja, on passe près d'un vieux pont romain que les alluvions du torrent ont à demi enterré; on sent toute la force romaine dans ces vieilles arches, qui semblent bâties pour l'éternité. Peu à peu la côte devient plus âpre; le croissant des oliviers, si large à Mentone, à San Remo, se rétrécit; les montagnes se dénudent, elles ont des surgissements, des mouvements plus subits; le doux manteau de verdure ne marie plus la terre à l'eau. Il y a aussi moins de paresse; on rencontre, en approchant de Savone, plus de chantiers de construction; ici vit une forte race de marins, on les voit coiffés d'un bonnet rouge; les enfants dessinent sur les murs des barques naïves. On arrive enfin à Savone.

Nous avons eu au sortir d'Oneglia, avant le lever du soleil, vue de toute la côte ligurienne jusqu'à la Spezzia. Les montagnes roses pâlirent promptement quand le soleil échançra l'horizon; mais toute la journée, je revis de distance en distance la côte de Gênes. En descendant vers Savone, on aperçoit très-bien la tache blanche de la ville sur son fond de montagnes.

Je ne connais pas de plus belle route que cette Corniche. La mer étendue à droite, unie, calme, ressemble à un lac d'azur; quelquefois elle semble guillochée comme un fond de mosaïque, quelquefois une poussière noire semble y danser; le vent y trace des marbrures infinies; les caps se prolongent par des bandes de couleur; sur la grève, l'eau, devenue laiteuse, promène son éternelle caresse.....

VENISE.

Il faut se hâter de voir Venise, qui se meurt d'une mort lente. Les Tedesci sont partis, les canons ne sont plus braqués sur la Piazzetta, les uniformes blancs ne passent plus sous les arcades de la place Saint-Marc; mais le commerce languit; la forêt de mâts du port s'éclaircit d'année en année. Les vieux palais demeurent inhabités, ou sont livrés à de viles industries; un teinturier tire son drap rouge hors de l'eau, où posait autrefois le pied des seigneurs et des dames aux robes traînantes. Le temps ronge et noircit de plus en plus les fenêtres de marbre, les balcons mauresques; les murs de briques, qui ne sont jamais recrépis, semblent rongés de la lèpre; plus d'armoiries aux pieux bariolés, dont le pied aminci sort de l'eau. Dans les quartiers populeux, où du matin au soir la foule se presse dans les

calle, sur les petits ponts et les *piazzette*, on voit des mines hâves, pâles, des haillons qui déparent cette race naturellement forte, à l'ossature ferme. Mais la misère de Venise est plus belle que la richesse des plus grandes capitales. Dans les îlots les plus pauvres, à Murano, par exemple, où toutes les maisons tombent en ruine, on voit çà et là des têtes si belles qu'elles seraient dignes de figurer dans une toile de Titien. La pêche, l'air salin des lagunes, le soleil, le grand air nourrissent une race encore énergique. Les gondoliers, qui rament debout en se penchant vers la proue, ont une noblesse antique. Les femmes se drapent dans leurs châles grossiers comme des madones. Dans les églises, des vieilles ridées prennent naturellement les poses des saintes femmes au pied de la croix. Mettez à ces enfants aux grands yeux fendus, à la chevelure ébouriffée, aux membres fins et arrondis, des vêtements de satin blanc, et ils pourront prendre place dans les foules bariolées du Véronèse. Cette petite fille, qui marche si droite en retroussant un pan de sa robe courte, fait penser au Christ de la Présentation au temple. A tous les coins de rue, parmi les femmes qui descendent leurs seaux de cuivre dans les puits, sous la cape des gondoliers qui causent ou dorment sur le môle, on retrouve les vigoureux profils, les nez énormes, les sourcils drus, les rudes chevelures des doges. A la Fenice, parmi cette jeunesse insouciante qui va de loge en loge, ou

se tient debout au parterre, on reconnaît sous le triste vêtement noir les beaux seigneurs à mine heureuse, sensuelle et satisfaite, des tableaux de l'école vénitienne. Mais où sont les blondes charnues, souriantes, paresseusement drapées dans la soie et le brocart, de Véronèse et de ses élèves? J'ai cherché à la Fenice la Venise triomphante de l'Apothéose, les belles convives des grands festins dont les torsades sont retenues par une chaîne de fines perles; ces Hollandaises du Midi, presque aussi blondes, presque aussi blanches, au sang plus généreux, aux chairs plus fermes et moins plissées, à la mine plus noble. Je n'ai guère vu que des femmes que j'aurais pu voir à l'Opéra de Paris, des types communs, sans art, sans grandeur. Une seule tête m'a frappé : ce n'était pas la puissante beauté des temps passés, mais une blonde fine aux lignes délicieusement classiques; une sorte de Polymnie, à la tête ovale plutôt que ronde, au nez presque grec, à la lèvre courte; mais une Polymnie moderne, toujours parlant, souriant, jasant, courbant la tête avec des mouvements d'oiseau, faisant sans cesse voltiger les frisons de sa coiffure classique, regardant de dix côtés à la fois, quelque chose de la grande dame et de la courtisane, une grande coquette enfin, véritable Célimène italienne, dont le doux parler m'arrivait de loin en notes interrompues.

La guerre et la liberté ont fait Venise; les naviga-

tions hasardeuses, les grandes batailles navales dont Tintoret a peint l'affreuse confusion, les luttes pour l'indépendance, la vie républicaine, ont fait sur quelques îlots vaseux cette Hollande de la Renaissance : ce lieu est unique au monde. L'art y est, comme Vénus, sorti de l'onde. Chaque monument est comme une fleur des lagunes. On sent partout une liberté charmante. Nulle symétrie, point de style dominateur qui écrase et étouffe les autres. A l'antiquité, ces marchands guerriers prennent ce qui reste d'Aquilée (deux piliers dans la façade de San Donato), d'innombrables colonnes de granit, de porphyre, celles de Saint-Marc, celles de la Piazzetta, qui portent le lion ailé aux yeux ouverts, aux griffes tendues, et le crocodile sur lequel pose saint Théodose; les emblèmes de Junon et de Vénus, les deux paons et les deux colombes qu'on retrouve si souvent; à Byzance, ils prennent les coupoles, les mosaïques roides, archaïques, les grands saints à l'œil fixe, environnés d'un ciel d'or; aux Sarrasins, les arabesques, les découpures bizarres; à l'art gothique, son style le plus ferme et le plus pur; puis éclate la floraison inouïe de la Renaissance, pareille à celle d'un printemps italien. Les campaniles s'élèvent comme des mâts carrés. La fantaisie créatrice s'essaye aux plus charmants caprices; elle élève des palais sans nombre, elle les remplit d'escaliers, de portiques; elle plaque partout les marbres les plus rares, elle

achève le palais des doges, elle remplit les églises de tombeaux merveilleux; elle fond les bronzes de la Loggetta, des fontaines, les mâts qui portent les banderoles; elle sculpte les plafonds des palais, enfin elle les remplit sur ses toiles d'un peuple immobile aussi nombreux que le peuple qui remue sur les lagunes.

La Renaissance a eu un moment qu'il faut s'efforcer de bien saisir : on ne veut plus de cet art chrétien, trop maigre, trop ascétique, dont on retrouve le type dans les chapiteaux des coins extérieurs du palais des doges, dans le groupe d'Adam et d'Ève, dans les figures touchantes mais roides et comme souffrantes du *Jugement de Salomon*. Il s'est fait comme une détente dans la foi : on admire l'antique, on veut l'imiter; mais on n'ose encore copier le nu païen et montrer des corps sans voile. On couvre d'une draperie fine et à peine transparente les vierges chastes des tombeaux (tombeau des Niccolo Tron (1473), de Ant. Rizzo). Cet art adolescent pourra-t-il trouver un type d'homme plus charmant que le jeune gondolier au front bas, aux longs cheveux pendants, aux vêtements collants, à la jambe mince et nerveuse? Que de fois je l'ai reconnu dans une silhouette lointaine, dressé noblement sur sa barque et la conduisant d'un geste impérieux! Je l'ai revu aussi, le jeune éphèbe, dans un méchant ballet de la Fenice, où il jouait l'*Enfant prodigue*. Sitôt

qu'il parut en scène, je me dis : Le voilà ! Ce n'est plus l'éphèbe grec, calme et d'âme placide ; dans celui-ci, il y avait je ne sais quoi d'inquiet, de plus ardent. Ses yeux profonds luisaient sous l'arcade sourcilière relevée ; le front était bas, les lignes du nez, des lèvres et du menton avaient quelque chose de plus ferme encore. Grand, mince, toutes ses poses avaient quelque chose de tragique : il me faisait penser à des drames d'amour et de haine ; je le voyais la dague ou le poignard en main. Il marchait comme un jeune dieu : je ne voyais que lui, et n'avais pas un regard pour les ballerines dont le tourbillon et les grimaces ne troublaient pas sa mine dédaigneuse. J'ai été rarement touché par la beauté masculine, et j'ai cru quelquefois que le mystère de cette beauté était inaccessible. En face de ce jeune homme, j'en sentis comme une révélation, et je compris que l'homme aussi peut être beau. Ce qui me frappait, c'était son énergie, je dirai presque son air méchant, et cette méchanceté même me charmait. Quelle rage la passion doit atteindre chez ces êtres qui semblent créés pour la passion ! quelle force dans leur calme ! quelle puissance dans la haine et dans l'amour !

La peinture s'est inspirée constamment de ce type charmant. N'est-ce pas un jeune gondolier, ce Bacchus bruni (Tintoret) qui offre avec une timidité ardente un anneau à Ariane couchée toute nue au bord de la mer, et couronnée par une femme sans

ailes, qui vole horizontale avec un mouvement d'une grâce et d'une audace sans pareilles. La mer bleue étincelle : Bacchus couronné de pampres, à l'œil brun et profond, bronzé du soleil, est un peu penché en avant ; le désir luit dans ses yeux, ouvre ses narines et ses lèvres, pareilles à deux coraux. Ariane est paresseuse, comme toute Vénitienne ; elle accepte tranquillement l'hommage de son jeune adorateur. Mais ici nous sommes déjà dans un art païen ; la Renaissance est encore chaste avec Sansovino dans les délicieuses figures de la Loggetta, avec Riccio, avec Lombardo. Dans le tombeau du Mocenigo (Lombardo), quelle sévérité dans les figures du doge et de ses fils ! Ils sont tous debout, attendant immobiles la trompette du jugement.

Le peintre de la chasteté, c'est surtout Jean Bellin. Il refait toujours la même Vierge, mais combien pure et touchante ! J'ai retrouvé, dans mes promenades, des têtes qui rappelaient vaguement cette tête rêveuse, aux paupières demi-closes, ce contour rond du visage plutôt qu'ovale, ce nez un peu court, la lèvre supérieure un peu allongée sur une bouche courte et d'un arc adorable. Ce n'est pas ici la femme des apothéoses flamboyantes, dominant les lions, les coursiers, les guerriers cuirassés, les robes de pourpre et de drap d'or ; celle-ci est pieuse, elle prie, elle ne souffre pas, mais fait penser à la souffrance. Comme elle tient délicatement le Jésus nu, si puéril et pour-

tant si noble ! quelle mystique piété sur les personnages rangés symétriquement autour de son trône, tantôt des saints, tantôt des doges, des évêques ! (Triptyque de la sacristie des Frari, Madone de l'Académie, Madone de l'église San Donato à l'île Murano.) La Vierge de Véronèse est la femme des seigneurs, qui vit sur le grand canal ; celle de Bellin est la femme austère des pêcheurs. Carpaccio, de l'école de Bellin, nous montre la vieille Venise populaire, les foules, le Rialto, les processions de la place Saint-Marc ; c'est un croyant, on le voit bien à son curieux tableau qui représente des moines cherchant un morceau de la vraie croix au fond d'un canal.

La splendeur, la richesse croissante de Venise ne pouvaient se contenter longtemps d'un tel art ; mais comment parler de la luxuriante école qui suivit ? Il faut s'arrêter à quelques points culminants : au sommet, au-dessus de tout, dans cette zone qu'atteint le génie, l'*Assomption* de Titien. L'art ne peut aller plus haut ; les contours sont de Raphaël, la couleur de Véronèse. Les formes humaines sont exprimées avec une force, une liberté, une aisance inouïes ; les apôtres, largement drapés dans leurs manteaux, regardent étonnés, les bras élevés et comme suspendus à cette Madone qui s'enlève droite et d'un jet simple sur ses nuages. Elle tend les bras à Dieu le Père qui vient la chercher, et qu'entoure un limbe

doré. On n'aperçoit que sa tête aux cheveux flottants, empreinte de sublimité et pourtant de tendresse. Rien de plus simple que cette ordonnance : nul caprice, et pourtant nulle gêne. Au bas, une humanité robuste; des hommes grossiers, aux chevelures épaisses et drues, aux membres épais, vigoureux. Au-dessus d'eux, une femme, un vieillard; mais cette femme est le type éternel de la pureté, ce vieillard est Dieu lui-même. L'expression est religieuse, le symbole est humain; la foi ne s'exprime pas ici par les douloureuses et fluettes figures des écoles ascétiques, mais par la beauté, la force et la santé.

Je prends un autre exemple : la *Présentation du Christ au Temple*. Ici nous sommes en pleine Italie; voilà des arcades, des maisons dont les fenêtres se remplissent de curieux. Au fond, un paysage riant comme ceux de la Toscane; au pied de l'escalier du temple, la foule des personnages graves vêtus de noir, à tête monacale, comme on en trouverait ici à chaque pas. La Vierge qui précède le cortège n'est pas la Marie douloureuse, elle n'a rien du type traditionnel, elle ne ressemble pas aux Madones rêveuses de Raphaël; on la voit de profil : c'est une belle Juive jeune, au teint olivâtre, drapée de blanc et de jaune, et non pas, comme d'habitude, de rouge et de bleu; sur le premier plan, à droite, une vieille au nez crochu est accroupie, et à ses pieds gisent un coq et un agneau noir. On se croirait dans quelque

ville d'Italie. Mais ce n'est pas un enfant ordinaire, celui qui d'un pas grave monte les marches en retroussant sa petite robe. Quel respect chez ce vieux prêtre mitré qui l'attend en habits pontificaux! Il y a dans cette toile une vie extraordinaire, avec un air de fête : c'est le produit d'une religion heureuse, humaine, qui ne repousse plus l'allégresse, la jeunesse, le bonheur.

Titien conserve encore le sentiment religieux ; chez Véronèse, il s'évanouit. Dans ses toiles, la religion n'est plus qu'un prétexte ; il ordonne les *Noces de Cana*, les *Festins de Jésus* comme des fêtes d'opéra. Ses apôtres, ses saints sont de riches Vénitiens couverts de soieries, ruisselants de santé, de force, de vigueur animale ; ses femmes sont les blanches courtisanes qui s'accoudaient sur les balcons des grands palais. Venise devient païenne et dissolue. Elle ne rêve plus que d'amour ; la foi s'exile sous les sombres coupoles de Saint-Marc, et le nouvel art respecte ce vieil asile. Le palais des doges conserve encore ses deux façades solennelles, où sur une double rangée d'arceaux trapus se dresse un mur sévère et droit, carrelé de marbre rouge et blanc ; c'est celle qu'on montre encore au peuple. Mais au dedans, quel luxe, quelle fantaisie, quelle richesse ! Statues, escaliers dont chaque marche est une merveille, fenêtres que sculptent les ciseaux les plus habiles, grands salons dorés que la peinture couvre de ses merveilles. Les

patriciennes posent pour les grandes toiles où Véronèse peint le triomphe de Venise : c'est la grande débauche de la peinture. Les femmes sont toutes sensuelles, lascives; leur beauté se pare de soie aux cassures brillantes, de lourds colliers, des pierreries du Levant : les perles s'enroulent dans les torsades de leurs cheveux.

La passion guerrière et batailleuse de Venise se retrouve encore dans ces grandes toiles où la volupté a tant de place. Voilà des guerriers au torse vigoureux, des porte-bannières, des soldats cuirassés, des doges triomphants vêtus d'or et de pourpre. Dans ce plafond, qui représente un vieillard et une femme (Vecchio et Giovine), le vieillard accoudé serre dans sa main les touffes de sa barbe grise; il n'a pas même un regard pour la jeune femme, dont le soleil dore les grasses épaules et les cheveux frisonnants; son œil est sur la lagune, sur la grande mer.

La religion, qui, avec Titien, est encore noble, grande, austère, n'a jamais ici été mystique; si près de Padoue, elle n'a pas connu les chastes ravissements de Giotto, les douloureuses ivresses de l'ascétisme. Jean Bellin seul est touché d'un rayon de la grâce, et met une tristesse rêveuse dans ses Madones; mais sa peinture ne cherche point le symbole, elle ne traduit pas le miracle, la légende, la scolastique, les mystères sacrés. Les Vénitiens ne vivent pas dans la sphère du surnaturel. Quelle absence complète de

sentiment religieux, au sens idéal de ce mot, dans le *Saint Marc délivrant un prisonnier*, de Tintoret : peinture admirable, la plus belle de ce maître, dramatique et pleine d'invention, mais nullement dévote ! L'œil n'est frappé que par les couleurs, les poses, par le raccourci de l'esclave couché dont les liens viennent d'être brisés, par la superbe cambrure d'une femme vue de dos qui tient un enfant et se renverse pour mieux voir, par les plis à cassures luisantes, par les torses puissants des soldats, l'un nu jusqu'à la ceinture, un autre rouge, un autre couvert d'une cotte de mailles étincelante comme un serpent. Le groupe des assistants penchés vers l'esclave, confondus d'étonnement et de curiosité, est des plus saisissants ; j'aime moins saint Marc, qui tombe du ciel dans un limbe jaunâtre. Les figures, en général, manquent de noblesse, mais les personnages sont pleins de vie ; ils ont tous l'attitude, la saillie, l'inflexion de corps qui convient.

Tintoret donne à toutes ses femmes la mine banale, inachevée, indécise ; son *Eve* qui présente la pomme à Adam, son *Ariane*, ses *Trois Grâces* ont toutes le même visage. Ses figures d'homme sont plus expressives ; voyez les *Forges de Vulcain*, et surtout cet admirable *Bacchus* ! Les Vénitiens n'ont été inspirés que par la nature vivante ; ils n'ont rien demandé au christianisme, rien à l'antiquité païenne. Nul souci de la Grèce, de Rome, de l'histoire ; ce

sont toujours des doges, des seigneurs qui entourent la Vierge et Jésus, qui s'attablent aux noces de Cana, au festin d'Emmaüs, à la Cène. Leurs dieux olympiens n'ont rien d'antique. Les plafonds de la salle du collège sont des figures allégoriques où Titien n'a suivi que son ingénieuse fantaisie; Vénus est toujours l'idéale Venise, sortie comme elle de l'eau; Mars un condottiere insolent, cuirassé, un soldat qui brandit quelque drapeau aux longs plis flottants. La mythologie, le christianisme ne servent ici qu'à fournir à l'art quelques thèmes faciles sur lesquels il jette ses caprices et qu'il étouffe presque sous les ornements. Tout est pris dans la vie réelle : ce ciel, traversé de blanches rayures et de flocons, est le ciel des lagunes; ces foules remuantes sont celles du môle, de la place Saint-Marc; ces arcades, ces fenêtres à jour, ces belles échappées d'architecture, ces étranges fantaisies du marbre et de la pierre, vous les apercevrez à tout moment en errant sur les canaux. Ces perspectives aiguës sont celles qui frappent l'œil du fond des gondoles.

Comment ce peuple aurait-il eu souci d'une tradition? Insulaire, séparé du monde entier, de l'Italie même, politique par excellence, familier avec l'Orient, avec la Grèce, avec toutes les rives de la Méditerranée, ramenant les trésors du monde entier alors connu à un point unique, il ne s'absorbe jamais dans un idéal étranger et de convention.

L'admirable désordre de Saint-Marc est l'image frappante de la nation; quel amusement sans fin de l'œil et de la pensée ! Ici, les chevaux de bronze volés à Rome; ailleurs, le mystérieux bloc de porphyre où s'embrassent les quatre Césars; la forêt des colonnes brunes et noires, rongées du temps, supporte les murailles où s'étale sur un fond d'or et dans sa naïveté charmante toute la légende chrétienne, les grands patriarches, les évêques mitrés, le Jésus byzantin à l'œil fixe et féroce, les saints, les martyrs, les anges aux ailes bleuâtres, tout un peuple aérien qui plane sur les voûtes, les hautes coupoles, au-dessus des vieilles lampes de cuivre en forme de croix, autour du sanctuaire encombré de richesses; auprès de l'antique autel à quatre colonnes, des bronzes délicats du Sansovino; au-devant, deux chaires étranges : aucune symétrie, aucun souci d'une règle. On marche sur des mosaïques que les mouvements du terrain ont fait onduler comme des vagues. Les angles qui dominent les trois grandes arches du porche se hérissent de pointes, de fleurons pareils à des franges d'écume, d'où émergent des statuette. Au milieu des symboles chrétiens, on retrouve les deux paons et les deux colombes qui symbolisent Junon et Vénus. Le fond jaune des mosaïques, sur lequel, par moments, les personnages sacrés se dressent comme de noirs fantômes, a des lueurs fantastiques qui varient à tout moment, à toute heure du jour.

Au dedans, au dehors, tout est bizarrerie, caprice. Et si le regard quitte un moment le vieux temple, il trouve au pied du hardi campanile la Loggetta, charmant joyau de marbre et de bronze; en face, la porte gothique qui laisse voir l'escalier des Géants, l'immense face du palais dogal appuyé sur sa double rangée d'arcades, l'une gothique, l'autre arabe; les lignes harmonieuses des Procuraties, le môle, les gondoles pressées en désordre; la mer enfin d'où sort, blanche et luisante, la masse de Santa Maria della Salute, couronnée de sa coupole. Tout est réuni, tous les temps, tous les styles, dans un harmonieux désordre; ce point se fixe dans l'esprit et ne peut plus être oublié.

L'architecture marque mieux qu'aucun autre art les métamorphoses d'une civilisation. Voulez-vous voir Venise naissante? Allez à Murano. La gondole glisse entre des bancs vaseux que de petites plantes aquatiques couvrent comme d'un voile jaunâtre. Au bout de l'île, où vivaient les vieux mosaïstes, est San Donato. Sur la façade nue se voient deux piliers romains, débris de Ravenne. La vieille basilique du onzième siècle se termine par une abside en cul de four; Marie ouvre ses deux mains comme un pontife, aussi fraîche, aussi grave, aussi triste qu'il y a huit siècles. L'église, enrichie seulement de mosaïques, est sévère, comme il convenait à de rudes pêcheurs.

Retournez à Venise et visitez les *Gesuiti*. L'architecture est devenue de la marqueterie; les marbres verts et blancs découpés couvrent toutes les colonnes, tous les murs d'une étoffe prétentieuse et indestructible. L'œil trompé croit voir des soieries, des damas. Une tenture de pierre surmonte la chaire et retombe en plis simulés. Chaque chapelle est un boudoir; les colonnes torsées de l'autel grimpent sous un riche baldaquin. Un simulacre de tapis, fait de marbres précieux, recouvre les marches. Le lapis-lazuli brille parmi l'or et les vertes serpentines; les statues grimacent, s'enveloppent de plis onduleux; les chairs molles ont des rondeurs voluptueuses. Que nous sommes loin de San Donato! Voilà bien le sanctuaire d'une religion sensuelle, amoureuse de l'encens, des beaux chants, des fêtes; l'art se rapetisse, se fait mondain; sa richesse même a quelque chose de petit et de misérable. Ces étincelantes demeures sont les sépulcres de la foi; où y aurait-il place ici pour le mystère, l'inconnu, le je ne sais quoi qu'on respire, même incrédule, dans les sanctuaires élevés par des mains pieuses? Tout invite aux fêtes bruyantes, aux absolutions faciles, aux vains murmures et bourdonnements des prières, à la religion aisée.

Venise n'est plus la Venise guerrière, forte, virile; elle ne transporte plus sur ses vaisseaux les chrétiens à la croisade; elle ne lutte plus contre les Génois,

contre l'Empereur, le roi de France, le Pape; elle n'est plus capable de résister à des ligues terribles; elle ne tient plus la Dalmatie, Vérone, Padoue, Chypre, l'Archipel, la Morée. Ce n'est plus la Venise de Lépante, c'est la Venise alanguie, amollie, riche et paresseuse, la ville du plaisir. Sa dernière religion fut l'amour; et quel lieu plus charmant, plus enveloppé d'ombre et plus ruisselant à la fois de soleil, l'amour pourrait-il choisir? Où Don Juan conduira-t-il sa dernière maîtresse? où pourra-t-il mieux la cacher que dans un de ces grands palais délabrés qui descendent dans l'eau, muettes forteresses? Des balcons élevés, ils verront passer comme de noirs oiseaux les gondoles silencieuses, ils se mêleront inaperçus au peuple flottant, ils iront errer au loin sur la lagune. L'abri sombre et étouffé de la barque vénitienne ressemble à un tombeau; le jour même, on peut y faire la nuit; les rideaux sont baissés, le monde a disparu. Ça et là, sous le voile noir, on aperçoit quelques fantômes, quelques légères silhouettes, des lignes minces qui marquent un lointain horizon; le soir, la coupole étincelante et pourtant sombre du ciel, la lumière étouffée d'une lampe qui joue sur la moire de l'eau. Sentir alors, dans ce grand silence et cet abandon et ce mystère, auprès de soi, tout près, car la gondole est petite, un être aimé, qu'on puisse appeler sien, à qui l'on puisse s'attacher dans ce vague et perpétuel balan-

cement des eaux, qu'on puisse contempler d'un œil tenace quand tout passe et fuit et se perd, c'est une volupté que je n'ai point connue, mais que j'ai devinée.

SIENNE.

Pour revivre dans le moyen âge, il faut aller à Sienna; les vallées qui s'étalent entre les doigts puissants de l'Apennin sont comme autant de régions différentes. Sienna, frappée de mort, ne change plus. Sur sa haute colline, elle semble déjà une ruine. Pour toute industrie, elle gratte la terre, en tire une couleur. Sur une campagne couverte de vignes et de mûriers, onduleuse et traversée de ravins, elle élève ses vieilles murailles, entre lesquelles se pressent les lourdes maisons de pierre, et serpentent les rues dallées; les toits surplombants laissent à peine passer le soleil. Au-dessus de ces rudes demeures s'élève comme une châsse luisante le Dôme, plus beau, à mon avis, que celui de Florence, de style plus simple, plus pur; de longues bandes alternantes de marbre blanc et noir en zèbrent toute la surface, au dedans comme au dehors : ces assises découpent aussi la tour du campanile.

Quelle transformation a subie ici l'art gothique! Au sud des Alpes, les forêts de sapins du Nord, si

sombres et monotones, sont remplacées par des arbres aux formes plus arrondies, par les pins, les oliviers pâles, les orangers; çà et là seulement, quelques bosquets de cyprès élèvent leurs flèches. L'architecture, de même, cherche des formes plus tranquilles, des couleurs plus variées; elle garde encore l'ogive, mais une ogive peu aiguë, l'associe et la subordonne au cintre plein¹; elle surmonte les colonnes de chapiteaux feuillus, complexes, étranges; elle couvre encore la façade de Sienne d'une profusion d'ornements, de figures symboliques; mais que l'ensemble est grand, fort, majestueux, calme! La forêt de flèches, de colonnettes a disparu; les supports sont fermes: tout respire la solidité, la confiance. Le luxe est inouï: tout est marbre, jusqu'au pavé couvert des belles mosaïques ou nielles de marbre² de Beccafumi. Les bénitiers, la chaire, le tabernacle sont des joyaux; mais ce n'est pas le luxe féminin des chapelles de Jésuites: on ne songe point à la matière précieuse, on n'est saisi que par la géométrie, les formes, la couleur.

Nous allons à l'Institut voir les tableaux des vieux maîtres siennois et du Sodoma. Il faut faire un certain effort pour admirer les maigres et gauches figures des premiers maîtres: ce sont plutôt des miniatures

¹ Les arcades inférieures sont des cintres pleins; celles du second étage et les fenêtres sont ogivales.

² Graffito.

agrandies que des peintures; c'est l'art minutieux, patient, dévot, puéril, qui du missel se porte sur les panneaux des triptyques; même fonds d'or, mêmes enluminures, mêmes sujets. Je note seulement une *Adoration* de Matteo de Sienna.

Sodoma ne peut être apprécié qu'ici : son chef-d'œuvre est le *Christ à la colonne*, fresque admirable. On y sent l'influence de Raphaël; ce n'est plus la manière molle, inhabile encore, de l'église San Domenico, où sont peints le ravissement et l'évanouissement de sainte Catherine de Sienna.

La tête est pleine de hardiesse, de douleur, de fierté; les dents brillent entre les lèvres plissées par la souffrance; la barbe frisonnante, les cheveux roux sont en désordre. Que cette figure est vivante! Rien de fade, d'amolli; le buste, légèrement tordu, a un modelé merveilleux. Toutes les lignes sont magistrales, plus fermes que dans ses autres toiles : *Adam et Ève*, le *Christ aux Limbes*, le *Christ aux Oliviers*, la *Descente de croix*, la *Sainte Famille*, les curieuses fresques de la sacristie de San Bernardino, les tableaux du palais municipal. Peintre étrange que ce Sodoma, plutôt immortalisé par son nom que par son œuvre, enveloppé de mystère, à peine connu, puisque hors d'ici l'on ne voit presque rien de lui! Il a un dessin mou et un peu flottant; peu de souci des traditions dans le costume; il enveloppe son Christ, ses Vierges, ses saints de draperies

blanches, violacées; il aime le nu : dans son *Christ aux Oliviers*, il peint saint Jean sous la forme d'un jeune éphèbe aux traits amollis. Ses têtes sont de préférence langoureuses; il manque d'énergie, de virilité.

Beccafumi mérite une mention : c'est lui qui a peint avec Sodoma la sacristie de San Bernardino; il y a figuré l'histoire de la Vierge, le mariage, la mort et le triomphe. Sodoma a pris pour sa part le *Couronnement*, l'*Assomption*, la *Présentation* (l'*Annonciation* et la *Naissance* sont du Pacchiarotti). La *Mort* de Beccafumi est très-saisissante : on voit la Vierge couchée sur une civière, et portée au tombeau. La couleur est criarde et dure. Cette chapelle est un ensemble complet des plus intéressants.

Un autre monument, c'est la Libreria du Dôme, dont les murs sont couverts de dix fresques du Pinturicchio, qui racontent la vie d'Eneas Sylvius Piccolomini, qui devint Pie II. Elles sont presque aussi fraîches que le premier jour. Rien ne souille ces charmantes compositions : on voit vivre pour ainsi dire le jeune et spirituel prélat, on le suit dans ses négociations, ses voyages; on reconnaît Raphaël, qui a aidé Pinturicchio dans une partie de cette œuvre, bien que fort jeune encore. Les costumes, les couleurs sont une fête pour les yeux. Le plafond, où brille tout l'art décoratif de la Renaissance, est de

Lorenzo di Mariano. On montre à la Libreria des chorals et des antiphonaires ornés de miniatures de l'école siennoise.

* Comme on devine bien la vie municipale du moyen âge quand on arrive en face du vieux palais crénelé qui élève les pans irréguliers de ses hautes murailles au-dessus de la petite place, en forme de conque, bordée de hautes maisons de pierre, entre lesquelles s'ouvrent quelques étroites ruelles! Les fleurs de lis des Visconti s'étalent sur la grande porte, dominées à leur tour par la croix de Savoie. Quelques marchands de fruits et de légumes sont groupés au fond de la place. On démolit quelques maisons, et bientôt l'on ne verra que des façades neuves où les ogives et les créneaux disparaîtront. La porte d'entrée du palais, toute rongée du temps, est bardée de fer. Des femmes, des hommes hâves descendent par le grand escalier de la salle du tribunal. Le *custode* nous fait entrer d'abord dans une petite et noire chapelle fermée par une vieille grille ouvragée en fer : les peintures sont de Taddeo Bartolo (1410) et de Simone Memmi. Sur les voûtes des arcades, de grandes figures à fresque représentent César, Pompée, Aristote. A côté sont plusieurs salles municipales très-délabrées, couvertes d'étranges peintures; les batailles de Sienna contre Pise y sont figurées; deux tableaux emblématiques représentent les effets, l'un du bon, l'autre du mauvais gouver-

nement : d'un côté, l'idylle des champs, les labours, les promenades des belles compagnies; de l'autre, les brûleries, les horreurs du moyen âge. Si l'on approche des fenêtres hautes, on a une vue enchanteresse; au-dessus des angles rouges des toits et des tuiles, des ravins déchirés de jaune et semés de verdure naissante, le désordre des arbres, des maisons éparses; tout au fond, les vagues bleues des Apennins.

Un Français ne peut oublier la belle défense que fit ici Blaise de Montluc en 1555 : il a immortalisé dans ses Commentaires la vaillance des femmes de Sienne. La pauvre ville ne s'est jamais relevée du coup qu'elle reçut à ce moment. La famine, la peste, les troupes de Philippe II, les proscriptions, enfin la tyrannie de Cosme I^{er}, firent tomber la population de quarante mille à six mille. L'art mourut avec la liberté.

FLORENCE.

A peine arrivé, je cours aux *Uffizi*. On ne peut décrire un musée. Il faut s'arrêter à quelques œuvres, ou plutôt ne parler que de ce qui étonne. Avant de la voir, je croyais connaître la Vénus de Médicis; je ne la connaissais pas. Ce qui étonne en cette créature, la fleur humaine la plus ravissante qui se puisse rêver, c'est son air moderne; ses épaules ne

sont pas comme dans beaucoup de statues antiques carrées, mais tombantes et liées aux bras, au dos par une courbure insensible. Son visage, petit, a un ovale parfait; ce n'est pas Vénus triomphante, elle semble demander grâce pour tant de beauté : elle n'est pas suppliante pourtant, car elle est craintive sans être alarmée. Les cuisses sont bien arrondies, les genoux d'une finesse exquise, les mollets petits (le mollet gros est d'une danseuse, d'une bourgeoise); la ligne du dos est aussi douce que la frange d'un flot mourant sur un sable fin. Le cou-de-pied n'est pas trop élevé (jamais les Grecques n'ont le cou-de-pied haut, à la chinoise). Les seins ne sont pas encore écartés par l'âge, la fatigue, le plaisir; ils se touchent comme deux fruits à peine mûrs, petits, droits, d'une pureté virginale. On marche, on tourne autour de la chaste déesse de l'amour, et les lumières changeantes, en glissant sur le marbre finement poli, lui donnent comme une sorte de vie. On sent le doux charme de la grâce, la puissance victorieuse de la pure beauté. Que veut-elle? Va-t-elle parler? Contre quels regards défend-elle ce corps sans tache? N'y a-t-il pas une pensée dans cette tête dont les courbures sont d'une idéale perfection? Ce regard est-il vraiment vide? Quel calme! quelle placidité! La seule expression vague qu'on puisse découvrir sur ces traits immobiles est une sorte de pudeur, non point la pudeur sévère de la chasteté, mais celle qui

retarde un instant le plaisir et qui retire un moment ce qu'elle va donner.

Heureuse jeunesse! triomphe de la vie! bonheur sans trouble et sans remords! Quel contraste avec la chapelle des Médicis! Le soir est presque venu, la porte s'ouvre lentement devant nous : rien ici que les grandes figures de Michel-Ange. Les deux tombeaux se détachent en face l'un de l'autre : j'ai à peine un regard pour la *Marie* informe, inachevée, sur *Jésus* qui se retourne sur ses genoux d'un mouvement puissant. Je suis tout aux Médicis; mais que m'importe leur nom! on oublie l'histoire devant ces grands personnages qui ne sont d'aucun temps et qui sont de tous les temps. Que représentent-ils? la pensée, le commandement. Quelle intensité de réflexion, de rêverie, de calcul dans cette tête que noircit l'ombre d'un casque fantastique; quelle âme sombre et ténébreuse est logée en ce corps puissant, au repos; quelle attitude grandiose, effrayante en son calme et sa simplicité! Le tyran qui commande n'est pas aussi sublime. L'action le cède à la pensée. La tête est petite pour le corps, ironie ou ressemblance. Au-dessous, couchés symétriquement sur la courbure des catafalques, sont la Nuit, le Jour, l'Aurore, le Crépuscule. Libre de toute tradition, Michel-Ange traduit simplement ses rêves; ses deux femmes, la Nuit surtout, ne sont point des courtisanes sensuelles, coquettes, faites pour plaire. Elles

épouvantent : ces grands corps, ces seins bulbeux, les plis de ces chairs sans mollesse, ces regards assombris, le croisement dédaigneux de ces jambes pendantes, ces têtes douloureuses, cet oiseau sinistre blotti sous les pieds de la Nuit, son masque allégorique, qui ouvre une bouche ricanante, symbole des mensonges, des illusions du rêve, parlent à l'esprit de tout autre chose que de volupté. Et que ces deux hommes sont bien leurs dignes compagnons, demi-dieux à la tête encore fruste, à peine dégagée du marbre, à l'œil vague, forces terribles au repos, qui font penser aux âges fabuleux, aux premières luttes de l'humanité contre la nature. Était-il païen, était-il chrétien, celui qui tira de la pierre ces formes sublimes? Par l'expression, elles n'ont rien de païen; on y sent un trouble, une terreur, un je ne sais quoi de tendu, d'excessif, d'intense que n'a point connu l'art antique. L'œuvre est encore moins chrétienne : nulle humilité; l'orgueilleux triomphe de l'homme domine les vagues déités de la nature. J'y trouve, en somme, une idée panthéiste; aucun symbole ne parle de vie éternelle, de résurrection; on n'a devant soi que les forces humaines et les puissances mystérieuses, inflexibles, sourdes de la nature : ces dieux nouveaux que l'antiquité n'a pas connus semblent par moments glisser dans la nuit et le néant, et par moments en sortir, s'animer, s'apprêter à remuer. Si dur que soit ce marbre, il a quelque

chose d'idéal, de non réel; il fait penser à l'éternité, au néant, à la décadence de toutes les choses visibles, à la fin nécessaire de toutes les joies, de nos amours, de nos vies inquiètes, de nos pensées tendues en vain vers l'infini, le grand, le sublime.

La sculpture de Michel-Ange est toujours douloureuse; il ne se plaît qu'au grandiose, il sort des liens de la tradition, de la foi, de la légende et de l'histoire. Veut-il peindre la Victoire? il ne copie point la Victoire antique, et montre (Musée national de Florence) un soldat qui écrase son ennemi et se redresse d'un mouvement superbe. Dans ses tableaux, le modelé, la saillie, la forme sont tout; ils ne semblent que des études pour des statues : la *Sainte Famille* de la Tribune sort de toute convention; la Vierge accroupie lève ses bras vers Jésus qui s'appuie sur son épaule; au fond, on ne sait pourquoi, des groupes nus de baigneurs. J'aime peu le *David* placé devant le Palais-Vieux; énorme, lourd et massif, portier digne du lourd château crénelé de la Florence du moyen âge¹. Quelquefois pourtant il atteint la grâce : voyez plutôt au Musée national

¹ Voyez ses *Trois Parques* aux Uffizii. La couleur n'est rien dans ce tableau. Les trois vieilles ont des vêtements jaunâtres, vert-clair; les draperies tombent avec des plis sculpturaux. Sont-elles assez farouches? Celle qui tient le ciseau semble dire : Est-il temps? L'antiquité n'avait jamais osé donner à la Fatalité un tel caractère, cette dureté sénile, cette méchanceté tout humaine.

l'*Adonis mourant*, si fin, à figure de femme. Que de formes le beau peut trouver! Le chef-d'œuvre de cette place admirable de Florence, si vivante en son désordre, c'est le *Persée* de Benvenuto Cellini : bronze frémissant où l'on sent l'ardeur du combat, l'ivresse du sang, je ne sais quelle rage exubérante. Le bas-relief, si petit, est une merveille : qu'*Andromède* au long corps nu est touchante! quelles figures effrayantes! quel emportement dans l'invention! Les reflets et les éclairs du bronze en font bien valoir l'étrange fantaisie. Partout où l'on aille, l'œil retourne à ce bras tendu qui tient la tête saignante, à ce glaive à l'arc hardi, au sauvage guerrier dont le riche cimier se relève avec tant d'insolence. Et pourtant, que de choses ou grandes ou charmantes! La statue de Cosme I^{er}, la fontaine d'Ammanati où s'étale dans une libre nudité tout un peuple de dieux marins et de déesses de bronze, aux corps effilés, élégants, qui rappellent la Diane de Poitiers, le type de beauté maigre et aristocratique de la Renaissance; les groupes classiques de Jean de Bologne, l'*Enlèvement de la Sabine*, *Hercule et Nessus*; le soldat qui soutient Ajax mourant, *Judith et Holopherne*, ce curieux bronze de Donatello.

Après Michel-Ange, le sculpteur toscan qui étonne le plus, qui reste le plus personnel, est Donatello (1383-1466). Même dédain de la tradition, même

inspiration spontanée, libre. Son génie n'a pas la tension terrible de Michel-Ange, il a plutôt quelque chose de frais, de juvénile : ce n'est pas un soleil couchant qui se couche au-dessus de la mer, parmi les nuages accroupis comme des monstres immenses au-dessus de l'abîme; c'est une aube, la première heure d'une journée de printemps, quand le vent frais voltige parmi les pousses légères et dissipe les flottantes vapeurs. Il y a toujours quelque chose de grêle dans les personnages que fait vivre Donatello : *Saint Georges* (église San Michele), si noble, si simplement et hardiment posé comme les jeunes guerriers de Pérugin, les jambes droites et également écartées, la main appuyée sur son bouclier, n'est pas un colosse, un matamore; sa tête si petite, qui surmonte un long col, est celle d'un jeune adolescent; dans les sourcils inquiets, le front plissé, se lisent les pensées d'une jeunesse toujours occupée de conspirations, de dangers, de querelles.

David n'a rien de biblique : c'est un jeune pâtre des montagnes de l'Apennin. Une couronne de fleurs serpente en festons autour de son petit chapeau de paille; les toiles grossières retenues autour des jambes, des genoux aux pieds, par des cordes, sont devenues seulement des bottes ou jambières, couvertes de fines ciselures; le pied se tient sur le casque ailé de Goliath : nulle colère, nul émoi sur la figure de David; il tient tranquillement la longue

lame qui a servi à trancher la tête du géant. Il a l'air bon, rêveur, un peu sauvage. Quelle étrange composition que le faune enfant qui marche sur des serpents ! Peut-on mieux symboliser la joueuse insouciance du jeune âge ? Il ignore la pudeur, le ridicule ; son petit pantalon, le seul vêtement qu'il porte, est rattaché des deux côtés du corps par une ceinture, mais ne couvre que les hanches ; le ventre est nu. Les ailes ne sont pas simplement greffées sur le dos comme celles des anges, elles tiennent à une large empenne qui couvre l'épaule.

Dans la chambre où sont ces chefs-d'œuvre se voient encore le beau bas-relief en bronze de Vincenzo Danti, représentant le Serpent et la foule flottante, consternée, onduleuse des Hébreux ; le célèbre *Mercure*, de Jean de Bologne ; le *Sacrifice d'Abraham*, de Ghiberti ; le buste de *Cosme I^{er}*, de Benvenuto Cellini, tête effrayante, œil terrible, front traversé de longs plissements, nez dur, bouche avancée, d'une bestiale impatience, caractère sensuel, tyrannique, inquiet.

13 mars. — Visite à la chapelle Brancacci des Carmine. Ce lieu est un des pèlerinages de la peinture : la chapelle est couverte de fresques de Masaccio (1402-1443), de son continuateur Fra Lippi (1412-1469), et du fils de ce dernier, Filippino Lippi (mort en 1503). Les érudits se disputent beaucoup sur ces compositions, dont pendant longtemps Masaccio a

eu toute la gloire. Raphaël s'en est inspiré, et c'est peut-être ce souvenir qui leur donne encore du renom. On y voit déjà une liberté dans les attitudes, un naturel, une aisance qu'on ne trouve pas chez les premiers Siennois. Les figures ne sont plus figées : les portraits sont nombreux ; on devine partout l'étude du modèle vivant. Je suis très-frappé d'un garde endormi dans le tableau de *Saint Paul visitant saint Pierre en prison*. Il y a dans le *Christ*, les *Apôtres*, une certaine grandeur de style. Ces fresques célèbres m'ont toutefois désappointé ; est-ce leur mauvaise conservation ? leur éclaircissement ? Elles ne charment pas. Elles n'ont plus la naïveté, la pureté, la candeur de Giotto (1276-1336) ; elles n'ont pas encore la grande allure, la hardiesse, le mouvement des grandes écoles postérieures. On ne comprend pas pourquoi la peinture fait un tel pas de Masaccio à Raphaël, et de Giotto à Masaccio est restée presque stationnaire. Il y a entre ces deux derniers un siècle de nuit, une éclipse de l'art. C'est l'âge des luttes féroces entre les Blancs et les Noirs, où Dante était proscrit, où le pape Boniface VIII appelait les Français à Florence, où les factions déchiraient la ville, où la peste enlevait la moitié des habitants. A Santa Maria Novella, dans la chapelle dite des Espagnols, on peut voir quelle hauteur l'art avait déjà atteinte au début de cette ère néfaste. Quelle œuvre admirable que les fresques de Taddeo

Gaddi (né en 1300) et de Simone Memmi! Tout un âge y revit : costumes bizarres, anguleux; têtes empreintes d'angoisse, fines barbes à double pointe, Vierges blondes agenouillées dans de longs vêtements blancs; Laure, Pétrarque, Gatti, à la tête juive et triste; Giotto, Boccaccio, la Fiammetta, l'Église militante, les chiens des Dominicains (*Domini canes*) chassant les loups de l'hérésie et gardant les tendres agneaux, Cimabué encapuchonné et vêtu de blanc, saint Thomas d'Aquin triomphant d'Arius et d'Averrhoès, Justinien représentant le droit romain, Clément V le droit ecclésiastique, saint Augustin, Pythagore, Euclide, Ptolémée, tout ce mélange des noms chers au moyen âge et de ces noms antiques que la science, la théologie, le droit renaissants avaient adoptés. Je ne sais rien de plus saisissant que cette œuvre qui a dépouillé la rigidité byzantine, mais où l'art a encore l'accent douloureux, les formes élancées, les naïves illusions du moyen âge.

Je retourne aux *Offices* me repaître de la vue des deux *Madones*, celle de la Chaise et celle du Grand-Duc; la première, plus femme, rose, sentant dans ses veines le flot de la vie et dans son sein le doux lait de la maternité. Comme elle tient bien son enfant de ses bras mollement pressés! comme son giron s'entr'ouvre largement pour lui faire place! Son regard pourtant, qui tombe de côté, va ailleurs; où va-t-il? Est-elle tout à fait oublieuse de sa beauté,

de sa jeunesse ? Pourquoi s'est-elle ainsi parée ? La *Madone* du Grand-Duc est, je ne dirai pas plus chaste, plus pudique : c'est moins une femme qu'un ange. Ses vêtements ne sont pas, comme ceux de la première, rouges, bleus, de couleurs gaies ; elle s'enveloppe de vert pâle, bleuâtre ; elle appuie l'enfant tout nu sur sa main. Jésus est mignon, tendre ; il n'a pas l'œil flamboyant du Jésus du premier tableau, qui rappelle tout à fait celui du tableau de Dresde. Que de courbes, de polygones ne peut-on dessiner qui approchent d'un cercle, qui s'y inscrivent, le touchent en un grand nombre de points ; mais il n'y a qu'un cercle. Il en est de même de la perfection : elle donne à l'esprit des plaisirs sans pareils. On ne sait que dire de Raphaël : il est parfait ; ces beaux yeux qui luisent d'un éclat si doux dans ses portraits guidaient une main qui ne connaissait ni l'hésitation ni le tremblement. Cette âme heureuse, en équilibre, ne s'épuisa jamais. Ce beau génie n'eut aucune faiblesse. Il ne s'asservit à aucun système, car un système est un effort ; il semble que son génie créateur obéît à quelque dieu intérieur, inconnu, à une âme supérieure.

On ne peut connaître Fra Bartolomeo (1469-1517) si on n'a vu ses majestueuses toiles des Offices et du palais Pitti. Sa couleur est fort belle, simple, pure, vive ; ses personnages ont de l'ampleur ; le dessin est d'une fermeté admirable. Quel beau sentiment dans

le *Christ au tombeau* ! Avec quelle tendresse Marie saisit, embrasse sur son cœur les pieds du Sauveur ! Le *Saint Marc*, plus grand que nature, est d'une majesté terrible. Ses Madones sur le trône s'entourent de saints, de femmes, de guerriers. Le Christ et les Évangélistes ont presque la pureté de Raphaël. Celui-ci prit beaucoup au Frate : il apprit de lui à dessiner les corps nus avant de les draper ; il lui emprunta l'art de la draperie : regardez le *Sposalizio*, vous reconnaîtrez Pérugin ; regardez les Saintes Familles, Fra Bartolomeo ; le génie est souple, il est comme une plante qui vient dans toutes les terres et trouve partout sa sève. Rien n'est plus intéressant que ces communions de l'art, ces échanges souvent fortuits d'idées, d'images, de formes, qui métamorphosent une école. Ceux qui veulent tout expliquer par le sol, la race, les mœurs du lieu, du temps, oublient trop ces hasards.

Il est difficile de considérer Florence autrement que comme un musée ; elle est pourtant une capitale, la capitale de la nouvelle Italie. On va voir le Palais-Vieux, la Loge des Lanzi, avant de s'enquérir où se réunit le parlement italien. Quand on erre autour du Baptistère, quand le soleil joue sur les plaques rouges, jaunes et noires du Campanile de Giotto, on ne vit plus dans le présent. On admire comment le gothique hérissé des Allemands s'est ici coloré, calmé ; comment il a rejeté les enveloppes

gauches des contre-forts, des arcs-boutants : on ne s'occupe guère des métamorphoses de l'Italie politique. Au palais Pitti, on songe plus à la Madone qu'à ce souverain batailleur qui s'y est établi, et qui ronge son frein en attendant qu'il puisse aller à Rome, empereur, non plus roi d'Italie. Mais l'admiration se lasse; le cerveau se refuse à recevoir toujours des impressions profondes que l'admiration cherche péniblement à fixer pour plus d'un jour. Je sors, je redescends l'Arno, grossi par les pluies; j'admire les arches elliptiques d'un de ses ponts, j'arrive aux Cassine. Là se promènent à pied, à cheval, les Florentins modernes, entre le fleuve et un jardin tout rempli de caroubiers, de pins, de cyprès. Les horizons sont charmants; les crêtes bleues des montagnes, des collines qui servent de piédestal à des églises, à des couvents. Je vois passer le roi dans une voiture ordinaire, sans piqueurs ni coureurs : à peine le salue-t-on. Je le revis un moment au spectacle, dans une avant-scène basse; il paraît tous les soirs à l'heure du ballet. De mœurs rudes, d'une brutalité quelquefois un peu calculée, cachant sous des airs de soudard une finesse native et l'ambition héréditaire de sa maison, militaire et n'aimant que les armes, ce roi-soldat a eu la singulière bonne fortune de donner l'unité à l'Italie et d'être le représentant vivant de ses libertés. Piémontais jusqu'à la fibre, encore entouré de ses familiers

de Turin, il règne sur les Toscans, les Napolitains, les Siciliens. Il se soucie des constitutions, des parlements, comme le roi de Prusse, dont la destinée à beaucoup d'endroits ressemble à la sienne, et pourtant sa monarchie n'est devenue suprême en Italie que parce qu'elle était constitutionnelle. Il pense encore à la guerre. L'Italie, chargée d'impôts, humiliée des défaites qui lui ont donné la Vénétie, voudrait faire oublier Custozza, Lissa; toujours politique, elle cherche des alliés, s'offre à tous, sans avoir de préférence, aujourd'hui à la France et à son ancienne ennemie, l'Autriche. Elle espérait que Rome serait le prix du secours qu'elle leur donnerait, contre la Prusse. Ces préoccupations, qui ont percé dans la conversation....., se sont fait jour aussi dans celle de M. M..... Celui-ci nous fit en français, sans nul embarras, une sorte d'exposé financier du pays. La révolution italienne, avec les guerres en Lombardie, en Vénétie, l'expédition contre Naples, l'expédition contre la Moricière, l'augmentation de l'armée, de la flotte, le bouleversement de toutes les administrations, les nouveaux travaux publics, etc., se solde par une dette d'environ trois milliards, qui impose une charge annuelle de deux cent cinquante millions. En comparant le budget de l'Italie unie aux anciens budgets fractionnaires, il assure que les services publics sont aujourd'hui satisfaits plus économiquement que par le passé; on a aug-

menté les recettes d'environ cent cinquante millions. On s'est imposé la dure obligation de pensionner tous les fonctionnaires renvoyés, tous les moines chassés des couvents. La situation est loin d'être désespérée; mais il faut que l'Italie soit sage, prudente, pacifique. Les difficultés intérieures sont grandes : on a centralisé l'armée, les finances, la législation; mais on voudrait un peu de décentralisation dans l'administration. Malheureusement ce qui est bon pour le Nord, très-éclairé, intelligent, ne l'est plus pour le Sud, où il n'y a point de mœurs publiques. Il faut toujours prendre une moyenne, mécontenter ainsi tout le monde. En Lombardie, les députations provinciales, espèces de conseils généraux permanents, demandent de nouvelles attributions. Dans le royaume de Naples, on ne trouve personne pour ces conseils. L'unité est encore factice, et il faudra du temps pour opérer la fusion; mais elle se fera.

Je fis visite à la comtesse A..... Son mari, député au parlement, se plaint aussi que les institutions soient plus libérales que le pays; que les partis ne soient pas assez fortement organisés, qu'ils soient trop personnels, à l'espagnole. Je vis chez lui M. Berti, vice-président de la Chambre, et M. le marquis A....., son père, un beau vieillard. A l'hôtel de l'*Univers*, où nous demeurâmes, visite à la comtesse S.....; le comte est le frère du duc de B....., de Naples : tous deux sont Espagnols. Le ton de cette

aristocratie est assez sévère en parlant du roi. Il me semble trouver là quelque chose de pareil aux sentiments de l'aristocratie anglaise. Quand on parle d'aristocratie en Italie, il faut pourtant bien s'entendre; il y a dans les mœurs une extrême égalité. Dans les listes de scrutin du parlement, je ne vois jamais aucun titre. La hiérarchie des ducs, des marquis, des comtes, etc., est inconnue. Deux forces ont constamment lutté contre le sentiment aristocratique : la papauté, qui ignore le sang, la naissance, et ravale toute grandeur civile; la monarchie absolue, policière, qui donne tout aux favoris, aux valets. La lutte contre l'Autriche, les conspirations ont tendu encore à rapprocher toutes les classes.

PÉROUSE.

Nous arrivons à la gare de Pérouse à une heure du matin. Une voiture nous porte à demi endormis, par une longue côte, jusqu'à la ville. Nous passons sous les hautes murailles et nous nous arrêtons à l'hôtel d'Angleterre, un ancien palais. Ma chambre à coucher est immense; le plafond est couvert de peintures; les murs sont encore tendus de soie rouge; d'immenses fauteuils aux bois sculptés et dorés sont rangés le long du mur. Tout cela a l'air lugubre, inhabité, l'odeur de la vétusté.

Je me réveille au son des cloches matinales : je vois quelques drapeaux aux fenêtres; c'est l'anniversaire du jour de naissance du roi *galantuomo*. Des groupes remplissent la rue, hommes drapés dans des manteaux de drap, les femmes dans les châles posés sur leur tête. J'entre un moment à l'église principale : j'admire les beaux groupes de femmes et d'enfants agenouillés sur le parvis; un vil badigeon couvre tous les murs et leur enlève tout caractère. Des autels baroques, où éclate un luxe faux, couvrent tout. Devant le Dôme est une jolie fontaine et une belle statue de bronze de Vincenzio Danti.

La perle de Pérouse est le Cambio, une petite salle où des marchands avaient leur Bourse, mais que le pinceau du Pérugin a immortalisée. C'est un des berceaux, un des lieux saints de l'art italien. Le maître de Raphaël y a peint six fresques très-bien conservées encore. La Prudence est figurée par Fabius Maximus, Socrate, Numa Pompilius, Caton le Censeur; la Justice, par Camille, Pythagore, Trajan; le Courage, par Mutius Scævola, Scipion, Léonidas, Horatius Coclès; la Tempérance, par Publius Scipion, Périclès, Q. Cincinnatus. Deux fresques sont consacrées aux Sibylles et aux Prophètes. Deux autres, enfin, à la Nativité et à la Transfiguration. La liberté de la Renaissance éclate dans ces premiers mariages des sages et des saints, des héros et des figures divines; il semble que l'âme

de l'humanité se retourne et jette un œil d'envie sur le passé. Nulle érudition encore, une ignorance complète des costumes, des types antiques; ces chefs couronnés, ces guerriers élégants n'ont aucune vérité historique. Ils ont les vêtements, les attitudes, les visages du siècle de Pérugin; ces chefs au cimier léger, aux minces boucliers, aux jambes fines, aux cheveux frisés, au regard doux et énigmatique, ne sont pas faits pour la lutte et le combat; ils ressemblent encore aux anges armés que l'imagination chrétienne figure autour du trône du Très-Haut. Ces prophètes à la longue barbe fendue, rêveurs, sans colère, si calmes, si placides, sont des moines que Pérugin a vus se promener sur les terrasses d'un couvent. Il est épris d'un certain type de visage adolescent, presque féminin : il le donne au saint Jean de sa *Transfiguration*, à ses jeunes héros; il habille en femmes Scipion et Cincinnatus, pour mieux exprimer leur tempérance. On voit dans le Cambio un portrait du Pérugin par lui-même : il était laid; un petit nez, la lèvre supérieure longue et grosse, les arcades sourcilières relevées en bosse énorme; la figure ronde, courte, commune. Ces traits vulgaires, on les retrouve idéalisés et poussés presque à la beauté dans toutes ses œuvres. Toutes ses femmes, ses Vierges ont les yeux un peu éloignés, le nez assez court avec des narines ouvertes et mobiles, la tempe très-découverte, la bouche un peu éloignée du nez,

le menton rond, les tempes éloignées; mais dans l'œil il met une extrême tendresse, il allonge la paupière, la penche comme un voile sur le regard; il met aux plis de la bouche un sourire fin, tendre, rêveur. Ce visage, qui se retrouve dans toutes ses Madones (Pinacothèque de Pérouse, Louvre, Musée de Florence, etc.), a un charme dont on ne sait comment se rendre compte. La beauté trop parfaite ne semble plus vraie; quelques défauts la font en quelque sorte plus réelle, plus humaine, plus touchante. La plus belle Madone de la Pinacothèque est celle de l'*Adoration des bergers*, peinte à fresque; elle n'a pas la sécheresse qu'ont celles qui sont peintes à l'huile; le contour est moins net, moins précis; la main a été plus vite. Les poses sont toujours charmantes, d'une grâce, d'une innocence exquises. Personne n'a mieux su joindre deux mains dans la prière, faire flotter des anges, agenouiller des pâtres, poser de jeunes archers, donner à l'adolescence une attitude légère, marquer le ressort d'un corps soutenu sur un seul pied et semblant à peine toucher terre. Il y a dans toutes ses compositions quelque chose d'aérien, en même temps qu'une certaine mignardise idéale, d'autant plus étonnante, que rien n'est vague, onduleux, fondu, que tous les contours sont d'une netteté géométrique, que les ombres sont marquées par des hachures nettes et visibles. C'est ainsi que, dans le paysage de l'Ombrie, l'œil saisit

avec une netteté extraordinaire une foule de détails : les arbres, les branches emmêlées comme les fils d'une guipure, les angles des maisons semées dans la verdure, les fleurs, les rochers brodés de buissons, les lignes des cultures pareilles à des hachures qui vont en tous sens; les profils nets et ciselés des montagnes; mais une lumière transparente enveloppe toutes choses et donne au tableau je ne sais quoi de non réel. Si près d'Assise, l'expression religieuse s'est transformée : on ne sent pas chez Pérugin l'élan, la ferveur religieuse de Giotto; celui-ci prêche le pinceau à la main. Pérugin ne songe qu'à charmer. L'art est sa vraie religion; il reste toutefois pur, chaste, idéal : il prend à la religion des thèmes humains, éternels; il méprise les grossiers miracles, préfère la Sainte Famille; il ne peint jamais les tortures, les supplices des martyrs. Il était, dit-on, athée. Génie étrange, en son genre unique, avec quelque chose à la fois de délicat et de ferme, de précis et de rêveur, de la naïveté sans ingénuité, une sorte de pureté douloureuse et de grâce un peu ironique.

ASSISE.

Nous quittons la vieille ville étrusque en donnant un dernier regard à sa ceinture de murailles sans ciment, qui depuis tant de siècles sont restées debout. Ce vieux bastion carré, dans l'enfoncement duquel

s'ouvre la porte de la ville, a vu passer Porsenna. Nous descendons, près du chemin de fer, dans la tombe des Volumni; la voiture se traîne au pied de côteaux rous semés d'oliviers; au-dessus des vagues bleues des vallées courent les blancs sommets; de Pérouse on aperçoit déjà Assise posée contre sa montagne, en ce moment couverte de neige. On approche, et l'on aperçoit l'angle du cloître qui avance comme un cap, les longues arcades d'où les moines dominaient la grande plaine. Au-dessus est l'église, immortalisée par le souvenir de saint François et de Giotto. Par des rues pierreuses, suivis de mendiants à mine sauvage, noirs, en haillons, entre des maisons de pierre qui semblent abandonnées, et où se montre seulement çà et là à une fenêtre quelque vieille sibylle oubliée par le temps, nous montons au couvent. La ville est morte et semble frappée de malédiction. Les maisons qui servaient de refuge aux pèlerins sont désertes. Il n'y avait ici que des mendiants vivant des aumônes des moines, autres mendiants; les moines sont partis, le cloître est désert. Personne dans les longs corridors, dans les cellules vides, dans le long promenoir. Que ce lieu était bien choisi pour ceux qui voulaient se séparer des hommes! Il semble déjà qu'on soit dans le ciel. Dans le lointain, Spoleto n'est qu'une tache blanche sur le fond de verdure. La grande vallée où court le pâle tapis des oliviers, les collines onduleuses, les

cimes découpées sur l'azur composent un tableau d'une douceur sans pareille : sous la lumière intense du midi, il semble que la nature se transforme, les montagnes ramollies paraissent dormir comme des nuages à l'horizon ; l'âme embrasse ces tableaux immobiles et les peuple de ses rêves. Devant le paysage froid du nord, traversé de constantes nuées, frémissant sous les vents, l'homme est sans cesse rappelé à lui-même ; chaque arbre qui remue, qui se tord, qui se plaint, lui dit qu'il faut agir. Ici tout invite au repos ; le temps n'est marqué que par les lentes variations des ombres, de la couleur ; le ciel dort, la terre rêve. Que les couvents d'Italie sont bien posés ! quels sites que ceux d'Assise, de San Martino à Naples, de Monreale à Palerme, entre ciel et terre, au-dessus des hommes, en face des tableaux les plus enchanteurs !

La foi humaine est comme une plante qui naît, qui vit quelque temps et qui meurt. La rose, si charmante, si parfumée, se change en un vil fumier. La plante n'est jamais si touchante que jeune, quand elle entr'ouvre timidement ses feuilles et se colore de tons encore tendres ; elle ressemble alors à une aurore, à une espérance. Il faut visiter la chapelle souterraine et l'église de Giotto pour comprendre la naissance de l'art chrétien. Oublions la triste décadence de la foi, les moines vils, tant d'images sordides, honteuses, abjectes ; essayons de nous trans-

porter en âme, en foi, en pensée dans le sombre monde du moyen âge; figurons-nous, parmi ces triomphes de la force brutale, les guerres continuelles, les misères des vaincus, l'insolence des vainqueurs, quelques âmes cherchant leur refuge dans la vie intérieure, dans l'idée consolatrice d'un Dieu d'amour, de paix, de pardon, de charité. En face de ces chefs de bandes, de ces aventuriers féroces, de ces pillards sans merci, il faut prêcher l'abnégation, le mépris des biens du monde; prendre le parti des petits, des pauvres, des faibles, des opprimés; épouser la faiblesse pour ne pas épouser la force, la pauvreté pour ne pas épouser le vol, la chasteté pour se garder de la violence de passions sans honte et sans retenue. Il y eut un moment où ce mariage fut sincère, sublime : François d'Assise représenta le pauvre peuple, créa l'ordre populaire. Giotto nous le montre passant un jour devant le temple de Minerve, qu'on voit encore debout sur la petite place d'Assise; il était jeune, fils d'un riche bourgeois, peut-être ami du plaisir; un fou lui jette un manteau sous les pieds, l'arrête devant le temple de la Sagesse. Ce fut la première révélation; d'autres vinrent ensuite. On le voit bientôt ôtant son habit pour le donner à un pauvre; le père semble protester, il n'aime pas que son fils se dépouille. Bientôt nous entrons dans la pleine légende. Giotto ne recule devant rien; les visions, les miracles n'effrayent pas son pinceau; il

donne des ailes aux hommes, aux églises. La plus touchante de ces fresques, aujourd'hui honteusement dégradées, représente saint François prêchant aux oiseaux : si les hommes n'écoutent pas sa voix, les bêtes l'entendront ! Sa foi est comme un soleil qui luit sur tous, sa bonté comme une rosée qui tombe partout. L'humilité peut-elle aller plus bas ? Nous arrivons enfin aux stigmates, aux marques du crucifiement. C'est ici qu'éclatent les périls du mysticisme : cet homme, qui s'abimait devant son Dieu, deviendra un dieu lui-même ; la légende s'en emparera, l'orgueil d'une caste monacale le placera à côté même du Christ, au même rang que lui. Les plaies de celui qui, son œuvre finie, meurt lentement devant la croix, deviendront les signes nouveaux et horribles de la sainteté.

Mais Giotto ne tombe pas dans cette sorte d'hystérie religieuse ; son œuvre garde je ne sais quelle grâce et quelle décence. Son génie éclate surtout dans les quatre fresques de la chapelle souterraine : les trois vœux de chasteté, d'obéissance et d'humilité, et la glorification de François ! Sous ces voûtes basses, sombres, où pénètre à peine la lumière, au-dessus du tombeau du saint, dans le demi-jour mystérieux de l'église souterraine, elles brillent doucement comme des visions célestes. La chasteté est figurée sous des formes variées par une femme enfermée dans une tour, par un bain, par un anacho-

rète qui chasse avec une fourche les diables et une femme qui le tentent; dans un coin de gauche, se découpe la mélancolique figure de Dante. Dans le vœu de pauvreté, on voit saint François qui se dépouille de son manteau, des avares qui apportent leurs trésors; ils ne sont pas figurés par des vieillards hideux, ce sont des hommes jeunes et beaux : l'avarice est aussi souvent jeune que vieille. Dans l'apothéose du saint, il a une robe de diacre.

Le fond est noir; la plupart des figures sont vêtues de blanches draperies; il en résulte un effet grave, doux, mystérieux, bien différent de celui des mosaïques byzantines ou des vieux maîtres qui peignaient sur des fonds d'or. L'impression est tout autre : ce n'est plus la légende immuable, fixe, dogmatique, le sévère dénombrement de figures austères et terribles; la passion humaine se fait jour ici, elle pénètre le monde divin, elle s'humilie, elle se fait humble, mais on l'aperçoit. L'art sort des formules traditionnelles, il s'ouvre des espaces nouveaux, indéfinis; il y emporte une foi ardente, la naïveté des jeunes années; mais on le voit déjà mobile, curieux, libre.....

Je n'ai eu qu'un regard sur les États romains, l'impression rapide, unique que l'œil fatigué reçoit en chemin de fer : des plaines nues, rousses, livrées à la vaine pâture; de petites bandes de grès longues, rocheuses, horizontales; enfin, la campagne romaine

si unie, si douce, une sorte de steppe. Arrêt d'un moment à la gare de Rome. On repart; il pleut, il vente; les grands aqueducs, les tombeaux ne sont que des taches noires sur un fond obscur; les lignes si harmonieuses des montagnes sont noyées, indécises. Cette ville, bâtie sur une colline couverte d'oliviers et de vignes, est Velletri; à droite, un terrain noir et ferrugineux qui confine aux Marais Pontins : je donne un coup d'œil à Anagni, Aquino; la nuit arrive, nous sommes à Naples.

NAPLES.

Il y a deux mondes à Naples : le moderne, la capitale vivante, remuante, bruyante, et le Musée; des bustes, des torses brisés, des bronzes! On n'imagine pas un plus grand contraste : il est tout entier en faveur du génie et de la culture antiques. Quelle noblesse et quelle grandeur dans ces personnages rangés dans les longs corridors et les chambres nues du Musée! Quelle dignité dans l'*Orateur* (Aristide), qui serre d'un bras les plis de son manteau, le visage ému, anxieux, mais serein et grave! Quelle grâce pudique, quelle exquise finesse dans cette étrange *Psyché*, dont une main cruelle a mutilé la tête sans toucher heureusement le visage! Quelle étrange langueur en son buste inachevé! La passion n'enfle

pas ses seins si petits, à peine marqués. Elle baisse la tête : elle attend quelque chose; est-ce la vie? est-ce l'Amour? Errons au hasard dans ces salles admirables. Voici la Vénus Callipyge : l'attache du sein relevé par le bras est une merveille; on ne peut se défendre d'un sentiment de pudeur en face de cette statue, tant elle semble vivante, je dirais presque moderne. Ce n'est pas une déesse, c'est une femme. La *Flore* ne m'a pas fait l'impression que j'en attendais : la draperie est fine, arrangée en beaux plis légers, transparents; la figure est niaise, avec une expression presque douloureuse. Quelles statues équestres que celles des Balbi ! comme elles sont bien en équilibre ! Les chevaux ne sont pas des coursiers lourds, fantastiques, ridicules; ils marchent simplement, fièrement, portant leurs fiers Romains. Je fouille ça et là dans mes souvenirs : je revois *Agrip-pine* assise, pleurant Germanicus, figure usée, impérieuse, point belle, mais de haute mine, coiffée de bandeaux élevés, onduleux, comme en portent les dames aujourd'hui, les deux bras tombant naturellement et les mains jointes, non comme les joint la prière, mais la tristesse, la rêverie sombre qui s'égaré et se perd au lointain. Je revois tout auprès un petit bronze, un *Narcisse* debout, d'une élégance aristocratique, membres fins, juvéniles et un peu grêles; le charme de ce corps résiste aux morsures du temps; le bronze verdi fait oublier la chair et ne

laisse penser qu'à la beauté. Des Satyres musculeux, grimaçants, aux membres noués, dont l'un soutient une sorte de cercle de bronze d'un effort surprenant; un autre est assis à cheval sur une outre pareille à celles qu'on voit encore en Italie : on voit percer de côté et d'autre l'obscénité antique, même sans entrer dans la petite chambre des *obscènes*. Voici le *Satyre* et le *Jeune Berger* : ce dernier tient timidement son chalumeau; il est hésitant, honteux et comme fasciné par le désir qui s'échappe des yeux hardis du Faune, de ses grosses lèvres entr'ouvertes, qui roidit tous ses muscles et crispe ses jambes de bouc anguleuses. De tels marbres, si beaux qu'ils soient, m'eût gâté l'antiquité. Je ne parle pas de la chambre des objets obscènes, de ces hideuses imaginations que les fouilles de Pompéi ont trahies; on a, en face de ces œuvres où l'art se dégrade, une vision de l'affreuse corruption de la Rome impériale, de ses débauches sans honte, sans frein, sans fin, qui défiaient la nature, mélaient la cruauté au plaisir, le crime à la folie. L'Italie en a été pour jamais salie. Aujourd'hui encore, on ne peut sortir le soir dans la rue de Tolède sans être suivi d'un de ces êtres qui vous offrent sans vergogne *una ragazza, una ballerina, una contessina*. Êtes-vous indifférent? *un* La pudeur semble inconnue; la corruption n'épargne pas même l'enfance. Sous ce ciel admirable, devant cette nature aux formes pures, aux lignes solen-

nelles, cette mer bleue que rien ne peut souiller, vit un peuple sans idéal, qui ignore le lendemain, qui mendie, crie, gesticule, s'agite, dont la religion est tout en fêtes, en images, qui n'a point d'art, point de patrie, avili par l'arbitraire et la servitude, sans autres dieux que le hasard et la force, d'une sensualité vile, misérable, sale. La liberté pourra-t-elle rendre jamais quelque noblesse à cette race dégénérée? Tant que les *frutti di mare* sont à bon marché sur le quai de Santa Lucia, que les *improvisatori* le charment, que les spectacles forains le font rire, que le soleil sèche ses haillons, que les musiques, les processions, les fêtes l'amuse, a-t-il besoin d'autre chose? Sa vie est un long rire, une grimace perpétuelle. Des fenêtres du couvent de San Martino, qui domine de si haut la ville, on entend monter la rumeur assourdissante de cette existence foraine, tumultueuse comme la rumeur d'une puissante marée. La grande ruche s'étend tout autour du golfe immense : les maisons sont pendues aux rochers, parmi les cactus, les orangers, les aloès; il faut élever le regard jusqu'aux cimes du Vésuve et aux croupes les plus élevées de la Somma pour trouver des espaces que l'homme ait respectés. Descendez pourtant de ces hauteurs par les rues tortueuses qui rampent en tous sens, et dans cette ville immense vous ne trouverez pas un coin, pas un asile, pas une église, pas un palais, pas une statue, pas

une œuvre qui arrête le regard et qui reflète en ses formes, en ses lignes, la splendeur admirable de ce beau ciel et de cette nature éternellement jeune et belle. Le palais royal est une grande caserne, en face d'un arsenal; le théâtre San Carlo, une masure; l'église qui fait face au palais royal singe misérablement Saint-Pierre et ses deux portiques circulaires. Entrez dans une église quelconque, soulevez la lourde tenture graisseuse qui pend devant la porte, vous ne trouvez qu'un luxe criard et faux, des paillettes, des dorures, des marqueteries de marbres polis qui ressemblent à de la porcelaine, des grilles contournées, des balustrades ventruës; aucun style dans tous ces vains décors, aucun caractère. La gueuserie s'y donne le spectacle gratuit de l'or, des riches tentures, des dentelles, des oripeaux. Que serait Chiaja sans la vue de la mer, des belles lignes de Capri? la rue de Tolède sans ce fleuve animé qui monte et descend et crie, sans ses balcons, ses couleurs, son désordre? Naples n'est pas, comme Venise, Florence ou Rome, une des cités de l'âme : on y est trop assourdi; la rêverie, la contemplation sont sans cesse interrompues; il faudrait fuir sur le golfe, ou s'enfermer avec le peuple silencieux des statues; on n'y peut vivre dans le passé; les heurts sont trop fréquents : on se sent gagné par la fièvre continuelle, l'activité stérile, la curiosité infatigable et vaine qui agitent tant de milliers d'êtres.

SICILE

SICILE.

Nous quittons Naples, le 17 mars au soir, sur le vapeur *Etna*. La mer est encore houleuse, après une forte bourrasque de sud-ouest (*libeccio*). Le roulis, sans m'endormir, me procure une demi-somnolence douloureuse. Mille impressions se croisent dans mon esprit. Je revois le grand *Taureau Farnèse*, ce groupe trop admiré. L'instant d'après, je me retrouve dans un petit théâtre napolitain, où des acteurs stupides jouent sérieusement *Barbe-Bleue* et dansent le cancan comme des polichinelles remués par des fils. Je remonte les petites rues étroites, en escalier entre deux murs, où d'un balcon à l'autre pendent les linges qui sèchent au soleil; j'écoute les cris des marchands, je m'arrête devant les Madones des coins de rue. La pente du Vésuve me mène jusqu'à cette fumée épaisse qui sort perpétuellement du volcan; les flocons suspendus, frappés du soleil latéral, s'animent et prennent les courbures de la *Psyché*. Je revois les peintures pompéiennes; ma fantaisie erre parmi ces décors ingénieux, bizarres : l'*Alexandre*

furieux de la mosaïque lance sur moi ses chevaux effarés; des femmes à la tunique légère, posées comme des tiges de fleurs, se détachent sur des fonds couleur de brique parmi de minces colonnettes; les graves empereurs me toisent; le *Gladiateur blessé*, qui s'affaisse pesamment, jette sur moi le regard fixe et effrayant de la mort. Je m'écarte pour laisser passer un *corricolo* qu'emporte un âne au triple galop; voilà Sainte-Lucie, les marchands d'huîtres, les mollusques gluants, luisants, encore humides. Le bâtiment crie lourdement, craque, se plaint. Si ces beaux vases étrusques allaient se casser! Les héros nus, les femmes aux longues chlamydes, tracées d'un pinceau sûr, remuent, dansent, tournent déjà sur les ventres arrondis des amphores. Je dors enfin; je ne me réveille que près d'Ustica : j'en vais sur le pont. Le bateau roule toujours péniblement : cette ombre fine, c'est la terre; le mont Pellegrino se lève devant moi comme un fantôme. Une pluie fine pique le flot. Palerme m'apparaît comme ferait un port anglais.

Nous passons sans nous arrêter par la Dogana, et l'on nous mène au palais d'Orléans, une maison spacieuse, propre, à trois étages. Le roi Louis-Philippe y vécut pendant trois ans, après son mariage avec Marie-Amélie; trois de ses enfants y sont nés : le duc d'Orléans, la reine Louise et la princesse Marie. Dans le salon, deux portraits, l'un assez gracieux de la duchesse d'Aumale avant son mariage, l'autre de la

reine Caroline, une figure hautaine, menton puissant, lèvre inférieure marquée. Dans les appartements, simplement peints de blanc, à parquet rouge, quelques meubles style empire, des vases en porcelaine de Naples, avec des portraits de la famille des Bourbons; au second étage sont les chambres à coucher, avec jolis carreaux de couleur, meublées comme des cellules. De ma fenêtre je vois la place de l'Indipendenza, où s'exercent toute la journée les soldats italiens; la grande porte de la ville, surmontée d'un corps de bâtiment où logea Garibaldi en 1860, ne voulant pas coucher dans les lits royaux. Le palais royal y est joint par des terrasses; de grands murs droits badigeonnés en jaune, avec des ogives où pend le linge sale des habitants du château, surmontés d'un petit observatoire. Au fond, l'immense masse du Pellegrino, dont la croupe ressemble à celle de quelque lion au repos. Du côté opposé, une vue admirable par le beau temps; le parc rempli d'orangers, toute la *Concha d'oro*, une plaine immense qui remonte par un pli d'une douceur extrême sur les flancs d'immenses montagnes nues, dont aucune végétation ne découpe, ne déchiquète les lignes solennelles. La lumière, qui varie d'inclinaison, y trace des ombres qui changent à toute heure de la journée, et qui se détachent toutes bleues sur la roche rosée, violette, parfois un peu verdissante sur les points où peut croître entre les pierres le maigre sumac. Sur l'im-

mense tapis de la Conque d'or, un vrai jardin des Hespérides; la verdure luisante et jaunâtre des orangers, des citronniers, se mêle çà et là à la grise et pâle chevelure des oliviers; l'immense tapis est piqué de blanches maisons, sans ordre, sans symétrie. La grande Conque se ferme par la courbe immense de Palerme et de la mer bleue.

Vendredi 16. — Il n'y a que deux rues à Palerme, à angle droit, Tolède et la Via Macqueda. Dans Tolède, on voit partout la mer qui se lève comme un voile bleu. Au croisement, la place des Quatre-Cantons, avec ses statues. Toutes les maisons sont hautes, hérissées de balcons de fer forgé, où se tiennent les femmes. Les ruelles, qui se croisent en tous sens, sales, puantes, forment un réseau serré comme une toile d'araignée. Le soleil anime, jette ses rayons d'or sur cette misère et ce délabrement. On ne répare pas les vieux palais espagnols; les murs ont la lèpre, les croûtes du badigeon tombent partout. Dans le nord de l'Italie, les églises ont des nefs admirables et des façades de brique; ici, comme dans tout le Midi, elles cachent leurs nefs vulgaires parmi les maisons et étalent des façades prétentieuses remplies de niches, couvertes de statues grimaçantes. La cathédrale est assez belle; bâtie dans un style mi-arabe, mi-normand, elle est défigurée par une coupole moderne. A l'intérieur, même profanation; on n'y peut rien regarder que les grands et massifs tom-

beaux de porphyre où dorment les premiers rois normands.

Sur la Piazza Reale, on vient de découvrir des mosaïques antiques; on y voit de belles têtes d'Apolon, de Neptune, Orphée charmant les animaux; ces charmantes décorations si simples, mais d'un goût si pur, où se plaisaient les anciens. Ces restes ne vivront peut-être pas longtemps, car rien n'égale l'incurie sicilienne : les gamins se promènent sur ces vieux pavés et en détachent des morceaux.

On a vite vu Palerme. A quatre heures, je vais à la promenade dite des Anglais. Le temps est enfin devenu méridional : il y a je ne sais quelle douceur narcotique dans l'air. Quelques voitures fermées en ce beau temps, où des dames enveloppées de manteaux se promènent lentement. Derrière les pins d'Italie, les cactus hérissés, les orangers, les haies de fleurs, on voit la nappe bleue de la Méditerranée, les pentes du Pellegrino où serpente la route qui mène à la grotte de Sainte Rosalie. Des prêtres passent conduisant des écoliers vêtus de costumes demi-militaires, aux couleurs brillantes. Je me sens envahi par je ne sais quelle langueur; les lignes roses du cap Zaffarano qui avance en pointe dans la mer, la blanche croupe des Madonies dont les neiges luisent au soleil; l'azur qui se détache de toutes choses, du ciel, des eaux, des longues ombres transparentes; la silhouette dorée de la ville, les

mâts du port qui semblent une filigrane légère, quelques voiles latines dont le blanc triangle se détache sur le saphir de la mer, remplissent mon esprit d'impressions plutôt que de pensées. Je jouis avec indolence de ces harmonies de la terre, des eaux et des cieux. Comme tout est grand ! Une ville de deux cent mille habitants semble devenue quelque chose d'insignifiant ; elle fournit seulement quelques traits à cet immense décor. Je rentre le long des vieux remparts déchirés, en ruine, par des rues remplies d'ordures, où jouent des enfants demi-nus. Par les portes ouvertes, j'aperçois les chambres en désordre, les murs sont couverts de grossières enluminures ; des enfants jouent à la procession, ils ont allumé des cierges et transportent en riant une Madone. A toutes les fenêtres, aux balcons, s'accrochent des ficelles où sèche du linge ; des pelures d'orange en longs tire-bouchons sèchent aux murs : c'est le combustible du pauvre. Ici pendent les longs cylindres du macaroni, attachés à des bâtons. Un marchand d'eau promène sa petite voiture et laisse tomber dans les verres un peu d'essence d'anis. Les ânes traînent de petites charrettes couvertes de peintures criardes ; on peut y étudier la légende populaire : ici c'est Garibaldi, ailleurs sainte Rosalie ; un Christ montre sa poitrine ouverte et son grand cœur saignant. Voilà les Roger, les Normands de la conquête. Sur presque toutes les voitures, on voit écrit : « Evviva la Divina

Providenzia! » Il faut bien se garder des accidents. La petite charrette est attachée aux essieux par des ferrures bizarres, contournées, repliées en zigzag; l'âne porte sur le dos une façon de corne verticale, attachée à une petite sellette couverte de morceaux d'étoffe rouge, de houppes, de dorures, de verrote-ries. Les pauvres bêtes peuvent s'abattre sans que la voiture tombe, elles traînent patiemment des charges énormes; personne ne semble avoir pitié de leurs plaies saignantes. On en voit couvertes entièrement de grands bâts en paille tressée, qui font deux poches où s'amassent des montagnes de légumes, entre lesquels se tient encore un homme. Dans les petites voitures s'amassent quelquefois, par je ne sais quel miracle d'équilibre, sept, huit personnes; un seul âne les traîne, constamment piqué, roué de coups. Pauvre quadrupède sicilien! n'es-tu pas le meilleur emblème de ce peuple en tout temps opprimé, conquis, ruiné, toujours soumis et toujours rebelle, obéissant et mécontent, infatigable et paresseux?

20 mars. — On voit partout dans la rue de Tolède des traces de boulets de l'insurrection de 1866, celle qu'on a appelée l'insurrection des moines. Les *picciotti* s'étaient emparés de la ville. Les couvents de femmes s'étaient ouverts pour eux comme par enchantement, et les insurgés tiraient à l'aise sur la troupe des balcons de fer et des fenêtres grillées. Beaucoup de ces balcons ont été démolis après l'in-

surrection. Quinze cents Piémontais, enfermés dans la caserne du port, affamés, se défendirent avec une extrême énergie jusqu'à l'arrivée des renforts. En 1860, Garibaldi avait empêché les *picciotti* de piller; ils étaient retournés les mains vides dans leur village, et avaient reçu les reproches de leurs familles. En 1866, ils se dédommagèrent. On m'assure qu'il se commit de grandes cruautés; que des moines brûlèrent à leur couvent, près la Porta Macqueda, un officier de police fait prisonnier, blessé. Un moine déclara depuis qu'il était mort, et qu'on voulait seulement empêcher la putréfaction.

Il est aussi difficile de savoir l'histoire contemporaine que l'ancienne, plus difficile souvent. Les passions enfantent de suite la légende. Voici ce que j'ai entendu raconter du mouvement de 1860 : Le 3 avril, il y avait eu dans Palerme un mouvement avorté; il y avait quinze mille soldats pour tenir la ville, une flotte dans la rade. On fusilla une quinzaine d'insurgés pour faire la *terreur*, contenir la ville. Un jeune homme, nommé Rizzo, blessé, fut conduit à l'hôpital. On lui demanda des révélations : s'il parlait, son beau-père, arrêté aussi, aurait la vie sauve. A ce moment, le beau-père était déjà fusillé. Un médecin, les médecins sont toujours humains, le lui apprend; il arrache son bandage et meurt.

Suivent quarante jours d'état de siège, d'insurrection morale. On a dit que Garibaldi avait insurgé

la Sicile ; non , la Sicile était tout insurgée , frémisante , épiant une occasion , une heure. Les *mille* arrivent à Marsala. Dès ce moment , les troupes napolitaines étaient vaincues , chassées. Elles ne songèrent plus qu'à la retraite. Les *mille* , dont la petite armée avait fait la boule de neige et s'était enflée des *picciotti* , arrivèrent devant la ville , commencèrent l'attaque à la Porta Macqueda : trente-sept garibaldiens furent tués. Les Napolitains , repoussés de Monreale , s'étaient repliés par la Porta Nuova dans la ville , en pillant les maisons sur la route. La ville se hérissa de barricades. Garibaldi s'établit au municipe ; les canons du fort sont dirigés sur ce point , deux boulets enfoncent le toit voisin du couvent de Santa Chiara. Les généraux napolitains parlementent avec Garibaldi à bord d'un navire anglais ; ils capitulent enfin. Bosco , qui errait seul aux environs , tombe sur la ville et livre un combat inutile. Il est compris dans la capitulation. Les Napolitains se retirent sous le mont Pellegrino , et sont embarqués en deux détachements. Le dictateur , au lieu d'aller coucher dans les lits du palais royal , va simplement se loger dans une grande chambre qui est au-dessus de la Porta Nuova. Mordini décréta , peu après , que cette chambre resterait toujours dans l'état où Garibaldi la laissa. Je l'ai visitée : quelques chaises en forment tout l'ameublement. Garibaldi a certes quelque chose du héros antique : un désintéressement

absolu, une grande horreur du sang. Il ne permit aucune vengeance, aucune exécution, protégea jusqu'aux prêtres, aux moines; il empêcha le pillage, renvoya les *picciotti* dans leurs foyers : il devint, il est encore pour les Siciliens un dieu.

Visite à la Ziza. — Il ne reste à Palerme que deux maisons arabes, la *Cuba*, aujourd'hui une caserne, qui ne vaut guère la peine d'être visitée, et qui n'a rien conservé de ses anciens ornements, et la *Ziza*, où l'on voit encore quelques mosaïques dans la salle de la piscine et dans le porche. Ces palais des émirs ont une forme cubique et sont surmontés de terrasses. Qui reconnaîtrait aujourd'hui dans la caserne de cavalerie le lieu enchanteur où Boccace met la scène d'un de ses contes? Il en décrit, suivant un auteur ancien, le *pomarium* de deux mille pas de tour, les massifs de lauriers, de myrtes, les pavillons, l'étang poissonneux, la ménagerie. On retrouve encore au sommet de l'édifice l'inscription sarrasine dont il parle, et qui ne peut être déchiffrée.

La *Ziza* a été restaurée par les Normands. On voit encore l'escalier de marbre, couvert de mousse, par où les eaux descendaient dans la piscine. Les mosaïques de cette salle et du porche, où figure le paon, comme dans la salle des Roger au palais royal, sont normandes; l'inscription kufique du mur est aussi du temps des Normands; il n'y a d'arabe que l'inscription devenue illisible au sommet du palais.

Les mosaïques, les marbres, les porphyres des étages supérieurs ont disparu; il ne reste rien des jardins de l'émir. Mais de la terrasse on a la vue de cet immense jardin qui de la mer étend son trésor de verdure jusqu'aux montagnes roses qui ferment la vallée, vue incomparable qui ne se peut décrire, car son charme tient aux plus délicates nuances de la couleur, aux plans, aux contours de ces sculptures grandioses qui se nomment les montagnes.

La terre, le ciel et l'eau semblent rayonner la lumière, une lumière éthérée, fine, chaude, émue, vibrante, qu'on ne connaît point dans le Nord. Écoutez le juif Benjamin de Tudela, qui voyageait en 1172, au temps de Guillaume le Bon : « Dans la ville, on voit sourdre la plus riche des sources; elle est entourée d'un mur, et forme un étang que les Arabes nomment l'Albehira : des poissons vivants de toute espèce y sont prisonniers. Sur l'étang sont des barges royales brillantes d'or, d'argent, de peintures. Le roi s'y promène souvent avec des dames. Il y a aussi dans les jardins royaux un grand palais dont les murailles sont couvertes d'or et d'argent, dont les planchers sont revêtus de marbres les plus divers, et qui contiennent des représentations de toutes sortes d'objets. Il n'y a nulle part de palais qui approchent de ceux de cette ville. » On ne sait plus où était l'Albehira; on ignore où se trouvait le château dont parle Benjamin. La pauvre *Ziza*, sa

piscine humide, aujourd'hui silencieuse, est le seul témoin de la splendeur passée des émirs.

Les Arabes avaient, en pleine nuit du moyen âge, donné à la Sicile une culture inférieure, il est vrai, à celle des Maures d'Espagne, mais toutefois très-avancée. Ils ont laissé dans l'île une trace qui n'est pas encore effacée. Les vieux oliviers, greffés de leurs mains, se nomment encore les *saraceni*. On trouve des villages qui semblent tout à fait des villages arabes. La gravité, la taciturnité, l'expression sombre des habitants font penser à l'Orient plutôt qu'à l'Italie. Les femmes, il n'y a pas bien longtemps, vivaient encore à Palerme enfermées dans leurs maisons; elles ne se montraient qu'au balcon. Elles restaient dans le gynécée, comme les femmes de l'Orient, grasses, paresseuses, ignorantes.

Amari a raconté l'invasion sarrasine en Sicile. Ses sources sont la Chronique du diacre Jean de Naples (850), l'Anonyme de Salerne (fin du dixième siècle), le chronographe byzantin Constantin Porphyrogénète et ses successeurs; chez les Arabes, Ibn-el-Alhir, Nowairi et Ibn Kheldun. L'île s'était révoltée contre Byzance. Le 13 juin 837, une flotte sortie de Suze apporta au secours des insurgés des Arabes, des Berbères, des Sarrasins d'Espagne, des Persans, des Africains, en tout sept cents chevaux et dix mille hommes de pied. Le débarquement se fit à Mazzara. Les Grecs battus s'enfermèrent dans Syracuse; le siège

dura un an. Les Sarrasins, logés aux Latumies, souffrirent beaucoup de la peste (les Carthaginois et les Athéniens, qui avaient fait le même siège, avaient aussi été décimés par les maladies). Le doge de Venise, Gustiniano Partecipazio, ravitaillait la ville. Les Sarrasins fatigués se retirent, suivis par Eusémius, le général grec; mais, ayant reçu des renforts, ils prennent Agrigente, Palerme, qui devient leur capitale. La lutte se prolongea longtemps; Syracuse subit un siège dont les horreurs rappellent la défense héroïque du temps de Nicias et de Marcellus. La vieille ville hellénique tomba le 21 mai 878. Tous les habitants furent passés au fil de l'épée; la ville fut livrée aux flammes. En 901, Taormina tomba la dernière; le croissant avait abattu la croix.

Les conquérants se montrèrent pourtant tolérants. On montre dans la sacristie de la chapelle Palatine, à Palerme, le manuscrit d'une lettre où l'émir permet les cérémonies chrétiennes. Les Normands de la conquête trouvèrent un évêque grec à Palerme, des chrétiens dans le val Demone, le val de Mazzara. Quand les Fatimites succédèrent aux Aglabites, la Sicile devint, après des luttes sanglantes, une province égyptienne. La période des Fatimites fut l'âge d'or de cette île. L'émir, devenu héréditaire, établit l'ordre, régna paisiblement non-seulement sur la Sicile, mais sur les Calabres, battit les troupes et les flottes des empereurs grecs. Les

Sarrasins de Sicile transportèrent sur ce sol nouveau la poésie, les sciences, les arts de l'Orient; mais ils n'élevèrent nulle part des monuments pareils à ceux des Maures d'Espagne. Ceux-ci fondèrent un grand empire, furent les maîtres de la Péninsule pendant sept cents ans, soutinrent les efforts des grandes nations chrétiennes de l'Occident. La petite Sicile, arrachée aux Grecs corrompus par quelques sectaires, ne put devenir le centre d'une semblable monarchie. Les grands modèles de l'architecture hellénique, toujours debout et respectés du temps, frappèrent de stérilité l'art oriental, le réduisirent à des proportions mesquines. Point d'effort gigantesque; des lieux de plaisance, de belles eaux, des jardins, des ornements vains suffirent aux vainqueurs sous ce ciel si doux et cette lumière enchantresse. Le fanatisme musulman s'y amollit, s'y énerva, et ne put résister enfin à une poignée de barbares.

Si loin l'une de l'autre, l'Angleterre, la Sicile eurent pourtant des destinées toutes semblables. Les Normands y apportèrent le système féodal, divisèrent les terres en parts égales entre le roi, les nobles, l'Église. Les baronnies, les majorats de la conquête durent encore.

Robert et Roger Guiscard prirent Palerme et accordèrent aux Sarrasins la vie sauve et le libre exercice de leur culte. Ces aventuriers normands aimaient

la terre plus qu'ils ne détestaient les infidèles. Ils n'avaient pas contre l'Islam la haine féroce qui, vingt ans après, s'étalait avec une fureur si sauvage dans les rues de Jérusalem prise d'assaut. L'islamisme ne fut point persécuté en Sicile; il disparut lentement devant les vainqueurs, se réfugia dans l'intérieur, vécut encore un siècle et demi.

Il y eut là un curieux mariage entre la croix et le croissant. L'architecture normande de Sicile est comme le symbole de la tolérance; elle confond l'art gothique et l'art mauresque, l'ogive et le cintre, élève des voûtes en stalactites pareilles à celles de l'Alhambra au-dessus de nefs remplies de mosaïques byzantines, pose ses arcs sur des colonnes antiques, mêle le style des basiliques à celui des mosquées, surmonte les mosaïques musulmanes, inanimées et sans vie, faites de dessins rectilignes et géométriques, des grandes figures de l'épopée chrétienne. Ses plus beaux restes sont la chapelle Palatine et l'église de Monreale.

La chapelle du palais royal est un joyau, une petite basilique en miniature; la voûte de la nef est formée de caissons dorés, stalactiformes; les bas côtés ont des toits en plan incliné où les poutres font saillie. Dix colonnes corinthiennes servent d'appui aux parois de la nef, où se déroulent les mosaïques. Toute la partie inférieure des murs latéraux est couverte de plaques de marbre blanc, où s'incrument

des dessins réguliers, multicolores, de grands fers de lance formés de morceaux de porphyre rouge et vert; au-dessus de cette mosaïque arabe à fond blanc, sont les mosaïques chrétiennes à fond d'or. L'art de Byzance s'est un peu amolli. Peut-être aussi les mosaïstes siciliens avaient-ils conservé quelques traditions antiques; indifférents aux passions religieuses, ils faisaient courir dans les rosettes du toit d'un temple chrétien des inscriptions kufiques, empruntaient la langue du Coran, les hyperboles de l'Orient. L'abbé Morso a retrouvé dans le plafond la répétition de l'inscription de la dalmatique de Roger, emportée en Allemagne par Henri VI (dalmatique de Nuremberg qui servait au couronnement des empereurs). Au fond de l'abside, comme de coutume, ils ont mis un Christ, tête immense, œil fixe, plus doux que d'habitude, grands cheveux descendant en ondes noires, un livre dans la main. Saint Pierre, saint Paul dominant les bas côtés, comme le Christ emplit la nef de son regard profond : Paul, figuré par un vieillard sec, maigre, chauve, à mine sévère; Pierre, plus calme, l'air moins rébarbatif, moins dominateur. L'or tremblant des mosaïques éclairées de rayons obliques; la bizarrerie des styles, la naïveté des vieilles peintures de pierre; le désordre des inscriptions grecques, latines; l'*ambon* avec son aigle aux ailes étendues, ses piliers sculptés; l'étrange candélabre apporté par Roger, où courent des sculp-

tures gothiques parmi des feuilles d'acanthé d'une pureté grecque; la coupole qui s'attache à sa base octogone par des arches en encorbellement concentrique, tout amuse et étonne le regard. Il y a une sorte d'ironie et d'insolence dans cet art qui a pillé tous les arts, en même temps qu'une splendeur barbare et naïve. Les rudes guerriers qui venaient prier ici retrouvaient sur ces murailles les reflets des cottes de mailles, des armes de combat, des cimiers dorés; leurs éperons résonnaient bien sur les durs pavés de marbre, de granit et de porphyre. Ces hardis aventuriers, grossiers paysans devenus rois et barons, il semble qu'on les voie entrer tête haute; quelle autre peinture auraient-ils pu comprendre que cette imagerie de pierre? L'œil du roi, placé sur son trône au bout de la nef, pouvait-il se baisser devant un autre que ce Jésus grandiose, à l'œil fixe, qui lui disait : « Le ciel est mon trône, et la terre mon escabeau? »

La chapelle fut construite par Roger, le premier roi, et beaucoup de mosaïques, les plus belles, remontent à son règne. Dans le palais royal, il faut visiter la salle dite des Roger, ou salle normande, ornée de mosaïques du temps de Guillaume I^{er}. Les parois inférieures sont couvertes de marbre blanc; au-dessus est le fond d'or avec des hommes, des animaux, des paons, des cygnes, des lions, des léopards, des palmiers, des bananiers, des orangers, des

chasseurs lançant leurs flèches sur des cerfs, des centaures s'attaquant avec des arcs. Cette salle donne quelque idée de la splendeur légendaire de la cour des rois normands. La Sicile, placée sur la grande route de l'Orient, fut pendant l'ère des croisades un lieu privilégié. Les Normands, qui aimaient à *gagner*, l'avaient bien choisie. Ils protégèrent, dans cette oasis de la mer, les deux religions en lutte. Ils se laissèrent gagner par la mollesse des mœurs arabes, eurent des harems, des pages, des eunuques secrètement attachés à l'ancienne foi. Les femmes de Palerme, au dire de Mohammed-Ibn-Djobair, de Valence, qui visita la Sicile au douzième siècle, indolentes, grasses comme des sultanes, allaient aux églises couvertes de soieries, voilées, chargées de colliers, de bracelets, de chaînes. Les rois avaient des femmes musulmanes dans leur harem. Le fanatisme s'était fondu sous ce doux soleil, sous ces beaux ombrages, en face de cette mer voluptueuse, au bruit des eaux amenées des montagnes qui jouaient dans les bassins de marbre.

22 mars. — Visite à Monreale : ce lieu célèbre est à une très-petite distance de Palerme, au sommet d'une colline qui forme comme une verrue au pied de la montagne. La route, après avoir traversé la plaine couverte d'orangers, s'élève le long des durs rochers luisants, dont tous les angles s'emplissent de figuiers aux grandes feuilles ovales. On rencontre

des hommes de campagne sur leurs ânes ou leurs chevaux, armés de fusils. Une voiture passe avec deux officiers en uniforme; des revolvers sont couchés devant eux. Des bersaglieri à culotte rouge sont assis au bord de la route, le fusil entre les jambes. Nous arrivons à la ville, sale, aux rues étroites, inégalement dallées. Des linges sèchent à toutes les fenêtres. Sur le seuil des portes noires, des femmes filent avec des enfants à leurs pieds. Les hommes, hâves, au teint jaune, l'œil sombre, nous regardent avec défiance. Monreale a toujours été un nid de brigands : les noirs oiseaux de proie ont la plaine d'or à leurs pieds; ils volent, tuent, et rentrent dans leur repaire, dans les rochers. J'ai vu sur la route un trou où se cacha longtemps un brigand fameux : il fut trahi par un homme qui lui apportait à manger, et pris par les soldats qui cernaient la montagne. Quinze jours après, le traître travaillait dans un chantier dans les faubourgs de Palerme. En plein jour, des amis du brigand vinrent le tuer; ils tirèrent sur lui quinze coups de fusil. Pas un ne fut arrêté.

A l'extérieur, la fameuse église de Monreale n'a rien de beau; elle tranche à peine de loin sur les maisons, les pierres de la ville. Mais au dedans, quelle merveille! Il semble qu'on entre dans un temple céleste. L'architecture est la même que dans la chapelle Palatine; mais ici tout est devenu gran-

diose : pas de coupole, pas de toit en caissons stalactiformes; de simples poutres dans la nef comme dans les bas côtés. Au-dessus du plan majestueux du parvis, une série de grandes marches de plus en plus élevées, en même temps qu'un resserrement graduel des plans verticaux et des cintres vers le fond de l'abside. Cette ordonnance si simple, si claire, soulage le regard. La légende byzantine n'est plus ici resserrée, étouffée dans un petit cadre, réduite aux proportions d'une tapisserie; elle se déroule largement. Les premiers Pères, les patriarches, les prophètes se meuvent en toute liberté. Ce grand livre à fond d'or, c'est la Bible du peuple, des illettrés, des soldats, des moines. Un immense Christ, παντοκράτωρ, qui tient la main levée pour bénir, remplit l'immense nef de son regard triste et terrible. Les reflets d'or se croisent, descendent des poutres ouvragées, jaillissent des guillochures des mosaïques. Le marbre blanc, bordé de dessins en mosaïque, court en large bande au pied de toutes les murailles, les dorures portent sur ce frais appui comme un édifice qui s'élève au-dessus d'une eau transparente. Les colonnes antiques de syénite rose, pures, calmes, solides, soutiennent des murs unis, droits comme une toile; les arcs puissants n'ont pas une moulure. Cette simplicité romane donne l'impression de la force; mais les couleurs, les reflets des pierres dures, les tons infiniment variés de l'or composent une lumière

joyeuse, irradiée, féconde en surprises, toujours changeante. Il ne se peut rien imaginer de plus original, de plus étrange. On ne trouve rien encore ici de la confusion, du trouble, de l'effort douloureux de l'art gothique. C'est dans le cloître voisin de l'église qu'ils se révèlent, dans ces puériles colonnettes, toutes dissemblables, et ces chapiteaux compliqués dont chacun révèle une recherche, une invention. L'esprit nouveau, qui ne se contente plus des lignes antiques, qui fuit la tradition, essaye ses forces dans ces petits microcosmes, les remplit d'ornements bizarres que n'a pas connus l'antiquité, y introduit non plus seulement la légende sacerdotale, mais le drame humain, les plaisirs, les occupations, les jeux de chaque jour; il copie la nature, crée une nature, des monstres, des chimères, des diables. Les deux génies du Nord et du Midi se sont trouvés un moment voisins. On admire la fécondité, la verve, la curiosité romantique du génie septentrional; mais que son œuvre est peu de chose auprès de la riche et massive grandeur de la basilique vêtue de son manteau doré! Les Normands ingénus n'ont eu garde, en face des merveilles italiennes, d'importer la triste architecture des pays de froid et de brume; ses clochers, sombres rayures des cieux gris; ses forêts serrées de colonnes maigres et frileuses; ses nervures bizarres, noueuses, énigmatiques; ses élancements sans raison, ses retraites anguleuses, étroites, tout ce désordre

qui convient aux imaginations en souffrance, lasses du présent, inquiètes, tendues vers l'avenir, vers le vague infini et le ciel invisible.

Comment concevoir ici de tels soucis, un pareil état de l'âme? Venez avec moi sur la terrasse du couvent, comme du haut d'une tour nous dominerons la plaine immense! Les rouges tuiles des toits brillent parmi les orangers touffus. La Conque d'or descend en pente molle jusqu'à la rade de Palerme, et les douces ombres vertes, nuancées à l'infini, les jardins, les orangers, les oliviers, ne s'arrêtent qu'aux maisons de la ville, dont les clochers, les coupoles, les toits en désordre se découpent sur le grand voile bleu de la mer. Les montagnes, qui forment comme un cirque colossal, dorment dans leur repos solennel; nulle forêt ne hérise leurs arêtes roses, taillées dans le marbre; les ombres bleues qui descendent en lignes droites se détachent si nettement que l'œil peut suivre toutes les sinuosités, comprendre toutes les formes. La chaîne s'étend comme un collier de perles fines sur une robe verte aux beaux plis. Toutes sortes d'images gracieuses, tendres, amoureuses, traversent l'esprit. La ligne circulaire de la Méditerranée se borde, à droite, de taches vaporeuses; ce sont deux des îles Lipari. Il semble que l'azur du ciel attire celui de la mer, que la puissante lumière porte et soulève les montagnes. Dans la pleine lumière chaude, qui doucement vibre et

frémit, tout prend une âme, se revêt de beauté, d'allégresse, d'une douceur paradisiaque.

L'invasion normande marque dans l'histoire de la Sicile un moment pareil au triomphe des Hellènes sur Carthage. Les dieux grecs, dieux humains, libres, faciles, avaient triomphé à Himère de l'affreux Moloch africain. La Sicile, en peu d'années, se couvrit de temples magnifiques. Il y eut une floraison semblable de l'art au lendemain du triomphe contre les Sarrasins. Ne fallait-il pas célébrer cette grande victoire de l'Occident? Ces parvenus, rois par la grâce de Dieu, ne lui devaient-ils pas des monuments? Les papes leur donnaient l'investiture, les nommaient légats, leur envoyaient la dalmatique, l'anneau sacré, les rouges sandales; mais dans les mosaïques (Monreale, chapelle de la Martorane¹), on les voit qui reçoivent la couronne des mains mêmes du Christ. Ne fallait-il pas égaler les splendeurs de Byzance, faire pâlir Sainte-Sophie même? Les aventuriers hardis veulent immortaliser leur gloire. Roger fait construire, la même année, les églises de Céfalu, de Messine, la chapelle Palatine. Guillaume II, dit le Bon, dans son impatience, remplit Monreale d'une armée de mosaïstes (cette merveille fut achevée en six ans, de 1170 à 1176); il appelle

¹ La Martorane est une petite église de Palerme, analogue à la Palatine, mais défigurée par les dorures et les restaurations modernes. Elle a une tour charmante, de style normand.

Bonnanno, de Pise, pour fondre la grande porte de bronze. Il rebâtit la cathédrale de Palerme, lui donne ses belles tours gothiques, son portail. Un de ses amiraux bâtit la Martorane.

24 mars. — Nous partons au milieu du jour, par une pluie diluvienne, pour le Zucco. Trois *campieri* en uniforme bleu sont en tête, à cheval, le fusil horizontal sur la selle; autour d'eux galope Antonino, le valet de chambre nègre de M. G... Nous avons des revolvers, des fusils, des carabines. Dans un faubourg de Palerme, M. G... me montre sur un mur un rébus fait au charbon : un cercle avec une raie au centre, et à côté une croix. Le cercle veut dire mystère; la croix, mort; la raie : il y avait un témoin. Un meurtre a été commis ici sous les yeux d'un spectateur invisible. La route arrive à la montagne, monte en lacets aigus la pente hérissée de rochers, d'aloès, d'agaves. M. G... me montre trois caroubiers, et me raconte l'histoire qui suit : Il revenait du Zucco, seul avec son cocher et Antonino; il avait renvoyé les *campieri*. Trois hommes étaient postés derrière les caroubiers, à petite distance de la route, qui voulaient le prendre. Ils crièrent : Arrêtez ! La voiture continua à descendre. Des coups de feu partirent : le cocher eut la main frappée d'une chevrotine; la caisse de la voiture fut criblée. Mais les chevaux continuèrent à courir. M. G... et Antonino se servirent de leurs armes.

Ils virent l'un des hommes chanceler; ses deux camarades, le soutenant sous les bras, l'entraînèrent dans la montagne. Leur coup était manqué, grâce au sang-froid et au courage de M. G..., de son domestique, et à la présence d'esprit du cocher, qui avait lancé ses chevaux à toute vitesse. Deux jours après, un homme mal famé mourait à Bocca di Falco; c'était sans doute celui qui avait été blessé.

Au sommet de la montagne, on entre dans une région nue, triste, un entassement de pierres parmi lesquelles s'abritent seulement, comme dans des pots pleins d'humus, les pâles pousses des sumacs. La route s'élève toujours; les asphodèles rosés lèvent leurs hautes tiges; une herbe dure et sèche se dresse en petites touffes. De distance en distance, nous rencontrons une patrouille de bersaglieri, car la route a été *perlustrata* par ordre du général Medici, ou des compagnons d'armes à cheval.

Nous passons auprès d'un immense ravin sombre; un brigand y fut assassiné par deux de ses compagnons qui avaient peur de ses révélations : le cadavre y resta deux ans, abandonné, sans sépulture.

Nous arrivons à Montelepre, un de ces villages de pierre comme on n'en voit que dans ce pays. Tous les habitants sont sur leurs portes ou aux fenêtres : les hommes coiffés du bonnet de coton noir, enveloppés de capuces noirs; les femmes en robes

sombres, les enfants demi-nus. Un peu plus loin, la plaine se découvre; nous arrivons au Zucco.

La maison est bâtie au pied d'une falaise de calcaire rouge et rosé, çà et là percé de grottes. Des oliviers antiques, au tronc déchiré, tordu en tous sens, couvrent les pentes inférieures. Toute la vallée en est remplie; le champ de verdure pâle s'étend à une distance infinie entre le golfe et les montagnes, dont l'immense ceinture onduleuse va depuis Montelepre jusqu'aux hauteurs lointaines du cap San Vito. Les grandes vagues bleues et violettes ferment le cercle immense; l'arc harmonieux du golfe qui sépare la côte occidentale des âpres montagnes de Daynasturi, trace une longue ligne bleue sur la sombre vallée. Quelques villes blanches luisent au soleil, Partenico, Alcamo, Castellamare : cette petite tache, à peine visible, c'est le temple de Ségeste. Cette vue admirable est aussi belle que celle de Palerme; il y manque les brillants vergers d'orangers, la gaieté et la splendeur d'une grande ville; le triste olivier couvre tout : les petites villes ne sont que des points sur l'immense horizon; mais cet isolement même ajoute quelque chose à la grandeur imposante du tableau : on ne voit que la mer de verdure, la mer bleue et les flots des montagnes.

Le lendemain, je fais l'ascension de celles qui dominant la vieille ferme de Daynasturi. On monte par des prés tout remplis de fleurs charmantes; elles

laissent bientôt la place au roide asphodèle. Je trouve sous mes pieds, vers le sommet, mille débris de briques, traces d'une ville antique. Les hauteurs, qui ont de cinq à six cents mètres d'altitude, ne sont qu'un désert de pierres; il faut enjamber sans cesse les débris anguleux et durs de la montagne, sans herbe, sans arbres. Nous suivons la crête jusqu'en face de Terracini; le cap San Vito sort tout rose de la Méditerranée, dont le voile bleu se couvre de mille petites rides sans cesse mouvantes. Sous la chaleur accablante, il semble que tout fume : une buée vaporeuse remplit l'atmosphère, adoucit toutes les couleurs, les noie.

Que faire le soir au retour quand les volets de fer sont fermés? On raconte des histoires de brigands. En voici une au hasard. A quatorze ans, Nino volait des moutons en compagnie d'un petit berger de ses amis, et au profit d'une bande de brigands. Ce jeune compagnon avait un grand-père dur et sévère, qui de temps en temps le battait. Après une de ses équipées, il arriva pleurant auprès de Nino, tout meurtri des coups qu'il avait reçus. Le cœur de Nino s'indigne : « Va, dit-il, ton grand-père ne te battra plus. » Il s'embusque avec un fusil derrière une haie d'agaves. Le petit berger ne fut plus battu par son grand-père. Après ce beau début, Nino prit la montagne; il y resta plusieurs années, associé à une bande fameuse qui

avait, dit-on (mais il faut le dire bien bas), des complices mystérieux et des plus puissants. Une bande de brigands est une association comme une autre ; il y faut des hommes comme Nino, qui fassent le coup de feu, qui volent, qui tuent ; il faut aussi des recéleurs. Où conduira-t-on les bestiaux volés ? Au lieu d'acheter des bêtes au marché, n'est-il pas plus simple de les prendre partout où on les trouve ? Dans ces conditions, l'élève du bétail devient une spéculation des plus lucratives et des plus sûres. Il n'est pas mauvais aussi, quand l'opinion publique est trop soulevée, quand les brigands deviennent scandaleux, de pouvoir obtenir de l'autorité poussée à bout un sauf-conduit, de traiter avec elle, d'obtenir un secours de route, une indemnité pour des gens qui consentent à s'expatrier. Nino et deux de ses amis durent se résigner à quitter la Sicile. Ils étaient devenus gênants. Ils avaient des économies contenues dans de bonnes valises de cuir. L'ambassadeur, qui avait traité pour obtenir les sauf-conduits, leur fit sentir qu'il serait imprudent de voyager avec tant d'argent ; il prit celui des deux amis de Nino, et leur donna en échange du papier sur Gênes. Nino lui-même ne se laissa pas persuader, et bien lui en prit. Ses deux amis, arrivés à Gênes, furent consternés en découvrant que le papier dont ils étaient porteurs n'avait aucune valeur. Furieux, ils retournèrent en Sicile, violant ainsi la

promesse qu'ils avaient faite à la police sicilienne. Mais leur puissant ami eut vent de leur retour, et les fit arrêter. Ce qu'ils devinrent, je l'ignore. Nino commença une longue odyssée dans les deux mondes. Il habita Boston, fut cuisinier à bord de navires américains, voyagea sur le Mississipi, au Brésil. Il regrettait toujours ses montagnes; il y revint enfin, se maria : l'amour lui refit une morale. C'est-à-jourdhui un excellent père de famille, très-dangereux pour les voleurs et les brigands; son vieux fusil ne se tourne plus que sur les perdrix et les cailles.

Le soir, la musique de Montelepre vient jouer sur la terrasse; ces bonnes gens sont venus saluer l'hôte du Zucco, qui a été le bienfaiteur de ce pays. Quand Garibaldi y arriva avec ses colonnes, cette musique le suivit jusqu'à Palerme; elle fut hébergée, fêtée pendant un mois. En 1866, au bruit de l'insurrection, les musiciens retournèrent allégrement à la capitale. On les mit tous en prison. Depuis ce temps, leurs idées politiques sont fort troubles.

Pendant qu'ils jouent des airs de Verdi, les *campieri* se tiennent devant les portes ouvertes, le fusil au côté. L'un d'eux, B....., a l'air d'un vieil Arabe; j'admire son air grave, son attitude sévère. Il ne parle jamais. L'un de ses parents, de Terracini, a été le héros d'un drame politique; il fut accusé d'avoir, comme capitaine de la garde natio-

nale, laissé tuer cinq prisonniers qui étaient sous sa garde, des ennemis de son parti. La chose ne fut jamais prouvée; mais on le tint deux ans en prison. Un personnage important lui fit offrir la liberté s'il consentait à accorder la main de sa fille à quelqu'un qu'on lui désignait; il refusa. Son fils Antonino, à quelque temps de là, fut attaqué; il tua deux de ses adversaires, et put échapper. Son beau-frère fut assassiné dans un guet-apens. Aujourd'hui Vito B..... est en liberté : c'est un homme vigoureux, à carrure solide, taillé comme un taureau. Il n'y a pas de petit village qui n'ait ses vendetta, ses luttes séculaires. La vie compte pour peu de chose; la vengeance est la fête, la jouissance suprême de ces âmes ardentes trempées au soleil, fixes, sans remords, sans crainte.

La haine pousse de profondes racines dans ces vies si calmes que rien ne traverse, faites de rêverie, de contemplation muette. Les peuples qui habitent les îles de la Méditerranée, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, les îles de l'Archipel, secrètement païens, n'ont jamais compris le pardon, la douceur, la tendresse chrétiennes. Tout homme est justicier; il interroge sa conscience, comme les anciens demandaient des arrêts à la Sibylle. Sa morale n'a pas d'autre horizon que son propre intérêt, celui de sa famille; il est en guerre contre l'État, contre les abstractions des nations civilisées. Sa religion, toute

en formules, en images, en pratiques, ne gêne guère son indépendance. Tout peut s'expier, se pardonner. Toute tache peut être lavée, même une tache de sang. L'existence, faite de rudes labeurs, de privations, d'inquiétudes, de dangers, a peu de prix. Songez aussi que depuis plus de trois mille ans la Sicile a été foulée, ravagée, conquise, opprimée, à l'état de légitime défense. La haine, d'ailleurs, est terrible en ces pays primitifs, dans ces âmes ignorantes, unies, qui ignorent le temps, l'oubli. Dans les grandes villes, les colères s'évaporent, tout passe, tout change; on est sans cesse distrait; le *moi* humain, secoué, remué en tous sens comme sur une mer, s'oublie plus facilement, ne tend pas éternellement vers le même pôle.

27 mars. — Je me promène autour de la maison. Dans le jardin d'agrément qui l'entoure viennent des palmiers, des agaves gigantesques, des lauriers gros comme des chênes, le vrai laurier de Daphné; un *figus elastica*, aux larges feuilles luisantes, s'élève aussi haut qu'un peuplier. Les haies sont en romarins, en rosiers, en géraniums. Quelques aloès élancent leurs fleurs au bout d'une tige immense, une sorte de lance qui se dresse au-dessus des bras tordus de la plante. L'eau qui sort d'un large réservoir coule en tous sens par de petits canaux creusés autour des arbres, et mêle sa fraîcheur à celle de l'ombre épaisse. J'entends dans la plaine le long cri des

chiourmes qui, en reprenant leur travail, chantent *Evviva la Madonna!* Travailler, ici, c'est fatiguer ; *fatigare*. On comprend ce mot en regardant les rudes hoyaux, les pierres calcinées sous le soleil implacable qui brûle et éblouit. Un *curatolo* surveille chaque chiourme, l'excite, l'encourage, la menace, lui parle du maître tout le long du jour. On ne travaille pas autrement dans toute l'île. Pauvre paysan sicilien ! son salaire est d'un franc soixante-quinze par jour, sur lesquels il faut qu'il se nourrisse. Le pain est extrêmement cher, on ne sait pourquoi ; il ne mange que des pâtes, des légumes verts, du fromage, jamais ou presque jamais de viande. Il y a peu de vrais villages ; la sécurité n'est pas assez grande. Les hommes se groupent dans de petites villes ; il faut donc aller très-loin pour les labours, les semailles. Au moment de la moisson, dans l'intérieur de l'île, on campe quelques jours en plein champ. En temps ordinaire, la campagne est un désert ; on n'aperçoit ni un homme ni une maison.

Trop de races se sont croisées sur ce petit espace. Le peuple qui est sorti de ce mélange confus de Grecs, de Carthaginois, de Romains, de Levantins, d'Arabes, de Normands, d'Espagnols, n'a rien qui rappelle les belles races italiennes, le paysan de la Campagne romaine, le Lombard, le Vénitien. Le travail en plein soleil, sans chapeau, avec un simple bonnet de coton, a donné une saillie énorme à l'ar-

cade sourcilière ; les profils sont durs , sans être grands ; les pommettes, les mentons sont saillants ; la commissure des lèvres n'est qu'un pli droit, serré, sans souplesse ni grâce. Les femmes, épuisées, séchées, sont rarement belles, même dans la jeunesse.

31 mars. — Nous retournons à Palerme par le bord de la mer. On déjeune à Terracini, un village de pêcheurs. De la fenêtre du Palazzo, où nous nous sommes arrêtés, je regarde la foule des curieux, des mendiants groupés dans la rue, aux portes des petites maisons blanchies à la chaux, qui n'ont qu'une porte et une fenêtre grillée. Le lit n'est jamais en face de la porte, par précaution contre les attaques nocturnes. Pas de toit ; de petites terrasses où l'on monte de l'intérieur par une échelle. Des Madones enluminées sont la seule décoration de ces pauvres demeures. Des vieilles, avec leur quenouille, font penser aux Parques. Les enfants sont couchés sur le seuil, dans la rue, pieds nus, la chevelure épaisse en désordre. Les hommes, gravement enveloppés de sombres manteaux à capuchon, posent, silencieux, immobiles. La route court jusqu'à Palerme entre la mer et de hautes montagnes de marbre, roses, grises, ombrées du soleil. Près de l'ancien télégraphe, M. G... me montre sur le flanc du rocher une ligne verte, une pente de gazon qui forme comme une corniche oblique. Un brigand avait coutume de la descendre et de la monter à cheval ; personne n'au-

rait pu l'y suivre. Un jour, son cheval fit un faux pas en descendant, et roula avec son cavalier dans le précipice.

La chaleur est devenue accablante : les oliviers, les agaves blanchissent sous l'épaisse poussière; la mer luit comme une fournaise d'acier fondu. Nous tournons autour des caps paresseux, au fond des petites baies endormies. Voici les Colli, un vallon plein de vieux palais délabrés, abandonnés. La mode a fui ce lieu pour la Bagheria, de l'autre côté de Palerme. Nous arrivons à Palerme : il me semble que je suis rentré dans la civilisation.

1^{er} avril. — Visite au Musée. Je vais étudier les métopes des temples de Sélinonte, conservées au Musée de Palerme. Il y en a dix, de trois âges différents et provenant de trois temples.

1^o Hercule qui enlève Candale et Atlas, Persée tuant Méduse, et un quadrigé. Ces trois bas-reliefs sont d'un goût tout à fait barbare, grossier; ils font penser moins à la Grèce qu'à l'art étrusque primitif, ou mexicain.

2^o Deux bas-reliefs représentant chacun une déesse qui abat un guerrier. Les figures ont ici forme humaine; on voit déjà la recherche de la beauté, d'une beauté masculine, étrange, bizarre. On retrouve le type guerrier des Éginètes, la barbe aiguë, les yeux fendus ninivites, la bouche ricanante. Ces deux métopes appartiennent au premier art grec, archaïque,

conventionnel encore, qui cherche la liberté, la vérité dans les poses, les mouvements, mais ne sait pas encore peindre l'expression personnelle, l'âme individuelle.

3° Minerve triomphant de Mars : le *peplos* a des plis parallèles; la forte déesse donne le dernier coup à son ennemi, qui chancelle avec un mouvement d'une vérité admirable. Ici nous sommes à l'aurore du grand art. Quelle grâce dans cet Apollon qui poursuit Daphné! deux spectres aujourd'hui, car le temps a rongé la pierre, et l'on ne peut plus juger que des attitudes.

Les trois autres métopes représentent Diane et Actéon, Jupiter et Sémélé, Hercule et Hippolyte. Jupiter, assis sur le rebord d'un rocher, attire la nymphe timide, chaste, dont le voile vient de s'écarter. Une fine tunique, bien qu'aux plis un peu roides encore, ondule pourtant tout le long de son corps. Le maître des dieux ressemble à quelque monarque oriental; ses cheveux et sa barbe sont finement tressés. Actéon se débat contre les chiens, étrangle l'un d'une main, frappe les autres de son épée. Diane est vêtue d'une tunique et d'un péplum, Hippolyte a les jambes entourées d'un pantalon oriental; elle porte une cuirasse, un bouclier et un casque lydien, par où la saisit Hercule, au moment de lui plonger l'épée dans le sein.

Toutes ces métopes sont d'une pierre poreuse,

trouée, assez grossière; les chairs étaient toutes en marbre, et l'on a entrepris très-malheureusement de remplacer les têtes, les pieds, les mains, qui manquent. Toutes les parties restaurées sont d'une lourdeur extrême. Même en cet état de dégradation, ces bas-reliefs, par la simplicité, la belle disposition des figures, leur animation contenue, une sorte de décence grandiose et d'ardeur vigoureuse, frappent fortement l'imagination. Au lieu de les apercevoir en cette triste salle, rongés, mutilés, revoyons-les un moment sur leur glorieux entablement, entre les triglyphes rayés, sous les rayons obliques d'un soleil joyeux, au-dessus des belles colonnades! Admirons de loin, à travers la lumière légère, ces corps si nobles, dans leurs attitudes naturelles, exprimant à la fois le mouvement et le repos. Je ne sais quelle fascination l'art grec exerce sur mon esprit; après quelque chose de grec, je ne puis pendant quelque temps rien regarder. Que ces églises avec leurs frontons contournés, leurs colonnes pressées, leurs pilastres, leurs statues sans âme, me paraissent sottes! Et ces palais espagnols aux lourds étages, criblés de fenêtres, hérissés de balcons de fer, que disent-ils à ma pensée? Le palais royal, avec ses murs si nus, ses créneaux, ses terrasses, ne me semble qu'une mesure. Il faut regarder le ciel, le beau ciel sans tache, ou là-bas, tout au bout de Tolède, la mer qui monte comme un grand mur bleu.

4 avril. — De grand matin, à cinq heures, nous partons en poste pour Agrigente, avec une escorte de carabiniers royaux (duc d'A..., duc de Ch..., comte de P..., duc de P....., M. G..., padre C... et moi). La route suit quelque temps la mer, puis monte sur les hauteurs de l'île. Triste voyage, par Abate, Portellamare, Misilmeri, Ogliastro, Villefrati et Vicari jusqu'à Lercara. Il n'y a point d'arbres dans les hautes régions de l'intérieur; d'immenses champs de blé clair-semés couvrent partout le terrain ondulé; pas de maisons isolées. Les habitants se serrent les uns auprès des autres dans de petites villes sales, sombres, infectes. A Misilmeri, pendant le relais, toute la population s'amasse autour de nos voitures; les figures pâles sous les sombres scapulaires de laine ont une fixité singulière. Le sourire ne remue jamais ces lèvres dures et plissées; les yeux brillent d'un feu sombre sous les épais sourcils qui se rejoignent. En 1866, on tua à Misilmeri trente-six gendarmes bloqués dans leur caserne, affamés, qui s'étaient rendus. On raconte que quelques-uns furent *sciés* avec de la paille! Les commissions militaires qui vinrent faire des poursuites après l'insurrection ne trouvèrent personne à condamner; dans cette ville de douze mille âmes, il n'y eut pas un témoin. Cicéron disait déjà, en parlant des Siciliens: « Quoniam hæc a majoribus constituta accepissent, testimonium ne quod dicerent. » Ils sont toujours les mêmes. Le

Sicilien a horreur de témoigner en justice; ce n'est pas seulement la crainte de la vendetta qui l'arrête, c'est une sorte d'instinct chevaleresque qui lui enjoint de prendre parti pour l'accusé, instinct que des siècles d'oppression ont fait passer dans le sang. Autrefois la bastonnade déliait les langues. Le témoin bâtonné se jugeait quitte envers le criminel poursuivi; il cédait à la force. Aujourd'hui que la bastonnade est abolie, on a une peine infinie à faire une instruction. Les jurys prononcent des acquittements scandaleux. Il est arrivé, dit-on, que des gendarmes mettant la main sur un bandit très-redouté, l'aient laissé évader pour pouvoir se servir contre lui de leurs armes. Quand le Sicilien ne baissera-t-il plus les yeux et ne détournera-t-il plus la tête en entendant un coup de fusil? Quand on lui apprendra que l'homme a des devoirs envers la société, et qu'on doit à la justice toute la vérité. Ce pauvre peuple, naturellement bon, courageux, a vécu dans la *malaria* morale. Il a vu le brigandage honoré, cour-tisé; les voleurs de grand chemin convertis en héros; la justice vénale; la police tyrannique. Son esprit restait une nuit noire, dense, traversée seulement de quelques images historiques, religieuses, légendaires. Pas de livres, de journaux, d'écoles. Peu de routes, les villages vivant dans un isolement sauvage, livrés à des partis, à des haines séculaires; chaque maison surveille la maison voisine. Imagi-

nez' ces existences dans les plateaux de l'intérieur, sans la vue de la mer qui parle de l'infini, des blanches voiles latines qui glissent gaiement. Des terres houleuses, de grands murs épais de roches calcaires, d'albâtre, de gypse, que pas un arbre, pas une fleur ne décorent; des ondulations monotones, des lignes immenses et pourtant sans grandeur, remuées, agitées; un paysage triste, austère, sans douceur, sans belles lignes horizontales.

A Lercara, nous visitons des mines de soufre; rien ne saurait s'imaginer de plus grossier, de plus barbare. On fouille le sol au hasard. Point de machines pour extraire le beau minerai doré; des enfants emportent les morceaux, au jour, en courant, comme des animaux agiles, sur les grands escaliers boueux. Le soufre est fondu dans de grands tas qu'on nomme les *calcarone*. Quel combustible pensez-vous qu'on emploie pour opérer cette fusion? Le soufre même. Il en résulte une perte de 50 p. 100; mais le soufre est encore ce qu'il y a de plus économique. Le charbon anglais, qui a monté les rampes des montagnes depuis Palerme dans les petites charrettes à deux roues, le seul véhicule du pays, revient à quatre-vingts francs la tonne à Lercara. On construit un chemin de fer qui desservira les deux ports de Palerme et de Girgenti, les deux grands débouchés de Lercara. La construction de la voie dans des terrains très-glaiseux est lente et difficile; mais les

chemins de fer opéreront une révolution dans ce pays. Le soufre est une richesse sans limites, un monopole de la Sicile; quand on le transportera aux ports à bon marché (aujourd'hui il y va à grands frais, à dos d'âne, dans de petites charrettes), quand on pourra apporter le charbon, le bois, le fer aux centres d'exploitation, l'intérieur de l'île se transformera. On commence à installer des machines d'extraction, d'épuisement, à Lercara : nous y vîmes un jeune ingénieur français des plus intelligents, M. Morris. Lercara est un des lieux les plus désolés qu'on puisse voir : des rues étroites, infectes, que la pluie seule vient laver; un plateau élevé (six cents mètres), sans verdure, corrodé par les émanations des *calcarone*, couvert de halles jaunâtres; au-dessus, un ciel gris couvert des nuées qui s'amassent au centre de l'île, à la jonction des courants d'air de la mer Éolienne et de la mer de Libye. Nous reçûmes une hospitalité des plus cordiales chez don Marcello F....., le receveur des finances, administrateur en même temps des biens de la famille d'Aragona. Je me couchai de bonne heure dans une petite chambre basse.

Je fus bien heureux de me lever à quatre heures du matin. Les chevaux étaient prêts; notre conducteur, don Santo, dans son uniforme et sur son siège. Le froid était intense; la petite ville dormait encore; chaque maison de pierre semblait un tom-

beau. Le soleil se lève dans un ciel gris; il semble qu'on assiste à la création du monde. Les terres semblent émerger dans la lumière; les longues ombres sinistres, froides, se dissipent. Les collines d'albâtre étincellent comme des débris de statues colossales. On passe au-dessous de la cime neigeuse de Camarata; on traverse Casteltermini, une ruë de pierre; on relaye en face d'Aragona, une ville grise qui se détache sur une verte colline. On arrive enfin à deux heures devant Girgenti; nous y recevons l'hospitalité magnifique du baron G.....

On nous conduit d'abord à la cathédrale, une église du treizième siècle, restaurée, défigurée, sans style, remplie de grands pilastres peints, d'autels, de miroirs, de verroteries. La foule nous suit : les femmes, la tête enveloppée de châles, s'assoient sur les marches des autels; les enfants, les chiens courent en tous sens. Nous avons quelque peine à bien examiner le sarcophage antique qui sert de baptistère. On a enlevé les planches de bois qui protègent les quatre faces. Les deux grands bas-reliefs représentent Hippolyte au moment de partir pour la chasse; le second, Hippolyte chassant le sanglier. Les deux bas-reliefs carrés des côtés figurent, l'un la mort d'Hippolyte, l'autre Phèdre au milieu de ses femmes. Ce dernier est une merveille; la reine, assise, presque évanouie, semble repousser d'un bras l'Amour; l'autre bras est tendrement porté par une

femme; la suivante est derrière, elle a reçu le secret fatal qui vient d'échapper à sa maîtresse; cependant des jeunes filles jouent de la cithare et se tiennent respectueusement devant leur souveraine. Phèdre n'a rien de l'antique matrone, vigoureuse, hardie; sa beauté presque fragile, sa grâce exquise ajoutent je ne sais quoi de plus poignant à l'émotion. On la plaint; elle ne succombe pas aux ardeurs viles d'une Messaline, elle est comme une fleur penchée sur le précipice; elle brûle d'une flamme éthérée; elle est déjà coupable, elle est encore chaste. Ce petit bas-relief est aussi pur, aussi beau que tout ce que l'antiquité nous a transmis; je ne puis en dire autant des trois autres. La scène où Hippolyte, prêt à partir avec ses compagnons, reçoit le secret de la bouche de la suivante qui se hisse à son oreille, est belle encore. Les jeunes et farouches chasseurs ont bien les têtes grosses, les torses un peu épais; mais Hippolyte, la lance en main, la tête détournée, ne manque pas de grandeur. Ses amis, impatients, retiennent les chevaux et les chiens. Il semble presque impossible que la chasse d'Hippolyte soit de la même main. L'anatomie est beaucoup moins parfaite: tout est rude et presque inachevé. La mort du fils de Thésée n'est guère qu'une ébauche. On croit que ce sarcophage est une copie faite par des ouvriers siciliens de quelque œuvre grecque célèbre; on expliquerait ainsi qu'il y ait de telles dissemblances

d'exécution entre les diverses parties. Les Grecs de Sicile, on le sait, raffolaient d'Euripide; les Syracusains donnèrent la liberté à des prisonniers qui déclamaient des vers de leur poète favori. Mais si le sarcophage de Girgenti n'est qu'une copie, comment n'a-t-il jamais été fait mention de l'original?

En sortant de la cathédrale, je vais me promener sur la grande terrasse de Girgenti et contempler la vue admirable dont on y jouit. Sur toute cette côte, des couches de grès plein de coquilles ont été relevées sous une assez forte inclinaison; elles descendent vers la mer en tables solides et épaisses, pareilles aux marches d'un escalier qui seraient inclinées. La plus élevée est la *Rupe Atenea*, où se voyaient les temples de Minerve et de Jupiter Atabyrius; au-dessous est la ville moderne, sur l'emplacement de laquelle était le temple de Jupiter Polieus, dont il y a encore quelques colonnes enfouies dans les fondations d'une petite église: Sous cette deuxième marche d'escalier, où se trouve comme suspendue l'Agrigente moderne, enfermée dans ses hautes murailles, une marche plus basse porte une série de temples ruinés, solitaires, qui tracent une longue ligne parallèle à la mer; plus bas encore, une quatrième marche gigantesque, nue, large de plus de deux kilomètres, va droit à la mer et trace une longue ligne unie sur le fond bleu des eaux. Ces grands plis, traversés par deux torrents, l'Acragas et l'Hypsa an-

tiques, qui ne se réunissent que sur la pente inférieure, ont une ampleur et une majesté singulières. La pente énorme qui va du sommet de l'île à la mer a de grandes cannelures comme une colonne dorique. En ce moment, la ville moderne semble en feu; le soleil couchant fait saillir les bastions anguleux des hautes murailles, allume des éclairs aux fenêtres, découpe sur le fond violet du ciel des silhouettes bizarres d'églises, de maisons, de murs, de terrasses; les rouges échancrures du rocher, où les couches inclinées se dessinent comme les feuillets d'un livre, sont couvertes d'une chevelure emmêlée de cactus. A mes pieds, dans une lumière plus adoucie, plus vaporeuse, les temples roses sortent leurs colonnes et leurs frontons d'une mer de verdure; les voûtes rangés en ordre comme les sentinelles d'une armée atteintes par le sommeil. Comme ces grands blocs épars, qui d'ici ne semblent que des taches légères, attirent mes regards! Il semble que le soleil couchant ait pour eux de plus douces caresses! Au delà des molles ondulations où court la ligne des temples, la longue rive déserte s'étend comme une ceinture vaporeuse; la mer, enfin, projette aux bouts de l'horizon son grand arc assombri. Quelles fatigues regretterait-on devant un tel tableau? Il semble qu'ici l'on soit quelque chose de plus qu'un homme. Je vois l'Olympe, les dieux d'Homère; une frange d'écumee ne pourrait-elle plus déposer Vénus sur cette

rive sacrée? Cette mer qui fuit si loin dans le ciel, est-il vrai qu'elle touche à l'Afrique? Carthage m'apparaît au loin; je revois les flottes lentes, les vaisseaux à la proue élevée qui se sont disputé l'empire de ces eaux azurées. Je pense à Rome; mais non, Rome est trop près : je ne veux songer qu'à l'heureuse Hellade, à cette civilisation qui vivait de beauté, aurore de l'humanité, sans nuages, sans trouble, sans remords. Moins puissante que Syracuse, Agrigente était pourtant une des plus belles villes helléniques. C'était une fille de Géla, fille elle-même de Syracuse. Elle grandit rapidement, et devint le port principal de la rive méridionale. Son premier *tyran* fut Phalaris. C'était un Crétois, un architecte : chargé de construire le temple de Jupiter Polieus, il changea ses maçons en soldats, et se rendit maître de la ville pendant une fête de Cérès. Sa mémoire est encore maudite : tout le monde connaît le taureau de Phalaris, où le tyran aurait fait mourir d'abord Perillus, celui qui avait fondu le monstre de bronze. Dédale, fuyant la Crète, fut recueilli, suivant Diodore, par le roi sicanien Cocalus, qui avait bâti une forteresse sur la colline de Cacimus. Le minotaure était Crétois, parent peut-être des Moloch, des dieux monstrueux et cruels de Carthage. Le taureau de Phalaris n'est-il qu'un souvenir symbolique de la lutte entre les dieux de la Grèce et ceux de l'Afrique? entre les divinités qui

voulaient des sacrifices humains et celles qui se contentaient du sang des bœufs, des agneaux? Lucien, qui était un libertin, un philosophe, a deux dialogues sur le taureau de Phalaris : il imagine que le tyran d'Agrigente envoie cet instrument de torture à Delphes; les prêtres remercient les envoyés au nom du dieu. Diodore affirme que le taureau exista; il raconte qu'Himilcon l'emporta à Carthage, que Scipion, après la prise de cette ville, le renvoya aux Agrigentais¹.

On aime aujourd'hui à réhabiliter les tyrans : Phalaris a aussi le profit de cette mode. On avoue bien qu'il était cruel; mais, vivant six siècles avant notre ère, il était de son temps. Il recherchait les philosophes, les artistes. Il fut clément comme Auguste, pardonna à Ménalippe et Chariton, couvrit d'honneurs Stésichore, qui avait raconté aux gens d'Himère la fable du cerf et du cheval pour les empêcher de demander des secours à Phalaris; il donna l'hospitalité à Zénon l'Éléate, à Pythagore même, écouta les remontrances de ces *prophètes* errants de l'Hellade. Il se plaignait à Pythagore des soucis de la tyrannie. « Qui voudrait naître, s'il con-

¹ CICÉRON. In quibus etiam ille nobilis taurus, quem crudelissimus omnium tyrannorum Phalaris habuisse dicitur, quo vivo, supplicii causâ, dimittere homines, et subjicere flammam solebat. Quem taurum Scipio quum redderet Agrigentinis dixisse dicitur. (*De Signis.*)

naissait les tourments de la vie? Mais une fois né, qui veut mourir? Personne de même ne voudrait être tyran, s'il connaissait d'avance les soucis de la tyrannie; mais celui qui l'est devenu ne peut plus cesser de l'être¹. »

Phalaris mort, et la tradition veut qu'il ait été lapidé par le peuple, Agrigente redevint une république démocratique. Quand Gélon se fit tyran de Syracuse, Agrigente se donna un nouveau tyran, Théron. Leur alliance porta la Sicile au comble de sa puissance. Carthage fut vaincue à Himère; les Carthaginois prisonniers furent employés à bâtir les principaux temples d'Agrigente. Les habitants de la ville, riches, vivaient dans la pourpre; toute la campagne était couverte de vignes, de vergers. Des fêtes magnifiques amusaient le peuple. Pindare, Eschyle, Simonide étaient les hôtes du tyran. — Après lui, Empédocle donna à la ville une sorte de constitution; l'aristocratie et le peuple se partageaient le pouvoir. Il faut se figurer le grand philosophe, vêtu de longs vêtements de pourpre, avec un collier d'or, des cheveux flottants, suivi de beaux jeunes gens. La philosophie positive n'invente rien quand elle veut faire des savants les conducteurs des hommes. Empédocle, qui s'érigeait en demi-dieu, était un savant, un médecin; il avait assaini la

¹ *Vie de Pythagore*, par Jamblique.

plaine fiévreuse de Sélinonte; il fit couper une montagne pour donner le vent du nord à Agrigente; il se donnait à lui-même le nom de Jupiter, traitait les rois, Philippe de Macédoine, Agésilas de Sparte, d'égal à égal. Il fit des miracles, ressuscita une femme, disparut miraculeusement; la légende le montre se précipitant dans l'Etna. Il reçut des honneurs divins à Sélinonte; Agrigente lui éleva une statue qui plus tard fut transportée à Rome, et placée devant la curie. Philosophe, oracle, charlatan! Le port d'Agrigente se nomme encore le port d'Empédocle. J'ai vu dans la rue principale un café d'Empédocle. Le peuple est fidèle.

Comme Venise, comme toutes les républiques aristocratiques, Agrigente se corrompt par la richesse. Diodore se complait à peindre son luxe, il n'oublie rien; on peignait les enfants riches avec des peignes d'or. La ville donna un jour à Exénète, vainqueur dans une course, trois cents paires de chevaux blancs. Gellias avait dans ses caves trois cents tonneaux de pierre pleins de vin. La fille d'Antisthène allait à l'autel, le jour de son mariage, suivie de huit cents chars remplis d'invités. Mais Carthage devait punir Agrigente de sa prospérité! La chute de la cité, presque amollie, efféminée, fut terrible. Cette ville de huit cent mille âmes ne sut pas se défendre; les sentinelles réclamaient, dit l'histoire, un matelas, une couverture, deux oreil-

lers. Sans les mercenaires de Sparte, on n'aurait pu offrir aucune résistance sérieuse. La peste fut l'ennemi le plus terrible des assiégeants, campés au pied des hautes murailles dont on voit si bien les restes en avant des vieux temples. Quand les vivres furent épuisés dans la ville, les mercenaires désertèrent; le peuple entier, hommes, vieillards, enfants, quitta la ville, de nuit, sous la conduite des derniers soldats, dans les larmes, les gémissements, et prit le chemin de Géla. Beaucoup restèrent, qui se donnèrent la mort. Himilcon entra le matin dans la ville muette, abandonnée; tout ce qui restait fut passé au fil de l'épée. Gellias, dit-on, réfugié dans le temple de Minerve, voyant venir les Carthaginois, y mit le feu de sa main. On imagine ce que fut le butin dans cette ville, la plus riche des colonies grecques. On emporta tout ce qu'on put sur les vaisseaux. La ville fut rasée, et l'armée féroce des Africains se vengea sur des pierres de ses souffrances, de ses terreurs et de ses fatigues. Les temples ne furent pas respectés; ce que le feu avait laissé fut livré au marteau. Il ne resta debout que ce qu'épargnèrent des bras lassés de détruire. Il faut penser à cela quand on parcourt les vieux temples doriques; songer que cette beauté n'est qu'une beauté souillée, mutilée, que ces pauvres pierres ont plus souffert encore des hommes que du temps. Le temps, sous ce ciel si doux, est clément; il ronge à peine les

angles, les cannelures; mais où l'homme passe, sa fureur enfantine ne connaît point de merci. Carthage piétina sur le cadavre d'Agrigente assassinée, violée, arracha ses beaux membres, voulut la rendre de suite méconnaissable. En face de ces ruines, on pardonne le « *Delenda est Carthago* ». Et que reste-t-il de Carthage? Pas même une ruine : un nom exécration et maudit!

La nature est meilleure que les hommes; de quelle parure merveilleuse elle enveloppe ces grands tombeaux d'une religion antique! Le feuillage argenté des oliviers, les fleurs roses de l'amandier, les vertes pousses des figuiers, les hautes herbes, les fleurs sauvages remplissent le grand cimetière. Le soleil dore et caresse les vieilles colonnes; les rayons glissent dans les fines cannelures et sur les gorgerins; ils s'enroulent sur les chapiteaux doriques, coussins de pierre qui portent les grands entablements pensifs.

Voici tout ce qui reste du temple de Castor et de Pollux : au milieu d'un pré, quatre colonnes portent quelques pierres de l'architrave et de la frise; on aperçoit encore çà et là sur la pierre rugueuse des débris de stuc antique, quelques couleurs, un peu de bleu, de rouge de brique. Ce temple avait treize colonnes dans sa longueur, six sur les façades. Un peu plus loin, gisent en désordre les restes du fameux Olympion; des mains pieuses ont mis les

uns à côté des autres les morceaux d'un des Atlantes gigantesques qui soutenaient la cella : à peine l'œil peut-il reconnaître une cariatide dans ce grand monstre couché sur le dos, aux jambes noueuses, aux bras ramenés au-dessus de la tête. Pas une colonne n'est debout. Ce temple remonte à l'époque où les Grecs cherchaient encore dans la grandeur brutale un élément de beauté. On l'a mesuré, il dépassait la Madeleine de Paris en superficie ; quelques chapiteaux qui gisent par terre ont enfoncé le sol de leur masse énorme. Les colonnes n'étaient pas libres, elles étaient à demi engagées comme des pilastres dans le mur. L'art est encore ici monstrueux, gauche, sans grâce ; il rappelle les constructions massives de l'Orient. J'aperçois sur quelques débris des plis de draperies ; mais nulle figure, nulle forme humaine n'est restée visible. Presque tous les blocs portent les entailles en fer à cheval où l'on passait les câbles qui servaient à soulever les pierres. Je m'assieds un moment sous un caroubier, au-dessus d'une véritable mer de pierre ; on dirait des blocs charriés dans une débâcle : ils se hérissent, surgissent en tous sens. Que de siècles ont passé sur ces débris mutilés ! L'imagination essaye de les relever, de refaire ces murailles majestueuses ; elle prend des couleurs à la terre, au ciel, pour les en revêtir ; elle relève les géants qui portaient le toit, puis tout retombe. On ne voit plus que les blocs immobiles inclinés les

uns sur les autres, les mousses qui les rongent, les petites herbes qui s'y sont logées, les fleurs innocentes, les ombres que projette le soleil en sa marche monotone.

L'Olympion fut bâti après la grande victoire d'Himère. L'Hellade célébrait partout son triomphe; elle élevait à Athènes le Parthénon, à Sélinonte un autre Olympion, à Olympie le temple de Jupiter, à Phigalée le temple d'Apollon, à Argos le temple de Junon. La défaite des Carthaginois à Himère et celle des Perses à Salamine avaient établi la suprématie de la Grèce. Les noirs nuages venus de l'Asie, de l'Afrique étaient dissipés. Le lourd Olympion d'Agrigente fut bâti lentement; il s'élevait seulement jusqu'au toit en 406, quand la malheureuse ville fut prise et détruite. Voici ce qu'en dit Diodore un siècle après :

« La construction de leurs temples, surtout de celui de Jupiter, manifeste la magnificence des Agrigentins à cette époque. Des autres temples, les uns furent brûlés, les autres totalement démolis dans les fréquentes prises de la ville. Mais le temple de Jupiter Olympien allait recevoir son toit quand son achèvement fut arrêté par la guerre. Depuis l'époque de la destruction de leur ville, les Agrigentins n'ont jamais été en mesure d'achever les édifices alors en construction. Ce temple a une longueur de trois cent quarante pieds, une largeur de cent soixante

et une hauteur de cent vingt, sans compter la base. C'est le plus grand de tous les temples de Sicile, et pour la grandeur des proportions on peut le comparer à ceux des pays étrangers. Bien que le plan primitif n'ait pu être complété, les intentions et l'arrangement sont clairement manifestes. Tandis que les uns élevaient des temples avec de simples murailles, que les autres les entouraient de colonnes, ce temple participe de ces deux modes de construction; car les colonnes étaient engagées dans la masse des murailles et arrondies extérieurement, mais elles avaient une face carrée à l'intérieur du temple. Leur circonférence à la partie extérieure était de vingt pieds, de façon que le corps d'un homme pouvait entrer dans une cannelure; et la partie interne mesurait douze pieds. La grandeur et la hauteur des portiques étaient merveilleuses. Sur la partie qui fait face à l'orient était représentée la bataille des dieux et des géants, admirable pour sa grandeur, sa beauté, pour l'excellence du travail; sur le côté ouest, la prise de Troie, où chacun des héros, sculpté avec soin, se reconnaissait à ses caractères particuliers. »

Polybe vit encore le temple debout; les tremblements de terre, les Sarrasins le démolirent peu à peu. En 1401, trois des grands Atlas, les seuls qui restaient encore debout, s'écroulèrent. Le temple devint une carrière : les pierres du môle

de Girgenti, bâti sous Charles III de Bourbon, en viennent.

En suivant la ligne des temples, j'arrive à celui d'Hercule : — mais qu'on n'attache pas trop d'importance à ces noms, que l'archéologie change de temps en temps. La base du temple, dont les cinq marches sont nettement dessinées, est couverte de débris de colonnes écroulées; une seule reste debout à l'angle d'un fronton, découronnée, sans chapiteau, sentinelle du passé. Au pied de l'escalier et sur les marches mêmes gisent aussi des débris; tout auprès de la colonne solitaire, un olivier laisse pendre son feuillage clair-semé, bicolore; au bord d'une coupure du terrain, les aloès tordent leurs feuilles aiguës; les fines graminées caressent les cannelures et les débris de la frise, où se voient encore quelques traces de couleur pourpre. Après l'Olympion, le temple d'Hercule était le plus grand d'Agrigente : il était hexastyle périptère, avait quinze colonnes dans la longueur, six dans la largeur. Les chapiteaux doriques ont cette courbe inexprimable, où l'on sent une certaine mollesse en même temps que la force extrême, comme d'une chair ferme et dure; quatre fines raies y sont tracées à la partie inférieure de la large et pleine échine. La hauteur des colonnes avec le chapiteau égale quatre fois et demie seulement le diamètre de la base (38,2 palmes); il en résultait une impression de vigueur extraordinaire,

ainsi que du large entablement qui avait près de la moitié de la hauteur des colonnes. La frise, l'architrave étaient enduites de peintures rouges, bleues, noires, blanches.

La *cella* hypèthre renfermait la célèbre statue d'Hercule que Verrès tenta de dérober. Cicéron raconte que le pied de bronze était usé par les baisers des adorateurs du dieu de la force. Le temple fut attaqué la nuit par les satellites de Verrès; les gardiens furent repoussés. On brise les portes; on va enlever la statue, quand les Agrigentins, réveillés dans leur sommeil, arrivent en foule et mettent en fuite les voleurs. Ce Verrès avait organisé le pillage systématique de la Sicile : on ne peut faire un pas en Sicile sans rencontrer sa trace. C'est le plus illustre bandit de l'histoire. On comprend bien, en relisant le plaidoyer de Cicéron, à quel degré d'abaissement la pauvre île fut réduite sous la cruelle domination de Rome. Ce Verrès d'ailleurs était un artiste, un collectionneur; il savait choisir, il aimait le beau. Si ce préfet intelligent paraît avoir eu une préférence pour les objets sacrés, ce n'était pas pour le plaisir d'outrager les dieux, mais seulement parce que les plus belles statues étaient dans les temples. Il serait peut-être temps qu'on le réhabilitât, après Phalaris, et qu'on dit son fait à Cicéron, qui, à propos de cette statue même d'Hercule dont nous parlons, avoue qu'il n'entend pas grand'chose aux beaux-arts : *Ta-*

metsi non tam multum in istis rebus intelligo, quam multa vidi.

Il y avait en outre, dans le temple d'Hercule, une Alcène de Zeuxis. Suivant Pline, l'artiste avait été si charmé de cette œuvre, qu'il n'avait pas voulu y attacher un prix et l'avait donnée au dieu.

Par un sentier bordé de fleurs, parmi des arbres charmants dont le feuillage printanier, jaunâtre encore et comme lavé par des mains invisibles, luit gaiement au soleil, nous montons le léger renflement qui domine le temple de la Concorde. A quelque distance, il est si beau qu'on n'a point envie d'approcher. Sur l'ombre calme et noire du péristyle se détachent les six colonnes du fronton. Le temple est entier; la colonnade latérale fuit jusqu'au fronton postérieur, aussi debout. Pourquoi ces colonnes sans base, avec ce lourd turban du chapiteau couvert d'un énorme dé carré, semblent-elles presque aériennes? Est-ce parce qu'elles semblent sortir du rocher et participer de sa force sans limites? parce que les cannelures font onduler leur masse arrondie? ou plutôt parce qu'une lumière éthérée les transfigure, les soulève, les irradie? La grâce ne se mesure pas au compas. Les feuilles d'acanthé du chapiteau corinthien peuvent-elles bien soutenir les lourdes assises d'un entablement? On s'attend à les voir plier, se rompre; mais l'anneau dorique est résistant, sa courbure le fait croire élastique. Comme l'œil jouit de cette

vie de la pierre, de cette pureté de lignes! L'ombre accentue tout; elle fait saillir la forte corniche, elle dessine les gouttières des triglyphes, les petites perles qui semblent en dégoutter; elle infléchit les chapiteaux, les cannelures; elle oppose de sombres plans à la pierre étincelante, aux doux rectangles d'azur des entre-colonnements; elle équarrit les quatre marches qui soutiennent tout l'édifice comme un piédestal. Le christianisme a sauvé ce temple merveilleux en changeant la cella en chapelle. Tout est debout, les trente-quatre colonnes antiques, les deux frontons¹; il ne manque que le toit. Dans la cella, on voit encore jusqu'aux escaliers qui conduisaient sur le toit. On ne peut voir un temple dorique plus complet, plus parfait. Sur toutes les colonnes, on aperçoit encore des portions revêtues du fin enduit blanchâtre qui couvrait jadis toute la pierre.

Un peu plus loin est le temple de Junon Lucinie.

Les frontons sont écroulés; mais les colonnes sont debout, et tout un côté du temple supporte encore l'entablement; l'autre côté, avec les murs de la cella, a été renversé par un tremblement de terre. Ici aussi, il y avait un portique de trente-quatre colonnes à vingt cannelures, treize colonnes sur la longueur, six sur les frontons. Comme celles du temple de la

¹ Les colonnes ont vingt cannelures; leur hauteur est à peu près égale à cinq fois le diamètre de la base.

Concorde, les colonnes ont un peu plus de légèreté que celles du temple d'Hercule. Il y a comme une gradation de légèreté depuis le lourd et énorme Olympion jusqu'au temple de Junon, qui est peut-être en relation mystique avec l'altitude, car la pente s'élève toujours à partir de l'Olympion. Les colonnes isolées du temple de Junon semblent presque grêles détachées sur le fond du ciel. C'est ici que Zeuxis avait mis sa célèbre statue de Junon, pour laquelle avaient posé, dit-on, les plus belles filles d'Agrigente.

La vue de ce point est admirable. Le temple de la Concorde s'élève au-dessus d'une épaisse verdure; on aperçoit l'ancienne muraille demi-écroulée, percée de niches, de trous de columbarium. Au pied, des pentes couvertes de fûts de colonnes, de blocs, la plaine verte où campèrent les Carthaginois, et la ligne majestueuse de la mer parallèle à la ligne des temples. Quel calme en ce beau lieu! quelle douceur et quelle quiétude sur cette rive bénie, d'où n'approchent plus la guerre, l'horrible invasion et les flottes ennemies! Mais qui désormais jouira de cette paix? Où sont les richesses qui paraient ces temples? Qui de nous peut seulement bien comprendre cette géométrie sacrée, cette esthétique oubliée et naïve, cette simplicité sublime? Nos âmes sans cesse remuées ne savent plus jouir pleinement de ces formes sans flexions, qui ont la fixité de l'éternité; elles ne connaissent plus le charme de la symétrie parfaite, elles

soupçonnent sans le comprendre le mystère qui dort depuis des siècles dans des pierres qui ne sont plus qu'un masque sans vie.

7 avril. — En revenant de Girgenti à Palerme, on couche à Casteltermini; nous y recevons l'hospitalité cordiale du comte L..... Dîner de deux heures et demie. La fatigue nous empêche d'entendre les chansons d'une jeune Grecque que notre hôte a fait venir pour la soirée. On se lève de bon matin, à cinq heures, et l'on retourne par la même route à Palerme. Longue journée; les chevaux des carabinières font un nuage de poussière autour des voitures. Nous revenons par une chaleur africaine, poudreuse, exténués.

10 avril. — J'accompagne la princesse C..... au Pellegrino : des ânes nous attendent au bas de la montagne. La route monte en zigzag jusqu'au sommet : partout des pierres grises, blanches, luisantes; la montagne n'est qu'une masse de marbre; des chèvres grimpent parmi les blocs anguleux; cent chasseurs épars, fusil en main, guettent vainement une caille. Nous allons voir la grotte de Sainte-Rosalie. Pendant qu'un prêtre dit la messe devant la sainte, tout étincelante d'or, des chiens entrent en courant, s'abreuvent bruyamment à la source; des gouttières de fer-blanc courent en tous sens pour recueillir les eaux qui suintent partout sur le plafond moisi de la grotte. Un peu plus loin, au sommet

d'un cap qui domine la plaine immense de la mer, est une statue colossale de la sainte de Palerme. La tête, abattue par la foudre, est tristement gisante. On ne pense plus à la relever. Trois fois la foudre l'a abattue, la foudre de l'antique Jupiter! La sainte décapitée domine toute la contrée, comme une sorte de Niobé chrétienne. A cette hauteur, les blanches voiles des navires semblent des cygnes qui flottent dans l'azur; tout au loin, derrière les montagnes de la côte et de l'intérieur, se lève l'Etna comme un blanc fantôme.

La haute masse du Pellegrino est un promontoire détaché qui surmonte d'un côté la mer, de l'autre la plaine de Palerme et le vallon de la *Favorite*. Les jardins de ce lieu de plaisance royal, aujourd'hui presque abandonnés, n'en ont que plus de grâce. Je les visitai peu après avec la princesse C..... Le printemps célébrait son mariage avec le soleil; les orangers, blanchis de fleurs, alourdissaient la chaude atmosphère de parfums presque étouffants. Nous cherchions dans les grands prés des glaïeuls rouges, des orchis. Les buis, les caroubiers, les chênes verts, les lauriers, pressaient leurs feuillages denses, d'un vert si sombre. Les arbres de Judée semblaient de grands bouquets violets. Je vois encore d'énormes cyprès dont le feuillage dru était taillé en colonnes, et de longues guirlandes de roses qui grimpaient jusqu'à leur sommet avec une grâce fière

et sauvage, comme pour se jouer de la symétrie. Je ne parle pas du palais de la Favorite, un kiosque chinois agrandi, hideux, peint de toutes couleurs, quelque chose comme un café-concert; mais les jardins, dans leur abandon, ont un charme inexprimable : je les aime mieux ainsi que servant de décor à une cour.

14 avril. — Nous sommes retournés au Zucco avec la princesse C..... Elle veut visiter les ruines de Ségeste. Le temple est devant nous, et par le temps clair on l'aperçoit comme une tache légère. Une ligne droite à travers cette grande vallée unie nous y conduirait en une journée, mais il n'y a pas de route de voiture; il faudra faire tout le tour de la *conque*, suivre la racine des montagnes. La chaleur est devenue accablante. Nous traversons Partenico, un village de pierre, sordide, dont le nom seul est enchanteur. Le long des champs d'oliviers, des vignes, des haies poudreuses de cactus informes, des aloès, sur de mauvaises routes, nous avançons en soulevant des nuages de poussière. Alcamo est le terme de la première étape! De sa terrasse on aperçoit l'immense tapis qui se déroule jusqu'aux montagnes violettes, rayé de bleu, de rose, de lilas, de pourpre, véritable océan d'arbres, ondulé, traversé de longues ombres horizontales, piqué çà et là de blanches maisons. Des chevaux viennent boire à l'abreuvoir, au-dessous de la vieille

muraille arabe, dont les créneaux déchirés sont couverts d'herbes parasites. La rue étroite d'Alcamo, toute droite, sépare comme une coupure profonde deux rangées de maisons hautes, percées de noires fenêtres, de portes ouvertes; des charrettes enluminées, des hommes vêtus de sombre drap noir, des prêtres, des femmes jaunes, maigres, desséchées par la fièvre, la remplissent. J'admire, à deux pas de l'auberge, dans une petite rue latérale, emplie de fumier, une charmante porte gothique, couverte d'arabesques, de festons, de feuilles d'acanthé. Au coin d'une maison banale, une petite colonne antique en marbre. Je m'égare dans des ruelles horribles, où des enfants gisent dans la boue le long de petites cases blanchies, qui n'ont qu'une porte et une fenêtre. Des flaques infectes, noires, irisées par les eaux ménagères, emplissent l'air d'odeurs alliacées qui serrent la gorge. Sur le seuil des maisons, des femmes pâles me suivent, sans tourner la tête, de leur grand œil sombre et farouche. La misère de ces villages est horrible. Rien ne lave ces écuries humaines, cette fange séculaire; les âmes appesanties, endormies par l'ardeur d'un soleil sans merci, se livrent sans défense à la destinée. Quand il a péniblement brisé le rocher, remué la terre desséchée qui entoure les orangers et la vigne, l'homme essuie sa sueur et ne connaît qu'une volupté, le repos. Après un méchant dîner, nous écoutons que!

que temps des musiciens qui sont venus nous donner un concert. Cette musique arabe, monotone, mélodique, accompagnée de basses pédales, me prépare au sommeil; mais il faut renoncer à dormir dans les lits d'Alcamo. J'avais allumé une chandelle pour tenir en respect les insectes nocturnes, rien ne fit, toute la nuit j'en fus dévoré; puces, punaises, petites fourmis noires ne me laissèrent pas un instant de repos. Dans les chambres voisines, j'entendais de temps en temps les soupirs, les exclamations d'un de mes compagnons de voyage. Quelle nuit! Je me levai à quatre heures, marbré des pieds à la tête, la tête en feu, le sang échauffé. Nous allâmes au bout de la grande rue d'Alcamo prendre les mulets : en route pour Ségeste! La longue caravane (princesse C....., duc d'A....., comte de P..., duc de Ch....., duc de P....., prince Ph.... de C...: et moi), conduite par les *campieri*, était grossie de *compagni d'armi*, de lanciers d'escorte, de gens qui emportaient les provisions de bouche. Rien n'est charmant comme de voyager ainsi; on se joint, on se quitte, on est plusieurs, et on est seul. Le pas monotone du mulet me procure une demi-somnolence, et me promène le long des haies par des sentiers à peine tracés dans des champs et des prairies. Nous traversons à gué le Fiume Freddo, l'ancien Crinissus. Le dieu de ce torrent se fit, sous la figure d'un chien, aimer jadis de la nymphe Égeste; et on le voit ainsi représenté

dans les médailles. Ce petit cours d'eau séparait, en 340 avant Jésus-Christ, l'armée de Timoléon et les Carthaginois d'Hasdrubal. Ceux-ci furent mis en déroute; le carnage fut grand : vingt-cinq mille Carthaginois furent mis hors de combat : les Syracusains ramassèrent dix mille boucliers jetés par les fuyards.

Un peu avant la bataille, quand les Grecs approchaient du Crinismus, ils rencontrèrent quelques mulets chargés de persil. Mauvais augure ! car c'était la coutume en Grèce de jeter du persil sur les tombeaux. Timoléon en saisit une poignée, et, en voyant le trouble des Grecs, s'écria : « Admirez le symbole corinthien de la victoire, l'herbe sacrée dont nous décorons les vainqueurs des jeux Isthmiques. Elle vient à nous d'elle-même comme un gage du triomphe. » Il mit du persil sur son casque, en distribua à ses officiers, et rendit ainsi la confiance à son armée.

Nous arrivons à un grand pli de terrain, couvert de maigres champs de blé, de pâturages et de champs de lin; des tables de marbre gigantesques descendent du cap San Vito; du côté opposé, sur une hauteur calcaire, se dresse le cirque de l'antique Ségeste. De la ville même, bâtie sur les pentes, rien ne reste. Sur une troisième hauteur, un peu plus éloignée, séparée de la montagne de Ségeste par une puissante ondulation, se montre le temple. Nous en approchons par

des prés épais, couverts d'herbes drues et dures, pleins de belles-de-nuit, de chardons, de soucis, de hauts asphodèles; ça et là quelques acanthes, semblables à des chapiteaux corinthiens qui auraient dénoué leur ceinture, des fleurs en grappe, demi-jaunes, demi-violettes, dont j'ignore le nom, charmantes inconnues. Ce tapis rustique couvre toute la montagne; au sommet se tient le vieux temple solitaire : pas une demeure humaine n'est en vue; d'un côté, un ravin immense, où s'aperçoivent des couches calcaires tourmentées et tordues; au fond, des murs de rochers, droits, sévères, semblables à des entablements gigantesques. Quelle harmonie entre le paysage et l'art! tout est lourd, grave, solennel; partout s'élèvent et ondulent de grands plis majestueux; l'œil est partout arrêté par les lignes sévères des montagnes dénudées; d'un côté seulement une échappée sur le golfe de Castellamare, et la plaine souriante qui se découvre par-dessus le col de Ségeste.

Nous déjeunerâmes gaiement dans le temple, assis sur les vieilles pierres grises, sans souci de la majesté du lieu. Je vois encore, à travers les lourdes colonnes du fronton, les faisceaux des lances, les chevaux sellés mordant les hautes herbes, les fusils gisant sur l'herbe, le grand ciel bleu béant au-dessus des entablements, les bandes bleues et roses de chaque colonnade. La cella ne fut pas même commencée dans ce temple; aucune trace de mur à l'intérieur;

on n'eut même pas le temps de raser la montagne au niveau de la marche la plus basse de l'escalier, de façon qu'un fossé règne tout autour du monument, et que de loin il semble sortir de terre sans piédestal. Ce n'est pas une ruine : tout est conservé; les blocs du stylobate portent encore des saillies destinées à le protéger contre le choc des roues. Les colonnes sont pleines, sans cannelures; la hauteur est un peu moindre que le quintuple du diamètre (sept pieds); elles ont un galbe très-accentué; l'entablement est très-massif; mais, en dépit de tout, la masse du temple ne semble pas trop lourde; la pierre est plus dure que celle d'Agrigente : c'est une dolomie que le temps a rosée et brunie.

L'impression du temple de Ségeste est sans pareille : à Agrigente, on aperçoit encore une cité humaine; ici, le désert. Pas une ville, pas un village, pas une maison. La chaîne des temps est rompue; l'imagination est emportée jusqu'à Troie : elle revoit Anchise, Énée, les vieillards, les femmes, que le héros troyen dut laisser en Sicile. L'Éryx est près d'ici :

*Tum vicina astris Erycino in vertice sedes
Fundatur Veneri Idaliæ.....*

Saint Julien a chassé Vénus; la montagne se nomme aujourd'hui San Giuliano.

Quel silence à présent sur la montagne de Ségeste, dans ces vallons muets et discrets! que de fois la

guerre a jadis animé ces lieux ! Il faut relire dans Thucydide la lutte de Ségeste et de Sélinonte, l'ambassade des Ségestains à Athènes, les discours de Nicias et d'Alcibiade, et la triste expédition des Athéniens. Ségeste se tourna vers Carthage : les armées puniques détruisirent Sélinonte, Himère, Agrigente ; mais ces triomphes néfastes ne sauvèrent pas Ségeste¹. Agathocle, revenant d'Afrique, se vengea des revers qu'il y avait essuyés sur la malheureuse alliée de Carthage ; il massacra dix mille habitants, pilla, tortura, repeupla la ville avec des aventuriers. La ville fut encore une fois mise à sac par les Carthaginois, entre l'expédition de Pyrrhus et la première guerre punique. Elle se vengea en prenant parti pour Rome, qui la traita toujours avec douceur, lui rendit, après la prise de Carthage, la statue de bronze de Diane, qui lui avait jadis appartenu. Cicéron en vante la beauté ; on l'avait remise sur un haut piédestal, sur lequel était gravé en grandes lettres le nom de Scipion l'Africain. A force de vexations, de menaces, d'exactions, Verrès se fit donner cette statue par les malheureux habitants de Ségeste : la statue de la vierge chasseresse alla orner son palais, « in qua semper meretricum lenonumque flagitia versantur ».

¹ Les vainqueurs entrèrent dans cette ville, la pillèrent. C'est à ce moment que les travaux du temple furent sans doute interrompus.

Ségeste végéta encore jusqu'au quatrième siècle de notre ère. Les Sarrasins sans doute en détruisirent les derniers restes; la ville n'existait plus quand vinrent les Normands.

Au retour, j'entends un des compagnons d'armes expliquer, en montrant la montagne qui fait face aux ruines de Ségeste, qu'il y a là une bande de six bandits *depuis 1860*; il en parle comme d'une chose toute naturelle; les pauvres diables! je ne puis m'empêcher de plaindre leur sort en contemplant leur triste prison de pierre. Ils font peu de mal, tâchent de se faire oublier.

Quatre heures à dos de mulet jusqu'à Alcamo, sur une selle incrustée de vieux clous qui se gravent dans mes jambes. Une chaleur lourde, étouffante, semble sortir du sol; les pans de rochers qui rayonnent, la route blanche, m'aveuglent les yeux. Que doit être une journée de juillet, d'août à Alcamo! Nous y retrouvons les voitures qui nous ramènent au Zucco.

23 avril. — Avant de partir, je retourne à la chapelle Palatine et aux Métopes. — Au-dessous de la chapelle Palatine, on conserve dans la crypte un christ de bois sculpté peint, celui de l'Inquisition. Car l'Inquisition a été un des présents que l'Espagne a faits à la Sicile; elle y a duré très-longtemps, jusqu'à la fin du siècle dernier. On le cache aujourd'hui aux yeux, ce christ qui a vu tant de supplices, en-

tendu tant de sanglots et de cris. Cette image fait peur, elle fait mal ; elle fait détester l'Espagne. Qu'est-ce que celle-ci a donné à la Sicile ? Elle a rempli Palerme d'églises, de palais, mais elle a tué l'art : vous chercherez en vain le beau dans ces masses sans grâce, dans les richesses misérables des sanctuaires, des chœurs, des autels, des chapelles ; on sent partout quelque chose d'infécond, de dur, une religion sans âme, sans idéal ; la sévérité sans dignité, la richesse trompeuse, contente d'oripeaux, de dorures, de clinquant ; nulle invention, une désespérante banalité, l'oppression complète de l'esprit. Certaines églises de Palerme me font penser à Mexico, aux villes espagnoles du nouveau monde, dernier, triste effort d'une foi cruelle qui avait éteint la flamme de l'esprit et allumé le feu matériel des bûchers. Les ruines, boucheries et massacres de l'antiquité, les violences de la force barbare, ne sont rien auprès de l'usure lente des caractères, des consciences, des pensées, produite par la tyrannie religieuse. Les plis de l'âme sont lents à s'effacer.

Les prêtres ne prêchent que le dogme de l'aumône : croyez et donnez ; fermez la raison, ouvrez les mains ; donner aux moines, c'est donner à Dieu, acheter le pardon de toutes les fautes. Cette morale, sans morale, est enfermée dans quelques formules ; elle ignore le respect dû à la vérité, à la loi, à la liberté, à la vie humaine. Quelques vertus toutes barbares : le mépris

de la mort, la fidélité; l'assassin, qui, pour quelques francs, consent à commettre un crime, mourra sans faire de révélations.

En 1863, on assassina en plein jour dans la rue de Tolède : dix-sept personnes furent frappées; deux, je crois, moururent; on arrêta onze hommes, et on en condamna sept : dans les débats, il fut établi qu'ils n'avaient reçu qu'un franc vingt-sept centimes.

Il y a quelques années, les boulangers s'étaient coalisés : le gouverneur, voyant la population mécontente, fit venir G....., le manutentionnaire des troupes, et lui demanda de faire du pain à bon marché : celui-ci eut peur, pria, céda enfin ; le lendemain du jour où il mit du pain en vente, en pleine rue de Tolède, à deux heures, il était frappé et tué. L'assassin, comme toujours, échappa; à quelque temps de là, une patrouille trouva un homme qui râlait, frappé de treize coups de couteau. Il avait été laissé pour mort; il avoua qu'il était l'assassin de G.....; il l'avait tué pour le compte d'un honnête boulanger de la ville, pour qui il avait déjà commis trois autres assassinats; il l'avait tourmenté pour en tirer un peu plus d'argent, et celui-ci avait tenté de le tuer pour se débarrasser de demandes importunes. On tue rarement soi-même, cela salit les mains; on fait tuer. Il n'y a pas longtemps, un officier piémontais faisait la cour à une demoiselle de Palerme; il

osa la demander en mariage au père; le lendemain, un prétendant sicilien le faisait tuer à coups de couteau.

En 1866, il y avait quatorze cent sept mandats d'amener, inexécutables dans l'île. Monreale, à la porte de Palerme, est encore un foyer de brigandage : la sécurité est pourtant bien plus grande aujourd'hui : on ouvre des routes, on fait des chemins de fer; le général Medici est ferme en même temps qu'éclairé; mais aussitôt qu'on sort de la capitale, il est prudent d'être armé.

Il n'y a que deux classes en Sicile : les nobles, les paysans; chaque hameau a donné son nom à un titre. La noblesse est pauvre, vit peu sur ses terres et les néglige; elle a des palais délabrés à Palerme; jadis elle allait se chauffer au soleil de la cour de Naples. Elle conserve encore un grand prestige sur le peuple, car elle n'a jamais entièrement séparé sa cause de la sienne; elle a toujours défendu les droits, les privilèges de l'île. Quelle est sa politique? Il serait difficile de le dire : elle veut avant toute chose l'autonomie sicilienne. J'ai vu des députés au parlement de Florence qui ne prenaient même pas la peine d'aller occuper leurs sièges; la mer, une affaire, la maladie d'un parent, les avaient arrêtés. On donne ces raisons très-sérieusement : c'est ainsi qu'on comprend la politique. Palerme n'a plus de vice-roi, de cour; Medici est un soldat; son salon

est un club, où l'on fume en causant. Presque pas de bals, de grandes réunions. On ne cite aucune grande maison qui soit constamment ouverte. Point de haines politiques pourtant; les gens de tout bord vivent en bons termes, amis de l'ancien régime et amis du nouveau, libéraux et *codini*. Cela tient à un sentiment vague de solidarité, peut-être aussi à un fond d'indifférence, de prudence, de timidité politiques. On ne cite pas un Sicilien éminent dans le ministère ou à la Chambre.

Au moment de la conquête normande, la terre fut divisée en trois parts égales, pour le roi, les nobles, l'Église. La tenure de la terre devint et reste encore la tenure emphytéotique. L'occupant paye au propriétaire une rente perpétuelle, un *censo*. Pas de fermiers proprement dits; le paysan n'a point de capital; il tire de la terre tout ce qu'il peut; son droit payé, tout est à lui, olives, oliviers, sumacs, etc., ce qu'on nomme les *migliorie*, les améliorations. Les contrats l'obligent à *améliorer*, car les fruits sont l'hypothèque du propriétaire. En revanche, on n'a aucun recours contre l'épuisement de la terre. Les emphytéotes sont liés à certaines cultures; ils sont même liés à la terre, serfs en cela, car ils ne peuvent s'en aller que s'ils trouvent à céder leur droit emphytéotique à d'autres, ou si le propriétaire le rachète. Le fermier européen emporte ses instruments de labour, vend son bétail et se trouve libre;

le Sicilien ne peut emporter ses oliviers, qui sont son seul bien.

Depuis la révolution, une loi accorde aux emphytéotes le droit de racheter le cens, en papier-monnaie, en payant une année de la rente perpétuelle, plus le cens capitalisé à trois pour cent. Le droit inverse n'a pas été concédé aux propriétaires du fonds, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent, en indemnisant le tenancier, rentrer dans la possession libre de la terre.

Les journaliers de campagne reçoivent environ un franc soixante-quinze centimes par jour, mais ils ne sont pas nourris; ils ne mangent pas de viande : des pâtes, des légumes verts à l'huile, du fromage, composent leur nourriture; le pain est cher, coûte environ cinquante centimes le kilogramme. Les ouvriers agricoles vivent dans de grands villages, loin des champs; pendant la moisson ou les vendanges, on leur donne des abris momentanés dans les *casamenti*. La plupart des maisons dans les villages sont louées à *censo*; il est rare que les habitants en soient propriétaires.

A la mort de l'emphytéote, la succession paye au propriétaire un droit convenu, le canon; à l'État, environ vingt-neuf pour cent de la *fundieria* annuelle; dans la ligne collatérale, ce dernier droit s'élève à cinquante pour cent; le droit de mutation n'est que d'un demi pour cent de la *fundieria*.

En cas de vente, il faut payer au propriétaire une année de *censo* en sus; cette condition rend les ventes difficiles et attache les emphytéotes au sol.

L'impôt foncier n'est point calculé sur le cens, mais établi cadastralement; il y a là un vrai chaos, car le cadastre est très-imparfait; l'impôt foncier peut monter jusqu'au quart du revenu.

Les biens d'Église, confisqués à la révolution, commencent à se vendre. On les achète encore timidement, on a toujours peur d'un changement nouveau; la Sicile en a tant vu déjà! Pauvre île, si belle et si misérable! Ses habitants ont toujours travaillé pour d'autres : l'impitoyable Rome en a pressé tout ce qu'elle contenait; elle a toujours été semblable à l'écorce aride qu'on rejette après avoir mangé le fruit. On voudrait rêver pour elle un meilleur avenir; mais sous cet air embrasé, embaumé, on sent je ne sais quelle langueur et quelle désespérance incurables. L'homme du Nord arrive ici plein de sa passion, les nerfs et les muscles encore tendus par la volonté, mais il y boit vite les poisons de la paresse et de l'incurie; le Normand de la conquête a laissé tomber sa cotte de mailles et s'est vêtu de molles tuniques; le Sarrasin y a oublié sa férocité; les joyeuses ivresses de la bataille n'y trouvent pas un assez grand théâtre; ces vallées odorantes, ces âpres rochers dorés au soleil n'offrent de retraite qu'à l'amour et à la haine. L'animal humain y redevient

sauvage; le *moi* y grandit cômme un volcan; le caractère insulaire, fermé, s'emprisonne dans des passions congénitales et séculaires. L'antique Sicile avait l'œil sur la Grèce, était éprise du même idéal, des mêmes espérances, des mêmes dieux; la mer bleue lui amenait ses poètes, ses philosophes, ses législateurs. La Sicile des croisades se sentait l'avant-garde de la chrétienté, la pointe de la lance qui cherchait à pénétrer au cœur des infidèles. Aujourd'hui quel rôle a la pauvre Sicile? Écrasée, appauvrie, méprisée du continent, elle rêve l'indépendance, et ne peut supporter la solitude. Elle se plaint qu'on lui envoie des lois, et elle oublie d'envoyer des législateurs au parlement italien. Elle secoue la poussière de sa robe monacale, et s'en trouve encore aveuglée. Elle est la Corse de l'Italie; puisse-t-elle ne jamais lui donner de Bonaparte!

ROME

ROME.

Il est six heures du matin : de la place d'Espagne, je monte par des escaliers en rampe à l'église de la Trinité des Monts : j'y entre un moment pour voir la fresque célèbre de Daniel de Volterre, la *Descente de croix*. La couleur est perdue sous les restaurations, on ne peut plus qu'admirer les lignes, très-grandes, très-nobles, les touchantes attitudes; une sainte femme qui soutient de son bras la tête de la Vierge me rappelle tout à fait un tableau de la galerie de Twickenham, une *Descente de croix* attribuée au même maître. De la terrasse qui est en face de l'église, auprès d'un petit obélisque, je prends possession de Rome; je la vois s'éveiller dans le ciel qui se dore; ces coupoles, ces églises, ces palais, n'ont pas encore de noms pour moi; j'aime ce désordre où tout est nouveau : ces lignes compliquées, croisées en tous sens; je reconnais pourtant l'énorme cylindre de pierre du fort Saint-Ange, et, derrière, je salue Saint-Pierre et le

Vatican, dont les grandes masses surgissent en avant des jardins pontificaux, indiqués par une ligne de sombre verdure. Je remonte lentement la route qui passe devant l'Académie française et qui s'élève jusqu'au Pincio. L'horizon s'agrandit : j'aperçois le Tibre, les espaces verts qui séparent le château Saint-Ange du pont de Ripetta et de la place du Peuple; je vois converger des rues vers cette place charmante, ornée d'escaliers, de statues, de hauts cyprès. Le doux son des cloches monte à travers l'air du matin encore alourdi; les jardins de la villa Borghèse jaunissent sous le soleil horizontal, qui les inonde comme d'une poussière d'or; la verdure printanière reluit dans les prés qui ondulent au pied des vieilles murailles, hautes, sombres, sévères sans être menaçantes. Je vais, je viens; tout est nouveau : cette colonne là-bas qui montre sa pointe, serait-ce la Trajane? Où est le Capitole? Quelle est cette haute tour rouge? Cette ligne bleue qui, par delà les assises des maisons, des palais, la dentelle des pierres, des arbres, court à l'horizon, si vaporeuse et si droite, serait-ce déjà la mer? Quel calme en ce beau lieu! quelle douceur de voir si tranquille, si silencieuse, si reposée, cette ville dont le nom a rempli le monde depuis tant de siècles! Sa beauté n'est pas la terrible beauté de la mort, c'est celle de ces statues qui gardent un sourire immortel. Les premières sensations que m'a données Rome ne peuvent se comparer à

rien dans mon esprit : je sentais comme un enivrement tranquille, une âme plus légère, plus libre; nulle préoccupation catholique ni même chrétienne; le bonheur de vivre parmi tant de belles choses, devant tous ces présents des temps passés, de respirer l'air que Raphaël, que Michel-Ange avaient respiré, de sentir la paix qui plane sur la campagne de Rome, de suivre les nobles et classiques contours de ses collines. Quelle est la capitale où l'on puisse éprouver les émotions du désert? quel est le désert où l'on trouve partout la main de l'homme? Paris est trop bruyant, sa vie est une fièvre, ses foules ont des passions. Ici le peuple vit comme sur un théâtre : il orne un décor; moines à grande allure, à mine hautaine et pensive, paysans, femmes robustes aux mouvements d'impératrice, beaux enfants aux yeux largement fendus, aux boucles épaisses, tout fait partie d'un tableau. La vie remue encore sur ces ruines, mais ce n'est pas la vie inquiète, agitée, turbulente de nos villes; elle garde une lenteur, une majesté qui lui donnent quelque chose du rêve. Je vais à Saint-Pierre : je m'arrête un moment sur le pont Saint-Ange; le Tibre jaune coule sous mes pieds : des chèvres blanches s'abreuvent pendant que les pâtres au manteau vert mangent assis sur les margelles. Des soldats de la légion d'Antibes (habillés tout comme les nôtres, sauf une bande bleue qui court sur le pantalon rouge) montent la

garde sous le drapeau jaune et blanc. Le Tibre n'a pas de quai, les maisons plongent dans l'eau leurs fondements noircis; voici les doubles fenêtres de celle que, dit-on, habita Raphaël; elle est tout près du pont. Une rue étroite, où se trouve le palais Torlonia, conduit à la place Saint-Pierre.

Je ne la décrirai point : l'impression est grande, ou plutôt elle grandit à mesure qu'on reste, qu'on attend : rien n'attire l'œil sur la façade, rapetissée par les statues qui la dominent; on *sente* mieux l'immensité du lieu en passant entre les colonnes du péristyle et en se comparant à elles. Le dé où s'appuie la base des colonnes monte jusqu'à hauteur d'homme. Au dedans, il faut faire de semblables comparaisons pour que les dimensions deviennent bien apparentes. Le plan de l'édifice est simple, on le comprend à première vue; nulle complication dans l'architecture; tout est visible, net, évident. De grandes tentures rouges couvrent les pilastres des massifs piliers; cette décoration ne déplaît pas, elle indique bien les lignes de l'architecture. J'arrivais, l'esprit plein de défiance à l'endroit de Bernin, sur la défensive; je me sens désarmé par tant d'ampleur, par ce luxe inouï qui a pourtant l'air facile, qui ne fatigue point. La grandeur brutale agit ici comme élément esthétique; l'immensité enveloppe, fond les détails, les noie; la lumière joue sur les beaux caissons dorés, sur les marbres de toute couleur, elle descend comme

à travers l'azur de la haute coupole, où les saints et les anges sont assis sur leurs cercles immobiles; elle éclate sur les broderies d'or qui serpentent autour des colonnes de bronze du maître-autel, elle se brise sur l'immense gloire qui luit comme un soleil au fond du chœur. Le pavé de marbre, dont nul banc, nulle chaise ne trouble la perspective, s'étend comme un grand lac. On jouit, sans savoir pourquoi, de cette grandeur, de cet ordre si apparent en dépit de la profusion des ornements. L'immensité produit ici non pas l'impression de la terreur, mais une sorte de bien-être qui rend indulgent pour tous ces tombeaux prétentieux, ces saints, ces saintes gigantesques qui grimacent, qui posent, pour ces draperies de marbre blanc, tordues, agitées par je ne sais quels vents ennemis du repos, pour ces anges juchés dans tous les coins, les amours du christianisme. Ce luxe est si plein, si grandiose, si joyeux! Le soleil entre par les larges ouvertures, et ses rayons, répercutés en tous sens sur les angles polis, sur les luisantes moulures, sur les pierres précieuses, sur l'or, des mosaïques, forment comme une auréole qui semble porter et soulever les immenses piliers et les voûtes colossales. Ce luxe formidable, qui dépasse toutes les fortunes privées ou princières, n'a rien qui choque ni qui étonne; on ne sent pas ici les terreurs, les sublimes anxiétés de l'art gothique; on est bien loin de la simplicité robuste et sombre des basiliques; on

assiste au triomphe définitif du catholicisme, à son apothéose.

Je vais au hasard de chapelle en chapelle; mais sont-ce bien des chapelles? Chacune est grande comme une église. L'admiration m'arrête devant le tombeau en bronze de Sixte IV, œuvre d'Ant. Pallajuolo. Quelle joie de retrouver la Renaissance si fine, délicate et spirituelle! Une perle parmi tant de lourdes pierres. Le monument a la forme singulière d'un serre-papier : trois plans horizontaux de plus en plus rétrécis, appuyés l'un sur l'autre. Sur le plan supérieur, le vieux pontife, bouche serrée par la mort, œil clos, le menton saillant et dressé; ses pieds, richement chaussés, ne tiennent pas debout, ils s'écartent, retombent de côté sans force, sans ressort; à ce seul détail on reconnaît le grand artiste. Les mains croisées dans l'éternel repos prient encore.

La fantaisie du sculpteur a couvert les deux autres plans, qui forment de larges rebords, de figures allégoriques; de belles créatures, souples comme des couleuvres, représentent les Sciences, les Arts, la Musique, l'Arithmétique, la Philosophie, etc., la Foi, la Vérité, qui d'une main tient un miroir, de l'autre étouffe un serpent. Le sombre éclat du bronze harmonise toutes les disparates. N'y a-t-il pas de l'ironie dans la mort? Le génie demi-païen de la Renaissance se plaît à ces contrastes : il donne à un pape un cortège mythologique, remplace les anges froids

et pétrifiés par des génies nus, mouvants, heureux, sensuels. Il y a encore dans Saint-Pierre un autre tombeau du même sculpteur, celui d'Innocent VIII; on y retrouve, plus petites, des figures analogues.

La *Pieta* de Michel-Ange est une œuvre de sa jeunesse : les blancheurs de ce beau marbre se détachent bien sur un fond de calcaire jaune veiné; l'expression n'atteint pas encore le sublime douloureux et la puissance terrible de ce grand maître; le corps alangui du Christ a des proportions assez maigres, mais il y a déjà quelque chose de surhumain dans la face vague de Marie, dans ce sein large, ample, qui a porté un Dieu; les draperies sont très-étudiées, un peu trop fouillées peut-être.

Au fond du chœur, à gauche de la tribune, est le tombeau de Paul III Farnèse, par Guillaume della Porta; la statue du pape est en bronze et d'une merveilleuse beauté; au-dessous du catafalque sont deux grandes figures couchées : la Justice, qu'une ridicule pudeur a couverte d'une draperie de fer-blanc peint qui imite très-habilement le marbre et couvre les ondulations puissantes et nobles d'un corps admirable; la Prudence, vieille, à tête sibylline, au torse plat et lourd, est représentée par un homme ou plutôt n'a pas de sexe; la Justice tourne vers elle sa figure hautaine et semble la défier : idée sublime, non voulue peut-être par l'artiste, et d'autant plus frappante.

Quelle différence entre ce tombeau grave, simple, de grand style, et les œuvres prétentieuses et tourmentées de Bernin ! Regardez en face le tombeau d'Urbain VIII, cette Charité aux muscles rebondis, qui rappelle Jordaens plus encore que Rubens, ces enfants joufflus, aux chairs plissées, pendus à la mère robuste, dont le marbre fait luire les seins laiteux. Nul idéalisme en ces ouvrages, où la grandeur est sans grandeur, où le colossal se fait joli et le joli colossal ; une facilité inouïe, une verve emportée, ça et là des détails heureux, charmants, partout je ne sais quoi de puissant, d'aisé, de facile, l'art enfin devenu le serviteur spirituel et complaisant du décor.

Mais tout est décor dans Saint-Pierre : la tribune entourée de ses rayons, des gros nuages dorés où flottent des anges, le maître-autel aux colonnes torquées, les enfants qui jouent au sommet du baldaquin avec la tiare et les clefs de saint Pierre. Voyez encore ce tombeau : une mort ailée, dont le squelette est entièrement doré, soulève de lourdes draperies faites d'un marbre veiné à reflets ambrés ; au-dessus sont quatre femmes colossales ; la plus grande, mère puissante, à la poitrine rebondie, tient un enfant musculeux ; en pendant, une sorte de Madeleine s'enveloppe des longues ondes de sa chevelure ; au sommet est assis Alexandre VII, tête de soldat plutôt que de pontife, à la fine moustache, au sourire grimaçant. Ces grandes compositions théâtrales

remplissent Saint-Pierre, mais elles se perdent dans l'immense ordonnance du grand édifice.

Je vais au Vatican et monte d'abord aux Loggie de Raphaël, longue galerie ouverte sur la cour de San Damaso. Raphaël avait été très-frappé des peintures antiques trouvées dans les thermes de Titus, et ses Loges sont entièrement décorées dans ce goût bizarre avec lequel les fouilles de Pompéi nous ont depuis rendus familiers. Cette œuvre délicate et spirituelle est aujourd'hui presque ruinée : mais qui oserait la restaurer et passer son pinceau sur cette fresque légère comme la mousseline, aux traits plus fins que ceux des vases étrusques ? Quelle fécondité d'invention ! L'œil est amusé par les chimères, les dragons, les fleurs, les oiseaux, les femmes élancées aux chairs rosées, aux chlamydes légères ; sur chacune des voûtes, il y a de petits cadres où sont traités des sujets bibliques. La main même de Raphaël n'a peint que la *Création*. Dieu, les bras tendus, semble franchir l'espace d'une enjambée énorme ; il est entouré de nuages et d'éclairs. Tout le reste a été peint sur les dessins de Raphaël par ses élèves.

Au bout de la Loge s'ouvrent les Stanze, cinq vastes salons qui renferment l'œuvre capitale du maître. C'est ici que son génie a touché l'apogée. On cherche à deviner ce qui se passait dans cette âme heureuse, placide, féconde, qui avait atteint la perfection. Raphaël ne pouvait plus se tromper, mal

faire, faire à demi; tout sort de son imagination et de ses mains, achevé, complet. Était-ce assez qu'il vît autour de lui, dans les rues de Rome, au Transévère ou dans les palais, ces beaux visages romains aux larges plans, à l'œil ombré, ces riches chevelures frisées naturellement en ondes épaisses, ces corps dont chaque attitude est noble, chaque mouvement gracieux? mais cette race privilégiée, le produit de tant de siècles de gloire, de puissance, de civilisation, est toujours la même et n'inspire plus personne. J'ai vu, sur la place Navone, des marchandes de légumes qui semblaient des impératrices. Que sont les blanches et roses beautés anglaises, à la taille sans souplesse, à l'œil inanimé, auprès des modèles qui, pour quelques baïoques, vont d'atelier en atelier? Ce qu'on ne peut comprendre, ce qu'on ne saurait assez admirer, c'est ce mariage intime qui, dans l'esprit de Raphaël, s'opérait entre l'image et la réalité. Les figures sortent de son esprit comme d'une matrice naturelle; dans tout ce qu'il fait à Rome, elles ont cette attitude noble, aisée, souple, qui n'a pas la roideur statuesque; la pose n'est jamais figée, elle semble toujours n'être qu'un moment du mouvement. La couleur a je ne sais quoi de tendre, de doux, de voluptueux. Nul système, nulle théorie. Cet esprit gracieux ne s'enferme point dans de laborieux systèmes.

Dans le *Parnasse*, il y a des Muses qui n'ont rien

d'antique, enveloppées de draperies bleues, blanches, violettes, rêveuses, paresseuses, des portraits sans aucun doute. Quelle charmante jeune fille que l'Astronomie, à peine nubile encore, penchée, agenouillée sur le globe transparent qui laisse entrevoir ses pieds légers! Quelle absence de contrainte, de convention! Quelle douceur poétique, quelle tendresse délicate et réfléchie jusque dans les compositions les plus graves! dans le jeune docteur adolescent de la *Dispute du Saint Sacrement*, qui se tient debout à gauche, et dont le charmant visage est encadré de longues boucles; dans ce blanc fantôme du duc d'Este, qui passe comme un rayon au milieu des philosophes de l'école d'Athènes! Ça et là, quelle passion ardente, émue, jamais triste cependant ni douloureuse, dans ces têtes olivâtres, aux yeux sombres, aux fronts ombrés, aux tempes arrondies, bordées d'une épaisse toison crispée par la force et la santé. Tous les extrêmes : ici la *Délivrance de saint Pierre*, composition que nous pourrions appeler romantique; un clair de lune, des gardes aux luisantes cuirasses, l'Ange apparaissant dans une auréole fantastique, d'abord devant la porte de la prison, puis derrière les barreaux, devant saint Pierre appesanti; dans la *Dispute du Saint Sacrement*, on admire une ordonnance symétrique, savante, solennelle, toute la gravité de la scolastique, de la théologie; dans *Adam et Ève*, une idylle ado-

rable, la première femme étonnée, rougissante de désirs, d'amour, de chasteté; le *Marsyas* est une composition antique qu'on croirait prise sur un camée grec; le *Miracle de Bolsène* montre toute la ferveur de la foi à côté de l'indifférence de la beauté, de la force animales (la Fornarine y paraît pressant un enfant contre son sein). On se demande quel ordre présidait dans l'esprit de Raphaël à la composition des Stanze; il me semble y voir une suprême indifférence; rien de métaphysique, nulle prétention à condenser l'histoire ou la philosophie sur la toile. Tous les sujets lui sont bons; il fera dans tous éclater la beauté, il les remplira tous d'un doux rayonnement; les personnages ne sont que la traduction toujours variée de son rêve éternel d'amour, de félicité, de vie sensuelle, mais délicate, élégante, noble. Il hait la douleur, ou plutôt il ne la connaît pas; remarquez qu'il a toujours évité les crucifixions, les parties funèbres, terribles de la Bible : son génie s'appelle le bonheur.

Des Stanze à la chapelle Sixtine ! peut-on imaginer un plus grand contraste ? on pourrait presque dire que le génie de Michel-Ange fut la douleur. — Je renonce à dépeindre le *Jugement dernier* et les *Sibylles*. (Voir l'*Histoire de la peinture en Italie*, de Stendhal. C'est ce qu'il y a de mieux sur ce sujet.) Il faut se borner à quelques impressions, les garder, les enfermer en soi comme un trésor. Le

plafond s'attache aux murs par une retombée de voûte en quart de cercle; les peintures de Michel-Ange commencent aux fenêtres. Chaque fenêtre est surmontée d'un triangle où des figures sont accroupies; dans les pendentifs intermédiaires sont d'autres triangles dont la pointe est en bas; là sont suspendus les Sibylles et les Prophètes, de dimension colossale. Sur le plafond, un tableau correspond à chaque fenêtre et à l'intervalle de deux fenêtres, et aux quatre coins des cadres de ces tableaux sont de grandes figures d'hommes nus. Des figures plus petites, décoratives et peintes en jaune, sont encore logées au sommet des petits triangles. Toute cette symétrie, qui se décrit mal, s'aperçoit du premier coup d'œil. Ce qu'elle a de bizarre, c'est que les personnages grandissent à mesure que l'œil monte : il y a comme des ordres différents de grandeur qui servent à composer une sorte d'architecture peinte¹; ils expriment aussi des idées différentes, dont on cherche la clef mystérieuse. Autour du cintre des fenêtres, deux personnages adossés, des femmes rêveuses, à l'air vague, dans des draperies jaunâtres, violettes. Dans les petits triangles, qui forment toit des fenêtres, des scènes qui parlent de la famille, de l'humanité terrestre, celle qui croît et multiplie, le

¹ Trois séries de grandes figures, — femmes, — familles, — hommes nus, — de plus les petites figures jaunes d'ornement; — tout cela sert de cadre aux Prophètes, aux Sibylles.

père, la mère qui allaite, les enfants, le vieillard, les quatre âges de la vie humaine. Que signifient ces figures jaunes safran, cariatides horizontales qui se glissent avec effort entre ces triangles et les cadres du plafond? Aux coins de ces cadres sont assis partout des hommes nus; la femme est exclue de cette série; pas une draperie, le nu sans voiles; des corps vigoureux, contournés, qui semblent des modèles d'anatomie. Dans cette confusion ordonnée, les Prophètes, les Sibylles, font une saillie gigantesque. Leurs poses étranges et qui pourtant ne sentent pas l'effort; ces visages grandioses, fixes comme le Destin; ces corps noués par une volonté de fer, fermes, qui n'ont plus rien à craindre du temps; ces cambrures fières, ces torsos pleins, si robustes; ces mains qui pourraient écraser toute chose vivante; ces grands êtres insensibles, funestes, qui évoquent la douleur, les noirs mystères, l'incertitude affreuse de l'avenir, consternent et épouvantent l'imagination. Il ne s'agit plus ici de beauté délicate, de corps faits pour le plaisir, pour la volupté frivole; le mystère terrible enveloppe tous ces êtres humains; la vie qui se sent menacée devient une convulsion dans les corps nus qui s'étalent, se roidissent, se tendent en tous sens comme pour essayer leurs forces éphémères. Les Sibylles, les Prophètes semblent prêts à signer l'arrêt de cette hécatombe, de cette guirlande de victimes humaines, dont la beauté sera flétrie en un instant.

On éprouve comme une oppression terrible devant ces êtres sans âge, presque sans sexe, qui *savent*; quelles sombres pensées devaient passer dans l'âme de Michel-Ange quand il peignait ces prêtresses, ces prêtres implacables de la fatalité, traçait ces yeux fixes, ces bouches sans sourire, ces regards sans pitié, ces fronts d'airain? Ce terrible génie se détend un peu sur les peintures du plafond; il caresse l'Ève qui naît, les mains jointes devant le Dieu terrible, pareil à l'un des sombres prophètes; il répand même un rayon de grâce et de coquetterie sur l'Ève pécheresse et tentée du démon : elle est accroupie d'un mouvement pudique et charmant, et lève le bras vers la pomme. Adam n'est qu'un jeune campagnard blond, à l'air niais. — Dans la *Création de l'homme*, il représente au contraire l'humanité héroïque, forte, déjà triste et comme chargée du pressentiment de ses futures douleurs.

Mais que dire du *Jugement dernier*? Son effet complète bien l'œuvre colossale de la voûte. L'impression de terreur s'achève sur cette immense toile sombre : Jésus n'est pas le doux Jésus, affadi, languoureux, aux cheveux de femme onduleux : c'est une façon d'Apollon chrétien, furieux, qui lance ses malédictions comme des flèches sonores : la terreur l'enveloppe; elle précipite cette mêlée d'hommes, roulés, enchevêtrés, culbutés dans l'abîme. Le Christ donne l'unité à cette vaste toile : on le *sent* toujours,

tandis que l'on suit laborieusement les détails infinis de cette épopée de la justice et de la vengeance. La fumée des cierges a bien noirci les parties inférieures de cette vaste peinture : grand dommage pour l'art ; mais l'expression n'en est point gâtée ; les ombres se sont faites plus épaisses dans la région infernale et en couvrent mieux les hideux mystères. Le fond du tableau est un azur très-foncé, l'azur de la nuit sans lune ; çà et là, une pointe de bleu brille aussi dans les entassements jaunâtres des chairs : sur un voile, dans une robe ; mais en somme il n'y a guère d'autre couleur que les couleurs des ténèbres. Que ce tableau trouble, émeut, épouvante ! Songez que chaque ligne est tracée par la haine, par le mépris, par l'horreur qui tourmentaient une âme fière, noble, hautaine, active, incapable de repos. Comme ces châtiments et cette colère protestent contre les triomphes insolents du monde, de la force, du mensonge, de la lâcheté ! Le voilà ce Jésus que vous cachez en votre âme, vous tous qui aimez l'honneur et la vérité ; le voilà, non plus étouffé sous les plis épais de la prudence, muet, le doigt sur la bouche, pliant sous l'oppression lente et l'usure écrasante des choses matérielles, sous la tyrannie de la fortune, de la multitude et du hasard, mais libre enfin, maître, vengeur ! Laissez éclater sa sainte colère ; ne tremble pas, Marie ; Ève, ton pardon est écrit dans ta beauté flétrie, sur tes seins desséchés par la maternité, sur ton

front serein ; avant de jouir de votre triomphe éternel, justes, jouissez aujourd'hui de la confusion de vos ennemis, de leurs terreurs, de ce renversement de ceux qui ont tout renversé, de cette ruine lamentable de ceux qui ont tout ruiné. Ne montez pas trop vite au ciel, ombres flottantes ; parmi ces bouleversements et ces luttes tragiques, dans ces écroulements de la puissance et du crime, écoutez le dernier sanglot de l'homme, le dernier cri d'une race qui va mourir !.....

Allons au Capitole : est-ce là cette colline qui si longtemps a été le centre du monde ? Qu'elle est petite ! il n'y reste que la vieille basilique de l'Ara-Cœli, les trois palais qui entourent la petite place où s'élève la statue équestre de Marc-Aurèle. Quelques pas de plus, et je dépasse le Tabularium : le Forum se découvre. D'un seul regard j'embrasse tout ce qui reste d'un lieu si fameux. La haute muraille du Tabularium descend sur un terrain semé de vieux fûts de colonnes, de chapiteaux brisés, et où s'aperçoivent encore les vieilles dalles de la voie qui montait en serpentant du Forum au Capitole.

Voilà l'arc de Septime-Sévère tout rongé du temps ; le soleil ombre les caissons de son arcade et les sculptures ; cet amas demi-circulaire de briques placé tout auprès, est-ce vraiment la tribune aux harangues ? Sur un petit massif isolé s'élèvent huit colonnes d'un temple, relevées maladroitement par des mains

barbares, qui ont retourné des portions de fûts sans respect pour le galbe antique. L'herbe croît entre les pierres de l'entablement, dont la silhouette déchirée se découpe sur le ciel bleu. Entre deux de ces lourdes colonnes, dépareillées, aux bases inégales, j'entrevois la colonne cannelée dite de Phocas; un peu plus loin, à droite, au delà d'une excavation pleine de sombres crevasses et de pierres gisantes, la trinité élégante des dernières colonnes d'un autre temple.

L'allée verte du Campo Vaccino conduit l'œil jusqu'au charmant arc de Titus. Derrière montent les pans de voûtes immenses de la basilique de Constantin; au fond, derrière le petit campanile roman de San Francese, s'élève l'énorme cylindre du Colisée; le tambour est encore entier d'un côté, mais ne montre plus de l'autre que les étages des arcades inférieures. Au-dessus de cette formidable ruine court le voile léger des collines lointaines. Ce vaste tableau se complète par les maisons modernes, les lignes des toits, les façades de quelques églises. Tout est désordre; mais je ne sais quelle harmonie fond toutes les disparates. Cette terre tourmentée, fouillée, traversée de chaussées modernes, de ravines, semble comme un masque troué appliqué sur un beau visage, et qui laisserait çà et là saillir un muscle, percer un trait.

Les plaisirs des sens sont peu de chose à côté de ceux de l'imagination; la pensée renverse d'un seul

coup les mesures, les petites églises modernes ; elle refait le Forum antique, relève les colonnes gisantes, déblaye les entassements profonds de terre, de brique ; elle revoit les beaux escaliers conduisant aux temples symétriques, les longs portiques, les basiliques neuves, les statues équestres, les arcs triomphaux, la voie Sacrée, les rostres, le mille d'or, l'ombilic de Rome, les temples élevés du Capitole. L'instant d'après, tout est renversé de nouveau ; je ne vois plus que les tristes colonnes restées debout, rongées de la lèpre du temps, doigts de pierre immobiles, monuments d'abandon, riches et misérables, solides et fragiles. L'âme, appesantie sous les souvenirs, cherche des échappées dans l'azur du ciel, sur les douces pentes de gazon ; laissez croître les fleurs en paix parmi toutes ces ruines. Pourquoi porter la pioche et la bêche dans le palais des Césars ? mettre des écriteaux, des affiches, dans les bains de Livie, dans les cours, les salles, les portiques ? Chaque empereur, au lieu de démolir le palais de son prédécesseur, le comblait de terre, en bâtissait un autre par-dessus, plus grand, plus riche. L'érudition fouille aujourd'hui ces étages superposés, numérote ces murailles, cherche des palais dans des caves, arrache le voile d'oubli dont la nature avait couvert tant de souvenirs. Tout est bien mort ici : l'herbe couvre le grand cirque qui remplissait le vallon entre le Palatino et le Celio.

Voulez-vous avoir la vision de l'Empereur? allez au Colisée; c'est là qu'était assis le maître du monde. Il semble que tout soit encore prêt pour les fêtes du peuple esclave et roi. Je le vois qui se précipite à tous les étages de l'immense enceinte, j'aperçois les marins venus d'Ostie manœuvrant l'immense velarium couleur de pourpre, fixé à des mâts dont les supports de pierre restent encore apparents. C'est ici que, dès l'enfance, l'on apprenait la cruauté, l'amour du sang, le mépris de la vie humaine. Quel monument de grandeur et d'infamie! En vain les barbares ont fouillé chaque pierre pour arracher les tenons de bronze; en vain l'on a exploité l'énorme enceinte comme une carrière pour bâtir des palais sans nombre, des maisons, des églises; la Rome moderne n'a pu détruire la Rome antique; la masse du Colisée peut encore défier celle de Saint-Pierre.

Je rentre dans les rues populeuses : je traverse le Transteyère; on me montre la fenêtre où, dit-on, la Fornarine se montra pour la première fois à Raphaël et lui jeta son premier regard, présage d'amour et de mort. Nous montons par une rampe douce à la fontaine Paolina, qui verse jour et nuit ses eaux sonores. De la petite terrasse de San Pietro in Mortorio, je regarde Rome et sa campagne dorées par le soleil couchant. La ligne des collines s'étend violette et rose depuis le Soracte jusqu'à Albano. Le désordre harmonieux de la grande ville expire sur l'immense

plaine qui va mourir, comme une mer sans rides, à l'enceinte lointaine des hauteurs. Point de clochers aigus, pointus, hérissés; toutes les formes sont carrées; quelques coupoles rondes et solides surgissent seulement çà et là. Des lignes horizontales, fermes, reposées, terminent toutes les silhouettes. L'impression de l'ensemble est heureuse, placide; les ombres prolongées du soir l'augmentent encore; point de ces ignobles faubourgs qu'on trouve aux abords des cités vivantes et populeuses, excréments hideux des capitales, abattoirs, murs, usines, fabriques, hangars, rues sans fin, sordides, vouées à des besognes viles; ici, le vert tapis de la campagne entre de tous côtés, enveloppe les églises isolées, Saint-Paul hors des murs, la basilique neuve encore inachevée, la masse imposante de Saint-Jean de Latran, les thermes de Caracalla. Comme un lierre qui serpente autour d'une amphore, il se glisse entre le Viminal et le Quirinal; le Pincio se couronne de beaux pins; nulle maison ne déshonore le site des jardins de Salluste.

Je sors par la porte Saint-Pancrace et, le long des grands murs, reviens auprès de Saint-Pierre par la porte Cavalleggeri; de grandes ombres couvrent déjà l'immense place circulaire, le soleil ne touche plus même la pointe de la coupole. L'énorme masse foncée semble plus grande, plus solitaire, plus sublime.

Visites aux églises. — *San Agostino*. Je vais voir une Madone de Sansovino ; une jeune dame élégante, couverte de bijoux, de pierreries ; le *bambino* est caché sous les colliers ; le pied de la Madone est usé par les baisers ; des femmes, des zouaves pontificaux, des matelots se pressent sans cesse autour de la statue, qui luit au milieu des cierges. Tous baisent le pied divin, les plus fervents sans l'essuyer. C'est cette statue qui faisait dire à une actrice française : « Le métier de vierge est ici le plus lucratif. »

San Andrea della Valle. Grandes fresques du Dominiquin ; les *Évangélistes* sur les quatre pendentifs de la coupole ; derrière l'autel, la *Gloire de saint André* ; six figures colossales, deux groupes d'hommes et d'enfants, quatre tableaux épisodiques. Ces immenses compositions ont une couleur pâle. L'anatomie est belle, mais ces grands corps manquent d'expression ; toutes les femmes ont les mêmes yeux béants, la même tête ronde, régulière, sans âme. Le Dominiquin me laisse froid.

Santa Maria della Minerva. Devant le chœur, à gauche, le *Christ tenant la croix*, de Michel-Ange, lourd, épais, sans beauté, indigne de lui, doit être très-admiré de ceux qui restent indifférents dans la chapelle Sixtine.

L'église est gothique, chose rare à Rome ; elle a été restaurée, repeinte ; on pourrait se croire hors d'Italie, dans le Nord, n'étaient les groupes de femmes

à genoux, en désordre, errant librement, de mine indolente et haute, les têtes profondes, les poses si nobles des prêtres qui vont, viennent, chantent, se lèvent, s'agenouillent avec une lenteur sénatoriale.

La Pace. J'entre dans cette petite chapelle pour voir les *Sibylles* de Raphaël; un sacristain à barbe bleue écarte le voile : quelles sibylles élégantes, humaines, bienveillantes ! Point de méchanceté, rien de prophétique : ce sont de belles femmes, heureuses, nonchalantes ; l'une regarde un parchemin déroulé que lui apporte un ange, l'autre des tablettes, une autre écrit elle-même ; de beaux enfants, comme Raphaël seul sait les faire, complètent cette composition symétrique, harmonieuse.

San Pietro in Vincoli. Petite église isolée, perdue dans le voisinage du Colisée ; on y arrive à travers des jardins, entre des murs ombragés d'acacias, par un chemin inégal, où les voitures avancent lentement. J'entre par le cloître : un moine me mène devant le *Moïse* de Michel-Ange et me quitte charitablement. Je reste seul, et me rassasie à loisir de l'émotion étrange et terrible de cette œuvre sans pareille. On sent à le regarder quelque chose de semblable à ce qu'on éprouve aux tournants dangereux, au-dessus des précipices. Quel est ce personnage cornu, ce patriarche méchant, à la bouche forte, au menton puissant, tendu en avant, d'où descendent les flots énormes d'une barbe sans fin ? Quelle face impé-

rieuse, dure, majestueuse ! Quel œil irrité ! Pourquoi Michel-Ange lui a-t-il donné le pantalon plissé attaché aux genoux et aux chevilles, qu'on ne voit qu'aux esclaves dans les statues antiques ? La main soutient la barbe débordante, le bras s'appuie sur les tables ; le géant terrible est assis, mais le mouvement de la jambe repliée, le pied cambré, semblent indiquer qu'il est tout prêt à se lever. S'il se levait, si ce corps puissant se redressait ! Cette pensée fait presque peur. Ce Moïse appartient au monde effrayant des Sibylles, des Prophètes, de la Nuit, de l'Aurore, imaginations puissantes qui ne font penser ni à la légende chrétienne ni à la légende païenne, personifications d'un idéal nouveau, où la force joue le rôle principal et se subordonne la beauté.

Panthéon d'Agrippa. Ce temple est un des plus antiques monuments de la vieille Rome ; pas une seule fenêtre, un cylindre plein, contre lequel sont plaqués des autels ; au-dessus du vaste tambour, une coupole circulaire, aussi grande que celle de Saint-Pierre, ouverte au sommet. Tout respire la force, la solidité, le calme. Par le grand œil ouvert, on voit le ciel bleu, un nuage qui passe ; il semble que la voûte s'élève, tende vers le dehors, vers l'infini. Les caissons qui couvrent la voûte, aujourd'hui sales et nus, je les revois recouverts de bronze et semés de clous dorés. La vieille porte de bronze est encore en place ; le pavé est couvert d'énormes plaques circu-

lares de porphyre, de granit, de vert, de rouge antique. Les colonnes des petits autels, disposées en cercle, sont du plus beau jaune antique. On ne peut jouir au dehors de la beauté du Panthéon : des maisons sont appliquées de toutes parts, comme de viles excroissances, sur le grand massif de brique. On ne l'aperçoit bien que des deux côtés de l'entrée précédée d'un péristyle antique, mais ajouté postérieurement à la construction du Panthéon circulaire. Ce péristyle, appuyé sur d'énormes colonnes corinthiennes, surmonté d'un fronton, noirci et rongé du temps, a l'air noble et sévère.

Sur la petite place et dans les ruelles adjacentes est un marché; des femmes, aux airs de matrone, vendent des légumes; j'en vois qui passent avec d'énormes poids sur la tête, droites comme des canéphores. Les *fazzoletti*, noués sur la tête, retombent en belles draperies; les plis des chemises blanches dessinent d'amples poitrines; les cordons qui retiennent les corsages de couleur sont tendus par l'effort de ces bustes vigoureux. Tous les gestes, tous les mouvements sont lents, calmes, forts; les yeux semblent des flammes douces sous l'ombre des grandes paupières pensives. On reconnaît les descendants des maîtres du monde.

Le peuple m'intéresse presque à l'égal des monuments. Je n'ai jamais vu race plus belle. Est-ce la paresse, la vie de loisir, la douceur endormie du

régime pontifical qui l'a rendue telle? Ou cette beauté n'est-elle que l'œuvre du climat, d'un beau ciel, des eaux pures et abondantes, de la lente sélection des siècles? Ces gens ne connaissent pas les ardeurs, les durs combats de notre civilisation, le service militaire, l'industrie; ils vivent nonchalamment, en moines, de l'or que la foi, la curiosité, l'amour des arts leur apportent comme un tribut, parmi les palais, les statues, les colonnes, les obélisques, dans des jardins enchanteurs, au milieu de tout ce que la peinture, la sculpture, ont produit de plus merveilleux, amusés de fêtes perpétuelles, de cérémonies, de pantomimes solennelles, de chants, de spectacles nobles et magnifiques. Ils se savent grands, l'envie du monde catholique, de l'Italie moderne; veulent-ils une révolution? Peut-être; mais ils ne la feront pas eux-mêmes. Ils n'ont pas bougé quand Garibaldi est allé combattre pour eux à Mentana : pourtant on devine le mépris et la haine dans la façon dont ils regardent nos zouaves pontificaux, nos petits Français fanatiques, lestes, pimpants, insolents. Ils attendent : rien ne presse; ils ont la patience, la finesse, la force d'inertie des prêtres. Les zouaves passeront, Rome ne passera pas. Le pouvoir temporel peut tomber, Saint-Pierre restera. On peut dire du peuple romain comme du Pape : « Patiens, quia æternus. »

San Clemente. Il faut aller dans cette petite église

pour voir une basilique parfaite : sur le fond en cul-de-four, une très-vieille mosaïque représente le Christ et les Apôtres : le Christ en croix, chaque Apôtre accompagné d'un agneau blanc ; le fond d'or est semé de palmiers, comme dans toutes les vieilles mosaïques byzantines. Devant l'abside, une enceinte rectangulaire formée d'un mur de marbre, couvert de dessins de mosaïque, et qui sert de chœur ; deux *ambons* en marbre, l'un servant pour le prêche, l'autre pour la lecture de l'Évangile. Le toit de la nef est plat, comme celui des deux bas-côtés. En avant du *porche* est un atrium, cour carrée à portiques. — Dans une petite chapelle, près de la porte, sont des fresques de Masaccio qui racontent la vie de sainte Catherine. Masaccio est encore inspiré ici par Fra Angelico, gauche, roide, archaïque ; il n'a pas encore atteint sa deuxième manière. La tête de la sainte, agenouillée au moment d'avoir la tête tranchée, l'œil déjà blanc, renversé, est fort saisissante. — On a retrouvé à San Clemente une église souterraine, quelque asile des premiers chrétiens, comblée pendant des siècles ; les peintures murales s'y sont merveilleusement conservées, mais en enlevant la terre, on leur a ôté ce qui les protégeait, et chaque jour elles pâlissent et s'effacent davantage. Il ne restera bientôt rien de ces ébauches informes, roides, douloureuses, où l'on sent toute la gêne et la roideur byzantines.

Les grandes, les illustres basiliques sont *Sainte-*

Marie Majeure et *Saint-Jean de Latran*, lieux admirables, à peu près semblables, d'une architecture si simple, si vraie, si rationnelle. Les mosaïques de l'abside sont tout ce qui reste du passé; le reste ne garde que la belle ordonnance, le toit plat en caissons; c'est dans ces deux églises que le luxe catholique se montre avec les couleurs les plus heureuses; rien de trop, rien de criard, de faux, mais quelle opulence tranquille, quelles perspectives faciles, quels doux rayonnements de l'or! On n'y trouve nulle part une œuvre d'art achevée, un de ces bijoux que le génie a caressés, une de ces peintures, de ces sculptures qui se fixent dans l'esprit, comme des flèches que rien n'en peut plus arracher. L'admiration est plutôt du contentement, une sorte de bien-être vague, en harmonie avec la douceur d'un beau ciel, avec le repos de l'âme qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver dans cette ville des ruines et de l'éternité, une disposition voluptueuse, un étrange détachement qui s'accommode mieux d'impressions adoucies que d'émotions trop poignantes.

Raphaël a été par excellence le peintre de ce bien-être presque divin, que les grandes basiliques expriment avec l'or et le marbre. Quoi de plus *heureux* que la *Galatée* de la Farnésine? Comme tout respire l'amour en cette fresque charmante, non pas l'amour sombre, inquiet, jaloux, mais l'amour qui se contente du plaisir, l'ardeur de jeunesse, la nature en

fleur; comme la brise soulève gaiement les cheveux de la déesse, comme l'onde bleue se courbe devant elle, comme les filles de la mer, caressées, pressées par les Tritons ardents, l'invitent à aimer et à laisser pénétrer dans son œil encore timide et chaste la flamme et l'éclair du désir!

L'*histoire de Psyché* de Raphaël, racontée sur les voûtes d'un des salons, n'est qu'une brillante invitation au plaisir. Les dieux, les déesses, brillants de vie, de santé, de vigueur, sont les enfants d'un caprice accoutumé à toutes les formes du beau¹. Je remarque aussi deux grandes toiles de Sodoma, très-achevées, très-bien conservées, peintures indécentes, molles, de tons étranges. Dans *Alexandre et Roxane*, la reine a une chemise plissée, transparente; elle s'offre au vainqueur; dans la *Famille de Darius*, il y a un groupe de femmes charmantes.

Je retourne encore à Saint-Pierre; je reste une heure devant la grande porte en bronze de l'entrée; encore un joyau de la Renaissance enchâssé dans la grande masse de pierre. Est-ce là la porte d'une église chrétienne? A quelques pas, il est vrai, on ne voit que les quatre graves Évangélistes, à face sévère, aux longues robes sacerdotales; mais approchez, et dans les bordures vous apercevrez le plus singulier

¹ Les restaurations ont beaucoup nui à ces fresques : le fond bleu actuel est trop cru; on voit encore par places l'ancien, plus doux, plus gris.

mariage du christianisme et de la mythologie; une fantaisie joueuse et désordonnée a mêlé les deux légendes, la sainteté et l'impureté; l'œil découvre Lédà et le cygne embrassés auprès de saint Pierre, Circé, Actéon, mêlés aux empereurs, aux Apôtres, toutes sortes de bêtes, des chouettes, des papillons, des serpents, une arche de Noë de souvenirs et de folles imaginations. Mais ces détails ingénieux ne se découvrent qu'à l'examen; la porte massive garde sa majesté hautaine. L'ironie s'est glissée sous le seuil du temple, mais elle y reste invisible.

Le bronze m'attire toujours : près de la coupole, à droite de la nef, est le *saint Pierre*, assis, de style byzantin, roide, archaïque, la main levée; les fidèles viennent baiser son pied, et les doigts commencent à disparaître sous la salive des siècles. Ce saint Pierre étonne au milieu de ce qui l'entoure; il est là comme un étranger; sa dureté sévère, hautaine, sa sécheresse, contrastent avec ces grâces abondantes et faciles; il représente l'Orient, son christianisme étroit, fanatique, sombre, sans souplesse, la foi sauvage.

Je m'emplis encore les yeux des lignes solennelles de Rome; je passe, chétif, sous les arcades immenses; j'admire jusqu'aux haliebardiens, rayés de couleur jaune et noire; je remonte aux Stanze, et reçois encore un rayon de cette grâce divine qui sort, comme une phosphorescence, de tout ce qu'a touché la main.

légère de Raphaël; je vais me repaître de terreur dans la Sixtine, et donne rendez-vous dans le noir avenir au Christ terrible, à ses Prophètes, aux Sibylles de Michel-Ange. Seuls, ils arrachent violemment ma pensée à la béatitude que j'éprouve en cette ville sainte; ils me tirent de mon calme délicieux et me parlent de luttes, de souffrances. Il faut donc te quitter, ville bénie, sortir de la paix, de la sérénité, rentrer dans la vie ignoble. Je te laisse mon âme, ma pensée; ton souvenir, si doux, me consolera des misères, des laideurs, des banalités, des horreurs au milieu desquelles courent nos existences tumultueuses. Tu resteras dans la nuit de mon souvenir, parmi les agitations stériles du monde, dans l'ombre de la sottise et de l'ignorance, comme une Jérusalem céleste, un symbole de paix et de beauté.

BOHÈME

(1868)

BOHÈME¹.

« L'Italie, disait un jour M. de Metternich, n'est qu'une expression géographique. » Qu'en penserait-il aujourd'hui? Et que répondre à un diplomate italien qui, montrant la Hongrie exigeante, les Tchèques mécontents, les Galliciens toujours occupés à renouer le fil de la longue conspiration polonaise, les Allemands humiliés par la défaite de Sadowa et moins irrités contre le vainqueur que contre le vaincu, dirait à son tour : « L'Autriche n'est qu'une expression géographique »? La monarchie piémontaise a chaussé la botte italienne jusqu'à la pointe; elle tient même l'étrier de la Sicile. La pauvre Autriche a perdu la Lombardie, puis la Vénétie, puis, ce qui valait plus qu'une province, le droit de régenter l'Allemagne.

Que de choses dans une bataille! que de volumes dans ce petit mot « Sadowa »! Que de phrases, de

¹ Ces notes ont été prises en 1868. On n'y a rien effacé, rien ajouté.

paroles devenues vaines ! La force a cela de beau qu'elle est simple ; il faut aller voir quelquefois un champ de bataille ; il est bon de contempler des lieux où quelques milliers d'hommes donnent leur vie pour que quelques millions d'autres cessent de dire des sottises ou soient forcés d'en trouver de nouvelles. Quelle éloquence dans ces mottes de terre ! Elles semblent dire à l'homme : « J'ai bu ton sang, mais je t'ai donné le repos, et la raison, et une vision plus claire de ton destin. »

Nous faisons, la veille du départ, des réflexions moins philosophiques à Vienne, en nous promenant dans les allées illuminées du Volksgarten. Vienne, à peine aujourd'hui la capitale d'un empire, sera toujours une capitale du plaisir. Je ne sais quelle mollesse orientale a remonté le Danube et s'est arrêtée là : le plaisir est dans tous les yeux, le plaisir facile, engageant, sans remords, sans trouble ; la gaucherie allemande devient ici de l'élégance : les femmes sont Parisiennes, coquettes, souvent sans pudeur, mais jamais sans grâce ; des païennes, dont la morale se résume dans « vivre et laisser vivre ». Elles aiment les belles messes militaires, le retentissement des cuivres sous les hautes voûtes de Saint-Étienne, les charnants uniformes de l'armée, qui semblent dessinés par des marchandes de modes, de couleur tendre, blancs, bleu pâle, vert d'eau, fleur de pêcher. On dit que le sang se voit trop sur ces vestes charmantes :

on va quitter ces tons d'opéra-comique pour le gros bleu, le brun; quel dommage! Ces petits soldats, à la jambe fine, à la moustache frisée, savent mourir, mais ils n'ont point l'air mâle, farouche des blonds et lourds soldats du Nord; on se demande s'ils sont assez forts, assez vigoureux.

Je les voyais passer et s'arrêter devant l'orchestre de Strauss : le maestro avait pris l'archet, et la valse, par lui conduite, avait par moments je ne sais quels frémissements hystériques et quelle langueur adorable. La volupté a si bien rempli toutes ces âmes qu'il n'y a plus de place pour les pensées austères. Trois jours après ce lamentable désastre de Sadowa, que faisait le peuple de Vienne? Il courait à un bal masqué donné pour les blessés : il dansait!

On dit qu'il règne à Vienne une extrême liberté, et que les grandes dames peuvent très-bien s'asseoir au Volksgarten à côté des petites bourgeoises et même de ces personnes que je ne sais comment nommer, mais qui sont dans toutes les capitales les guides les plus obligeants du voyageur. On ne voit jamais très-clair aux choses nouvelles, et je crois qu'il m'eût été impossible, dans la foule qui se pressait dans le beau jardin, de faire une classification qui à Paris ne m'offrirait aucune difficulté. Je resterai donc toujours persuadé que j'eus l'honneur de passer cette soirée avec ce que l'aristocratie viennoise a de plus élégant.

Les lampions s'éteignent un à un, la dernière ritournelle a fini, les violons et les violoncelles rentrent dans leurs lits de bois, et nous retournons à *l'Agneau d'or*.

Le lendemain matin, départ pour la Bohême (duc d'A..., duc de C.... et moi). Nos sacs sont pleins de livres et de cigares. Jomini, le grand Frédéric, M. de Moltke, le colonel suisse Lecomte, sont du voyage. On ne parle d'autre chose que de brigades, de divisions, de gauche, de droite, etc. Moi, je regarde un peu le paysage; nous traversons le Danube, nous sommes sur une grande plaine unie, sans arbres; voilà Wagram! Mon cœur a un instant bondi. Mes yeux suivent quelques silhouettes de chevaux qui traînent la charrue; aux stations, sont des mendiants enveloppés de longs manteaux de drap blanc, des jeunes gens coiffés du bonnet de police hongrois, qui mangent des saucisses chaudes sans pain, des femmes aux pieds nus, des Slovaques avec leurs jupes de toile blanche. Un mot me réveille : le Spielberg! La forteresse est très-pittoresque. L'ombre de Silvio Pellico doit être contente! Que ses tyrans sont déchus! Plus d'uniformes blancs à Venise! Et la fille du geôlier? Morte sans doute, comme lui. La puissance des caractères d'imprimerie est grande : que d'alliés *Mes prisons* ont faits à l'Italie! tous les cœurs ont conspiré pour elle.

La Moravie est un pays de petites montagnes. Pays de misère : les femmes ont partout les pieds nus ; j'en vois qui travaillent à des terrassements ; les enfants conduisent des troupeaux d'oies ; bois de bouleaux argentés, de pins, de sapins, dur sol de granit, peu d'habitants.

Pardubitz est une jonction importante ; nous descendons de notre wagon. A la porte du buffet, un maître d'hôtel allemand nous reçoit ; habit noir râpé, serviette sur le bras, cheveux plats et gras allant d'une tempe à l'autre : « Erlauben sie mir Ihren Herrschafften meingans unterthänigsten guten morgen zu wünschen. » Nous ne pouvons nous empêcher de rire sous cette décharge de servilité allemande. Il y aurait à faire une étude sur la platitude comparée des Anglais, des Allemands, des Russes, etc.

Nous voici au bout de notre voyage : nous quittons le chemin de fer à Josephstadt ; nous entrons à la nuit tombante dans la place forte. Josephstadt n'est qu'une ville de guerre, une place carrée entourée de casernes et de murailles. Une seule auberge sert de pension à messieurs les officiers. L'aubergiste a l'air étonné d'avoir trois voyageurs : nous sommes suspects ; on nous interroge ; en d'autres temps, on nous eût demandé nos passe-ports : on se contente d'enregistrer nos noms. Nous faisons un méchant repas à côté des officiers, qui fument et vident des verres de bière de Pilsen en devisant des affaires du régiment.

Quelle vie ! Les piles de boulets, les appels, les promenades sur le rempart, les inspections, les repas dans la noire salle d'auberge, les saluts à l'aubergiste obséquieux, les caresses au chien, l'œillade à la servante, l'histoire du lieutenant, le dernier numéro du *Journal de Vienne* ; mais non, il ne faut pas lire les journaux, on serait mal noté. Et de beaux jeunes gens, forts, vigoureux, passent ainsi des mois, des années, et ne deviennent ni fous ni malades ! Le sentiment du devoir est plus puissant dans l'humanité qu'on ne pense.

De bonne heure, à cinq heures, nous partons dans une voiture de poste autrichienne. Nous allons droit au débouché des montagnes de la Silésie à Skalitz, par où est entrée la gauche prussienne en 1866. Il fait encore frais ; la brume du matin enveloppe la lourde forteresse, qui vient seulement de relever ses ponts-levis ; on va d'une traite, sur des routes bordées de pruniers, de pommiers, à Jaromicz, un gros bourg situé sur l'Elbe. Sur la grande place pavée irrégulièrement, est une fontaine avec des statues de saints grimaçantes et contournées, dans le style jésuitique et rococo du dernier siècle, et une Vierge noire à rayons dorés. Partout, en Autriche, on retrouve ce style, les statues peintes, penchées, qui ont des poses d'acteurs ; la sculpture fade et sans goût du temps de Marie-Thérèse ; tout autour des grandes places, des maisons à façades prétentieuses,

blanchies à la chaux ; ordinairement des galeries basses font le tour, abritant toutes sortes de boutiques.

A Schweinschädel, une croix de bois marque dans un champ la tombe de six cents soldats, tout près d'une vaste bergerie qui appartient aux Schaumbourg-Lippe.

A Skalitz, visite du champ de bataille : c'est ici que le vieux Steinmetz, à l'extrême gauche prussienne, a attaqué Ramming et l'archiduc Léopold. On voit encore des traces de boulets çà et là sur l'église et les maisons ; beaucoup de toits neufs remplacent déjà ceux qu'on a brûlés.

L'attaque prussienne a commencé sur la droite, à la faveur du rideau des bois dits de la Faisanderie ; elle s'est développée sur Skalitz ; elle fut arrêtée au centre par des batteries placées à la sortie du village au-dessus de la ligne du chemin de fer. Ces batteries tinrent fort nette la plaine qui leur faisait face ; la gauche prussienne s'étendit alors hors de portée vers des marais, et, tournant la droite autrichienne, s'empara de la chaussée du chemin de fer et de la gare. A ce moment, les Autrichiens évacuèrent Skalitz ; les Prussiens aiment à dire qu'ils l'ont pris d'assaut.

En nous rapprochant des montagnes, nous trouvons Wissykoff, petit village situé dans un pli au sortir du défilé de Nachod. Quand on a pris un défilé, il faut en prendre aussi les abords ; tenir la tête sans occuper la gorge, c'est rendre l'occupation du

défilé trop précaire. Règle militaire dont Steinmetz n'a eu garde de s'écarter : après le combat de Nachod, il conduisit ses troupes fatiguées jusqu'à Wissyköff. Il y eut là un beau combat de cavalerie. Le fusil à aiguille dut faire merveille, car un petit parti d'infanterie prussienne put tenir contre des forces très-supérieures sur le plateau, le long d'un bois de sapins.

Nachod est un gros bourg placé à la tête du défilé, à peu de distance de la frontière; on y voit un vieux château pittoresque appartenant aux Schaumbourg-Lippe, qui fut un peu pillé le jour du combat, les Lippe ayant pris parti pour l'Autriche à la Diète. Les Prussiens ne dédaignèrent même pas les couvertures de lit des simples habitants, si j'en crois le postillon qui nous mène à Trautenau. Ce bourg est une autre porte de la montagne; on y arrive en longeant la chaîne par Skasowitz, où sont des mines de charbon.

Trautenau est dans la vallée de l'Alpa, cours d'eau qui donne le mouvement à quelques filatures; nous montons sur le Kapellenberg et le Galgenberg. On a élevé sur ce dernier monticule un obélisque noir à la mémoire des victimes du corps de Gablenz. Les Prussiens arrivèrent par les hauteurs à travers bois et couronnèrent les collines voisines du Kapellenberg et du Galgenberg. Gablenz les repoussa avec beaucoup d'énergie, et les força de se replier en grand désordre

derrière le défilé des montagnes. Le lendemain, les gardes qui marchaient à quelque distance de Bonin, et dont celui-ci avait imprudemment repoussé le concours avant la défaite de Trautenau, tombèrent sur Gablenz par une marche de flanc et lui firent un mal affreux. Si Gablenz avait été soutenu et avait pu lutter avec quelque avantage contre les gardes, le corps de Bonin, qui s'était replié en désordre sur la frontière, ne fût pas revenu ; le mouvement de l'armée prussienne était manqué. Le retour des Prussiens à Trautenau fut accompagné de grands désordres, et les soldats, battus deux jours avant par Gablenz, commirent des atrocités, sous prétexte d'exercer des représailles.

De Trautenau nous allons à Kœniginhoff ; la descente se fait par un pays boisé, plein de sapins, assez pittoresque. A Kœniginhoff, chemin de fer jusqu'à Turnau, gros bourg où nous couchons. On ne parle que tchèque dans notre auberge ; on voit pendus aux murs les portraits des meneurs du mouvement slave. Turnau a, comme tous les bourgs bohêmes, sa grande place, où les maisons sont décorées de façades blanches ; ornées dans un goût prétentieux, où sa fontaine est entourée de saints. Saint François est le patron du pays ; on le voit partout, sur les places, sur les routes, pressant une croix sur son cœur. Les femmes, ici, comme dans tout ce pays, sont laides, sales, sans souliers, sans bas ; mais les hommes ont de jolies bottes,

des moustaches frisées, des pipes superbes. Ils sont plus beaux, peut-être parce qu'ils travaillent moins. La femme est restée une bête de somme. J'entends appeler les vieilles femmes « matoushka », ce qui me rappelle les romans de Tourguenef et la Russie. Le parler tchèque est doux, harmonieux : on sent partout la paresse slave. Les prix de l'auberge de Turnau sont d'un bon marché ridicule : pourquoi ne pas nous avoir offert simplement l'hospitalité?

C'est sur Koeniginhoff que Gablenz battit en retraite quand il fut coupé par les gardes après sa victoire stérile sur Bonin. De tous les généraux autrichiens, le seul qui montra des qualités militaires ne fut pas soutenu dans un moment si décisif. Nous longeons les monticules de grès du Muskeyberg ; voici Podol et Münchengrætz. C'est par ici qu'arriva la colonne du prince Charles. A Podol, beau combat d'avant-garde au clair de lune. A Münchengrætz, un engagement pour couvrir la retraite des Autrichiens : leur artillerie s'était établie sur la falaise du Muskeyberg et balayait la plaine. Mais la colline, abordée par des mouvements de flanc des Prussiens, dut être évacuée.

Nous suivons la route des armées ; elle nous mène à Gitchin. Il y a eu ici deux combats : d'abord à quelque distance de ce bourg, les Autrichiens prennent une bonne ligne de défense inclinée en glacis : les Prussiens ne peuvent faire taire par leur canon

cette ligne d'artillerie. Alors, comme toujours, on essaye un mouvement tournant; il s'exécute sur la droite, et réussit : le succès est dû à la solidité du centre prussien, très-bien établi sur la route de Trubau. Ce centre reprend l'offensive au moment où le flanc gauche autrichien plie : le fusil à aiguille a dû le servir beaucoup à rester en position. Les Autrichiens font retraite.

Les Saxons livrent un deuxième combat en face de Gitchin. Ils ont pris une longue ligne de défense avec Clam Gallas. Les batteries saxonnes sont au centre sur l'Eisenberg, petite colline déchiquetée de minerais de fer. Des combats décousus se livrent sur la gauche autrichienne parmi des collines rocheuses, à droite, dans un fond marécageux. Les Prussiens ont partout le dessus. Il ne semble pas que les Saxons aient ce jour-là été brillants, ils se sont seulement retirés en bon ordre.

A Gitchin, nous nous reposons dans l'auberge qui servit au roi de Prusse de quartier général : je fais jaser le maître de l'*ostinec*. Il parle du roi : « Un bien bel homme, et si bon, si généreux ! il nous a donné beaucoup d'argent. »

On couche à Ostitz dans une petite auberge infâme : des lits remplis de vermine, une nourriture qui ne peut tenter un appétit vorace. Pendant qu'on attelle le lendemain matin, je regarde quelques hommes accroupis à l'angle des galeries de la place;

ils fument, silencieux; je vois ouvrir les lourdes portes des boutiques bardées de fer forgé d'un dessin original; nous partons enfin par un temps brumeux, tout semblable à celui de la grande bataille. Nous allons à Sadowa par le même chemin que le roi de Prusse, mais avec d'autres pensées.

Peut-on se défendre de quelque émotion en approchant de ces grands théâtres où les affaires humaines arrivent à leur péripétie? La route est bordée de pruniers, de cerisiers; elle court à perte de vue sur un terrain immense à larges ondulations. On descend dans un pli; le Bistritz est au fond, un méchant ruisseau, et Sadowa, un village de quelques maisons, toutes rebâties à neuf. Le Bistritz sépare les deux armées; elle va à peu près du nord-est au sud-ouest. Les Prussiens arrivent du nord; le roi doit passer le pli de terrain à Sadowa; bien loin, à Nechanitz, le prince Charles à la droite; le prince royal a dû se mettre en mouvement de bonne heure pour venir tourner à gauche et prendre de flanc l'armée autrichienne, établie sur la route de Sadowa à Kœniggrætz : un seul aide de camp lui a au milieu de la nuit porté l'ordre du départ. L'a-t-il reçu? viendra-t-il? N'importe, on attaquera; entre le roi et le prince Charles, un immense terrain ouvert où se déployaient l'artillerie, la cavalerie prussiennes.

Du côté autrichien, même disposition; il y a

comme un double gradin, dont le plus élevé va de Chlum vis-à-vis de Nechanitz. Les Prussiens prennent assez facilement possession du premier. C'est le second que Benedek veut surtout défendre : sa belle artillerie est placée dans d'admirables positions pour les feux plongeants. Les Prussiens concentrent leur effort principal en avant de Sadowa ; ils veulent en vain forcer les hauteurs que domine la colline de Chlum, et ne réussissent qu'à s'établir dans le bois, au fond de la vallée. Fransecki le tient avec une énergie héroïque, et Benedek pousse en vain sur lui successivement des divisions prises sur son extrême droite, rangée en potence en face des points par où doit déboucher le prince royal. L'effort des deux armées se concentre sur ce point : les Prussiens se découragent ; le combat dégénère en un duel de mousqueterie et d'artillerie. On ne voit rien venir sur l'extrême gauche ; le roi, sur le pont de Sadowa, commence à devenir pensif ; on parle un moment de retraite. L'artillerie autrichienne tonne victorieusement sur toute la ligne des hauteurs. Enfin, au moment décisif, à ce moment où la balance de la fortune longtemps incertaine se met à pencher, les colonnes du prince royal arrivent : l'effort enragé des Prussiens devant Sadowa, impuissant d'ailleurs, a eu ce résultat que Benedek avait aggloméré devant Chlum toutes les troupes que le matin il avait disposées pour couvrir l'aile droite. Quand le prince

royal arriva avec les gardes, cette droite n'était plus protégée. On livre autour de Chlum des combats désordonnés, un peu au hasard : un moment, Benedek est enveloppé de Prussiens; la longue ligne prussienne, si longtemps tendue, retenue, se remet en branle; de toutes parts la bataille recommence; les Autrichiens se sentent déjà vaincus : l'artillerie fait en vain de folles prouesses, allant jusqu'à charger l'ennemi. La déroute commence, effrayante, affreuse, une déroute de Waterloo; nul ordre dans la retraite; on va vers Kœniggrætz, on se foule, on se presse dans le faubourg; la petite place forte s'emplit de fuyards, puis ferme ses portes. Les vaincus errent en criant sur les glacis. La cavalerie prussienne s'aventure jusqu'au faubourg dit de Prague. La nuit descend sur une défaite lamentable, sur une armée qui n'est plus une armée. Les Prussiens bivouaquent sur le champ de bataille.

Le succès de leur opération était complet : en entrant par deux points si éloignés en Bohême, par des défilés si isolés, on courait un danger extrême. Un adversaire avisé se serait jeté avec toutes ses forces, soit sur l'armée de l'Elbe, venant de Trautenau, soit sur l'armée de Silésie, marchant en trois colonnes séparées; il la culbutait, la rejetait au delà des montagnes, et se donnait au moins ainsi une semaine pour combattre l'autre avec avantage.

Gablenz fut sur le point d'arrêter Bonin, mais

il ne fut point appuyé. Le vieux Steinmetz en tenant ferme à l'extrême gauche, les gardes en marchant au canon de Gablenz, réparèrent la défaite de Bonin.

Benedek ne comprit rien aux projets prussiens; il semble n'avoir été occupé que de recueillir les Saxons; son esprit resta flottant entre l'armée de l'Elbe et celle de Silésie; voyant de fortes masses approcher de divers côtés, il ne sut prendre son parti et choisir une direction. Il ne pouvait pourtant, en marchant droit, commettre d'erreur : n'importe où il frappait fort, il frappait un coup mortel. La concentration prussienne une fois faite ou du moins les armées en communication, Benedek choisit bien son terrain de bataille à Sadowa. La ligne principale de Sadowa à Nechanitz était excellente; mais Sadowa fut attaqué avec tant d'impétuosité et de ténacité, qu'il fallut dégarnir la droite, et, lors de l'arrivée du prince royal, Chlum n'était plus défendu.

Les Prussiens, il faut l'avouer, furent admirables pendant leur courte campagne. Pour l'infanterie autrichienne, elle était entièrement démoralisée par l'effet du fusil à aiguille; l'artillerie fut au contraire magnifique, chargeant, comme je l'ai dit, à la fin de la bataille et ne s'arrêtant qu'à cinquante mètres de l'ennemi pour lui cracher de la mitraille. Elle perdit naturellement ainsi beaucoup de canons. La cavalerie couvrit, aussi bien qu'elle le put, la retraite, qui

se fit dans une extrême confusion. Les Saxons, assez faibles à Gitchin, tinrent très-bien à Sadowa, et se retirèrent sans perdre un canon.

Nous montâmes à la tour de Chlum; la petite église porte encore des traces de boulets : tout autour de l'église et du village sont des monuments élevés à la mémoire des victimes; Prussiens, Autrichiens, dorment ensemble le dernier sommeil. Toute la journée, dans les champs, nous avons rencontré des croix de bois : quand elles seront pourries, il ne restera rien de tant de braves gens qui sont venus mourir là.

Voici les reliques de la gloire ! Un invalide vend aux voyageurs qui viennent à Chlum des balles, des morceaux de boulets, des boutons d'uniforme, etc. Du haut de l'église, on aperçoit très-bien le terrain par où le prince royal a débouché. « S'il n'était pas venu ! » se dit-on. Mais il est venu : l'histoire n'a pas de conditionnel.

En route pour Kœniggrætz : une grande ligne droite ! Nous arrivons à la nuit tombante, comme les fuyards, au faubourg de Prague, d'où Benedek envoya ses bulletins. Quel mouvement alors ! quel calme aujourd'hui ! Cette auberge était le quartier général : ce soir, on joue des valses dans le petit jardin, où quelques soldats boivent de la bière en fumant. La place forte a encore pourtant son air de bataille : pas un arbre, pas un obstacle sur les glacis ;

tout a été rasé, comme à Josephstadt; les toits, les clochers, lèvent leurs silhouettes anguleuses sur le ciel. Pauvres arbres, si lents à grandir, si vite coupés, en une nuit! parce que M. de Bismarck a écrit une lettre plus hautaine que de coutume, et qu'un archiduc en habit blanc a fait le tour des remparts!

Voilà la grande place, l'église aux clochers aigus, l'auberge de *l'Agneau*. Les officiers, dans la salle commune, sont déjà entourés d'un nuage de fumée. Nous montons dans nos chambres; deux chambres pour trois : des lits sans draps, où l'on se couche entre le matelas et une épaisse couverture de coton. Je vais faire ma cour à une jeune femme qui loge au rez-de-chaussée, et qui semble être la Vénus de cet Olympe. Sa chambre s'ouvre sur l'entrée des voyageurs. J'entrevois, par la porte qui bâille, un portrait de femme nue jusqu'à la ceinture ou même un peu plus bas. Je tâche de faire comprendre à Vénus que je voudrais des draps; elle promet de les apporter elle-même. — L'aubergiste ne s'occupe que de sa pipe et de messieurs les officiers. Comme l'un de nos voyageurs est un peu fatigué, on sert le dîner dans sa chambre. Les draps arrivent : mais Vénus ne veut plus s'en aller, il faut la mettre un peu à la porte.

Nous passons trois jours en ce lieu charmant : on prend des notes militaires; on ne parle que Jomini, de Moltke, dislocation, brigades, demi-bri-

gades, prince Charles. — Le dimanche matin, je vais entendre la messe militaire : le bel hymne de Haydn résonne avec une douceur et un éclat inouïs dans l'église de la garnison. Les Hongrois aux pantalons collants sont là comme à la parade, regardant les femmes. Les filles prient et regardent les soldats. Sur la place, on se promène du matin au soir; tous ces soldats ont bonne mine, bonne façon; ils n'ont pas l'air lourdaud, épais, des gens du Nord. Il leur manque sans doute ce qui animait les lourds bataillons du Brandebourg, de la Poméranie, une ambition, une idée. Rien de plus coquet, de plus joli que les uniformes, très-simples pourtant, avec très-peu d'or et de chamarrures : on sent dans ces natures quelque chose de féminin. Les têtes sont rondes, petites. Les officiers sont pour la plupart très-pauvres : beaucoup sortent des rangs; leurs habits, si charmants, sont peu coûteux : ils vivent pour le dehors, la promenade, l'uniforme. Leur vie intérieure est presque sordide.

On ne sent nulle part en ces pays l'effort : tous ces gens se laissent vivre, aiment le grand air, la musique, la danse. Je vais le dimanche soir, avec le duc de C....., voir un bal de soldats dans le faubourg de Prague. Jeunes filles, enfants, maritornes hideuses, soldats, tout remue; quand les danseuses font défaut, les militaires hongrois dansent entre eux; ils jouissent de la valse avec passion, y met-

tent une sorte de volupté physique et sauvage. On crie, on boit, on se querelle un peu; quand ils ont beaucoup dansé, les Hongrois volontiers jouent du sabre.

Dans les parties de la Bohême ravagées par la guerre, parmi les petites gens, aubergistes, postillons, je n'ai pas entendu un cri de haine ou de colère contre la Prusse. On est depuis des siècles habitué à la guerre. Que de fois ce pays n'a-t-il pas été traversé, foulé par des armées? Le peuple n'est qu'un témoin : à Sadowa, ce n'est pas lui qui a été battu, c'est l'armée de l'Empereur. La force qui retenait solidement le faisceau de l'Empire s'est affaiblie : le faisceau se desserre.

Au lieu d'une douleur, on éprouve je ne sais quel allègement; les races respirent mieux, elles se bercent de vagues espérances, de folles illusions. Les Hongrois ont forcé l'Empereur à redevenir le roi de Hongrie; après l'unité, on essaye le dualisme. Il y a deux ministères, deux gouvernements, des deux côtés de la Leitha. Le succès des Hongrois excite l'ardeur des Tchèques, des Polonais, des Moraves : on n'entend parler que de pragmatique sanction, de droit historique. M. de G..... comprit le dualisme d'une façon assez originale : il avait une maîtresse allemande, il en a pris une seconde, hongroise. Les Tchèques voudraient qu'il en prit une troisième. Tout ce désordre prouve que, sous le gouverne-

ment absolu, les races diverses de l'Empire ont pu du moins vivre, végéter, germer. Les peuples civilisés et libres sont dévorants : le duché de Posen est déjà plus germanisé que la Gallicie. L'étonnement des Prussiens en Bohême fut des plus grands en entendant parler partout slave : ils étaient indignés contre l'Autriche.

Je ne crois guère à l'avenir des Tchèques ; ils seront bien plus promptement absorbés qu'autrefois et fondus dans la masse germanique, si l'Autriche conserve les libertés nouvelles qu'ils sont si heureux de posséder et dont ils sont souvent tentés d'abuser. La parole joue un trop grand rôle dans les gouvernements parlementaires pour que la langue ne devienne pas le ciment naturel des nations. L'empereur d'Autriche actuel a appris sept langues et les parle ; mais on ne se figure guère un parlement polyglotte. A Berne, on parle, il est vrai, français et allemand dans le conseil fédéral ; mais la Suisse est si sage, si petite ! Les deux grands fleuves slave et allemand qui se rencontrent en Autriche ne mêleront pas longtemps leurs eaux : chacun se fera un lit. Les Allemands de Vienne ne se sépareront jamais en pensée de la grande Allemagne. La politique autrichienne est un labyrinthe dont le fil n'est pas trouvé.

J'eus le temps de faire ces réflexions et bien d'autres dans l'auberge de Kœniggrätz, pendant que

mes compagnons de voyage se plongeaient dans leurs études militaires.

Nous partons enfin : à la gare, au moment du départ, arrive un jeune officier charmant, vingt-deux ans au plus, accompagné d'une espèce de mentor; on l'appelle monsieur le comte. Il monte dans notre compartiment : un vieux monsieur et une jeune fille lui font de tendres adieux. Lui-même a l'air ému, la voix caressante : « Ich weine innerlich », dit-il (Je pleure intérieurement). Les mains se pressent cent fois, la jeune fille est prête à sangloter. Le train part. Encore quelques mouvements de la main, du mouchoir. Tout d'un coup, quand le devoir des adieux est bien rempli, le jeune comte se tourne vers les murs de la ville et s'écrie avec une joie indicible : « Addio, Kœnigingrætz. » Sa figure s'est illuminée. Hypocrisie de la jeunesse ! elle pleure là-bas, le cœur gros, la mémoire chargée de doux souvenirs et de mensonges ; lui rit insolemment et frappe sur les genoux de son mentor, et crie encore : « Addio, Kœnigingrætz. » Ce petit roman se complète dans les bouffées épaisses de nos cigares : je vois dans la fumée les promenades sur les remparts, un rideau qui s'écarte pour voir passer le jeune comte dans son habit blanc bien serré. Un comte ! Plus d'une petite bourgeoise est devenue comtesse et a pu broder une couronne sur un mouchoir, sur une taie d'oreiller. Et puis, qu'il est beau et poli ! que cette

bague armoriée sied bien à cette fine main ! Le colonel le salue plus bas qu'aucun autre officier. Hélas ! le voilà parti, parti pour Vienne, pour le Prater, pour le Graben. Que Kœniggrætz est vide ! Les cœurs ont aussi leurs Sadowa.

Nous arrivons à Prague.

La religion dans toute l'Autriche est matérialisée ; on voit bien ce réalisme à Prague. Là, dans les vieilles églises romanes, gothiques, on a mis aux vieux piliers badigeonnés des chapiteaux corinthiens dorés ; les autels sont ornés comme des femmes, de dentelles, de fleurs ; le nu des statues saintes est peint de couleur de chair. On pose sur la tête du Christ en croix, au lieu de couronne d'épines, des couronnes de fleurs, des coiffures de papier. Les saints portent au cou de vraies médailles attachées à de vrais rubans rouges, violets ; la tête de la Vierge est comme un soleil entouré de rayons. Tout luit, tout étincelle ; autels, confessionnaux, chaires, sont du style rococo le plus tourmenté, le plus extravagant. Ces églises sont la fête des yeux des pauvres gens : ils y ont l'éblouissement de l'or ; à la maison, ils retrouvent les chiffons noircis du papier-monnaie.

Je vais, avec le duc de C....., visiter le quartier juif. Voilà le vrai Ghetto ! La poussière, la boue, la crasse des siècles : on mettait autrefois des chaînes le soir aux issues du quartier maudit. Croissez et

multipliez, misérables, en vos sales repaires ! A quoi il faut ajouter : « Achetez et vendez », car chaque maison est une boutique, chaque enfant un marchand. Vieux clous, vieux habits, vieux baromètres, jeunès femmes ! Quelles fleurs ont poussé sur ces fumiers humains ! quels germes le vent a pris ici, à Francfort, dans tous les noirs quartiers de la misère juive ! J'entrevois une tête charmante, deux yeux de gazelle longuement fendus et bordés de cils longs comme des pinceaux, des épaules de neige, rosées par le soleil couchant ; et qu'est-ce qui tourne les pages du livre où la jeune fille de Lévi promène nonchalamment le regard ? Un prince d'une des plus nobles et plus antiques maisons de l'Europe. Cette vision me suivit dans les rues du quartier juif : de petites filles nous jetaient des regards provocateurs ; toute femme ici, dit-on, se vend ; la jeunesse est à la prostitution ; l'âge mûr à la maternité, aux soins de la famille. D'une vie elles font deux vies, l'une cynique et vile ; l'autre austère, fidèle. Ne trouve-t-on pas cétte âme double chez tous les Sémites ?

Nous visitons le champ de bataille de 1757, près de Prague. Le grand Frédéric fit une marche de flanc en ordre de bataille devant le prince de Lorraine, et tourna la droite autrichienne. Comme toujours, les Autrichiens avaient pris une bonne position sur le Zizkaberg ; mais quand l'armée de

Frédéric, de l'autre côté de la vallée, se mit en mouvement le long des hauteurs, la ligne autrichienne pivota sur sa droite et fit une conversion générale qui entraîna quelque désordre. Frédéric attaqua vigoureusement sur sa gauche, aidé du vieux Schwerin, l'inventeur de l'école de bataillon, qui mourut là, tenant en main le drapeau de son régiment, qu'il avait ramené à travers des fonds marécageux. Vainqueur à la gauche, Frédéric remonta en quelque sorte toute la ligne autrichienne jusqu'aux hauteurs qui avaient servi de pivot dans le mouvement autrichien.

Cette bataille fut terrible; il y eut soixante mille hommes hors de combat, Autrichiens ou Prussiens. Le terrain est intéressant; ce sont des collines siluriennes noires, nues, abruptes, vers la Moldau, et se reliant par des plateaux onduleux dont les plis sont marécageux. Un vieil invalide garde le monument de Schwerin.

Après la victoire, la défaite. Nous allons visiter le champ de bataille de Kolin. Prague bloqué, Frédéric fut contraint de laisser une partie de ses troupes pour surveiller le prince de Lorraine enfermé dans cette ville, et d'aller au-devant du vieux Daun, qui venait essayer d'en faire le déblocus. Cette fois encore le roi fit une marche de flanc en ordre de bataille. Zieten tenait la gauche : il fit une attaque heureuse, et rejeta une partie de la droite ennemie sur Kolin.

Le centre et la droite suivaient Zieten en colonne. Le roi avait ordonné à l'armée de ne point dépasser une chaussée qui marquait la ligne de bataille. Mais les pandours, cachés de l'autre côté dans les blés, tourmentèrent tellement Manstein, qu'il ne prit pas le temps de se relia à Zieten, et fit front pour attaquer les Autrichiens. Toute l'armée, à sa suite, fit demi-tour; il resta une ouverture entre le centre et la gauche. La cavalerie prussienne s'y jeta en vain, et essaya de charger : elle fut repoussée; alors Nostitz et les Saxons achevèrent de briser la ligne prussienne et écrasèrent le centre. Zieten s'était replié prudemment et couvrit la retraite.

Cette bataille prouve quel danger présentent les marches de flanc à trop petite distance de l'ennemi. Frédéric, dans ses Mémoires, raconte ses batailles avec une extrême clarté. L'homme y paraît partout supérieur au roi et même au général. Il n'y a de vraie grandeur qu'à cette condition. Jamais Frédéric n'est plus admirable que dans la défaite; le malheur ne l'écrase pas comme Napoléon, il le relève; il n'abandonne jamais l'armée comme fit l'Empereur en Égypte, en Russie, à Waterloo; il reste avec les siens et déploie des ressources, une fertilité d'invention inouïes.

Quel roi que celui qui fit du pauvre Brandebourg, d'un pays sans frontières, sans passé, la Prusse ! Quand on étudie la conduite de Frédéric à la lueur

de l'histoire moderne, on devient bien indulgent pour le conquérant de la Silésie. Il fit plus qu'un royaume, il créa des institutions. L'administration, la justice prussienne sortirent de son cerveau. Son œuvre lui survit : elle est toujours la même. Sa gloire rayonnera toujours sur l'Allemagne, et en restera une des forces et un des soutiens. Où est, au contraire, l'empire de Napoléon I^{er}? où sont ses conquêtes? quel progrès a-t-il fait faire à la France? Il l'a rejetée en arrière, et son souvenir pèse encore comme un funèbre cauchemar sur le génie brillant de la nation qu'il a asservie et déshonorée. Comme homme de guerre, comme politique, comme administrateur, le grand Frédéric n'a pas à craindre la comparaison avec Napoléon.

Tout me ramène à la grandeur prussienne : j'ai vu ces plaines où les Hohenzollern ont fait un nouveau bail avec l'Allemagne; il faudrait bien des fautes et des crimes pour les faire descendre du piédestal où Sadowa les a hissés. Est-il vrai que notre époque soit républicaine et pacifique? Je vois tout aux pieds de deux rois soldats, de Victor-Emmanuel et de Frédéric-Guillaume. L'Italie, l'Allemagne nouvelles resteront monarchiques. Le grand Empereur, celui qui de soixante millions d'esclaves a fait soixante millions d'hommes libres, est moins un souverain qu'un dieu. Pendant que ces nations grandissent ou se relèvent, on discute en France les

questions les plus misérables; la France semble devenue incapable d'une volonté suivie, d'une longue pensée. Il y a de petits grands hommes qui jouent au Mirabeau ou au Robespierre. Au lendemain de Sadowa et sous le règne de Napoléon, on rencontre des gens qui disent : « Je suis Girondin », d'autres : « Je suis Jacobin ». Il n'y a pas deux partis, il y a dix partis : les légitimistes, les catholiques légitimistes, les catholiques bonapartistes, les bonapartistes démocrates, les bonapartistes conservateurs, les orléanistes démocrates, les orléanistes légitimistes, les républicains modérés, les républicains rouges, les socialistes, etc.

Que ces disputes sont vaines ! La guerre a cela de beau, qu'on y expose et qu'on y donne sa vie. Dormir son dernier sommeil sur un champ de bataille, ou, vainqueur, se dire : « J'ai fait quelque chose; il restera quelque chose de moi. Je ne suis pas venu en vain ici », voilà qui est digne d'un homme !

Pour quels héros étranges travaille pourtant l'histoire ! Voilà que la Providence, le Dieu inconnu, a pris pour son représentant le vieux roi de Prusse et donne une tâche révolutionnaire à un ennemi-né de la Révolution ! Quelle plaisanterie que l'histoire si l'on ne regarde qu'à ses dehors, à son décor ! Mais il y a une force secrète, terrible, qui fait remuer tous les dieux et demi-dieux de la terre; une force qui s'ignore et qui tend où la pousse une autre force

encore plus ignorée; l'histoire est une suite réglée de hasards, elle va toujours à quelque chose de nécessaire : tout lui est bon, tribuns et rois, monarchies et républiques, la barbarie et la civilisation. Où nous mène-t-elle? où va l'Europe, si vieille, si usée? où vont nos races latines? où va la France, si vile et si charmante, si rusée et si facile à tromper, si haineuse et si douce, si brave et si timide, si injuste envers ceux qui l'ont aimée et si généreuse envers ceux qui lui ont fait du mal; nation folle, objet de haine et d'amour, unique au monde, qu'on pourra vaincre mais non égaler, dominer mais non asservir, qui échappe à toutes les mesures par la souplesse d'un génie insaisissable et déréglé? Elle n'est pas seulement inconstante : elle est tourmentée d'une sorte de logique perverse qui lui démontre la fausseté de toutes les lois. Elle place, entre toutes choses et soi le doute moqueur et l'inexorable ironie.

FIN.

960843

TABLE.

Italie.	1
Sicile.	59
Rome.	137
Bohême.	171

H.
—
H.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Princes d'Orléans, par Charles YRIARTE. Préface par Édouard Hervé. Un joli volume petit in-8° anglais, enrichi de 16 portraits. Prix. 5 fr.

Exemplaire sur *peau de vélin*. Prix. 1,000 fr.

Lettre au duc d'Aumale, par C. A. DAUBAN. Grand in-8°, Prix. 1 fr.

Australie. — Voyage autour du monde, par le comte DE BEAUVOIR. Ouvrage enrichi de deux grandes cartes et de douze gravures-photographies. *Sixième édition*. Un joli volume in-18. Prix. 4 fr.

Java, Siam, Canton. — Voyage autour du monde, par le comte DE BEAUVOIR. Ouvrage enrichi d'une grande carte spéciale et de quatorze gravures-photographies. *Sixième édition*. Un joli volume in-18. Prix. 4 fr.

Pékin, Yeddo, San Francisco. — Voyage autour du monde, par le comte DE BEAUVOIR. Ouvrage enrichi de quatre cartes spéciales et de quinze gravures-photographies. *6^e édition*. Un joli volume in-18. 4 fr.

Voyage autour du monde, par le comte DE BEAUVOIR, renfermant : *Australie; Java, Siam, Canton; Pékin, Yeddo, San Francisco*. Un superbe volume grand in-8°, illustré de cent gravures et de sept cartes imprimées en couleurs. (*Paraîtra en novembre.*) Prix. 15 fr.

Le Fayoum, le Sinaï et Pétra, expédition dans la moyenne Égypte et l'Arabie Pétrée, sous la direction de J. L. GÉROME, par Paul LENOIR. Un joli volume in-18, enrichi de quatorze gravures, d'après des études de Gérôme et d'après des photographies. Prix. 4 fr.

Voyage autour du monde. — La Nouvelle-Calédonie, par Jules GARNIER. Un vol. in-18 enrichi de gravures et d'une carte spéciale. *Deuxième édition*. Prix. 4 fr.

Voyage autour du monde. — Océanie : les îles des Pins, Loyalty et Tahiti, par Jules GARNIER. Ouvrage enrichi de gravures-photographies et d'une carte spéciale. Un joli volume in-18 jésus. Prix. 4 fr.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

hava
x64-6.4-1



